

ALDE A «BERLINER ILLUSTRIRTE ZEITUNG» - U. SEPTEMBRE 1940

Signal



Dans ce numéro:
Des Français nous parlent de la défaite française
2 enquêtes d'Alfred Gerigh

Une description schématique de la grande bataille aérienne au-dessus de l'Angleterre et de le Manche

Ainsi se déroule l'attaque

Au premier plan, une bande de terre anglaise: venus de l'ouest, des avions de combat allemands (A) vrombissent au-dessus de la Manche. Leurs cibles, ce sont les installations du port (B), les usines d'armements (C) et les aérodromes (D). Des avions de chasse les précèdent, les protègent contre les unités de chasse ennemies, et descendent les ballons de barrage qui ont pour mission de défendre l'espace aérien de la côte. Quand la dernière bombe a été lancée, les appareils font demi-tour, en direction de leur aérodrome (E), puis une vague d'avions allemands commence... Un avion de reconnaissance (G) évolue sur la zone de combat. Il rend compte sans cesse, au chef responsable, du succès de l'attaque. A son tour, il se précipite à même de faire encore un rapport à son commandant... (La suite au verso)

Pour rappel

Quelques mois à peine se sont écoulés depuis la conclusion de l'armistice entre l'Allemagne et la France. Il nous a paru intéressant et instructif de relire ce que les Français écrivaient au lendemain de l'armistice de 1918. Citons quelques passages tiré d'une des feuilles de l'époque, le „Journal des Débats“

Ne jamais pardonner

(« Journal des Débats », 13—4—1919, page 2, colonne 1)

Maintenant que nous avons vaincu, il faut que la victoire nous ouvre la porte d'un monde nouveau. Il faut que nous fassions la paix avec l'Allemagne, mais cela ne veut pas dire redevenir ami, cela ne veut même pas dire qu'il faille pardonner. Après ce qu'elle a fait, jamais notre génération ne lui pardonnera.

Des fous seuls . . .

(« Journal des Débats », 8—4—1919, page 1, colonne 1)

Des fous seuls peuvent croire à la parole des Allemands. Il faut donc conserver les gages et prolonger l'occupation militaire de positions bien choisies jusqu'à ce que les engagements aient été tenus.

Les vainqueurs en ont toujours usé ainsi envers les vaincus, même lorsque ceux-ci s'étaient noblement comportés. Va-t-on maintenant inaugurer une nouvelle méthode d'indulgence par égard pour les bandits qui ont ruiné une grande partie de l'Europe? . . .

Des hommes dirigeants qui croiront devoir ordonner l'évacuation de l'Allemagne avant qu'elle se soit matériellement acquittée de ses obligations ou du moins de leur plus grande partie, commettront un crime contre l'humanité . . .

Les ouvriers de tous les pays, surtout ceux qui se sont battus, désirent que la paix soit sérieusement assurée et ils savent que pour cela le boche doit être maté! . . .

La prétention est forte

(« Journal des Débats », 9—2—1919, page 1, colonne 5)

Je ne citerai qu'un fait: Dans une ville que je ne nommerais pas aujourd'hui, à la suite d'une enquête sur des objets volés en France, un représentant de l'armée allemande a osé écrire qu'il était inadmissible de soupçonner de vol un officier allemand. La prétention est forte . . .

Pendant une longue série d'années

(« Journal des Débats », 6—3—1919, page 1, colonne 1)

Dans le cas présent, l'Allemagne s'est conduite si odieusement et il lui faudra si longtemps pour s'acquitter des obligations mises à sa charge, que nul n'est en droit de s'étonner que nous demandions une occupation de la rive gauche du Rhin pendant une longue série d'années.

Les faire travailler

(« Journal des Débats », 13—3—1919, page 1, colonne 2)

La seule manière de compléter notre victoire et d'obtenir les réparations qui nous sont dues, consiste à faire travailler les Allemands pour notre compte jusqu'à l'acquiescement de leurs dettes envers nous. Ce sera aussi le meilleur moyen de détruire le militarisme allemand. Lorsque, mois après mois, année après année, les Allemands feront le bilan de la guerre «industrie nationale», ils commenceront à renier les dogmes prussiens et se résigneront à cultiver les arts de la paix.

Le châtement des coupables

(« Journal des Débats », 4—2—1919, page 2, colonne 5, passage d'un discours de M. André Tardieu)

Comment pourrions-nous méconnaître qu'avant de régir la paix la justice doit appliquer ses sanctions aux auteurs de l'agression. Qui a jeté à la mort des millions d'hommes? . . . Comment pourrions-nous rester sourds à l'appel qui nous vient des tombes pour le châtement

des coupables et pour la protection de l'humanité contre la récidive du crime? . . .

La Chambre de Commerce de Paris

(« Journal des Débats », 16—3—1919, page 1, colonne 6)

La Chambre de Commerce de Paris, après avoir confié l'étude de la question de la rive gauche du Rhin à sa commission compétente, a pris dans une dernière séance la résolution suivante: . . .

Que, pour mettre définitivement la France à l'abri de l'invasion, et sans préjudice des réparations exigées des auteurs de l'agression abominable dont elle a été victime, toute la rive gauche du Rhin soit à jamais libérée de la domination prussienne et bavaroise qu'elle a dû subir depuis 100 ans . . .

Pas de pitié!

(« Journal des Débats », 10—11—1918, page 2, colonne 2)

N'oublions pas cela, ne l'oublions jamais et, comme l'a dit solennellement le président Wilson, n'admettons aucune conciliation avec un gouvernement arbitraire qui a troublé la paix du monde, qui s'est glorifié de recourir aux pratiques les plus illégales et les plus inhumaines, qui a violé sciemment les règles et les pratiques de la guerre civilisée! . . . Pas de pitié pour les fourbes, les menteurs et les scélérats!

Il faut les enfoncer dans leurs cerveaux

(« Journal des Débats », 10—3—1919, page 1, colonne 1)

Il serait d'ailleurs bien utile, au moment où la Conférence de Paris posera ses conditions de désarmement à l'Allemagne, de lancer au peuple allemand une proclamation établissant nettement la situation.

On ne viendra pas à bout des difficultés avec l'Allemagne si l'on n'enfoncé point ces idées dans les cerveaux germaniques . . .

Plus ils essayeront de ruser, plus le contrôle allié sera resserré.

Le règne du germanisme est fini

(« Journal des Débats », 8—3—1919, page 1, colonne 2)

Mais il est nécessaire que la Conférence de Paris leur donne l'idée que le règne du germanisme est fini et qu'elle est décidée à ne pas consacrer les empiètements et les vols successifs de la Prusse.

La paix doit être dictée à Berlin sans discussions

(« Journal des Débats », 10—11—1918, page 2, colonne 2)

Lord Charles Beresford a dit hier, au meeting annuel des Camarades de la grande guerre:

La paix doit être dictée à Berlin sans discussions. Nous ne pouvons pas compter sur les garanties d'assassins et de menteurs, qui doivent se rendre sans conditions, à la pointe des baïonnettes.

Knock-out

(« Journal des Débats », 11—11—1918, page 4, colonne 1)

M. Lloyd George se déclare partisan du knock-out. Toute la nation allemande était entraînée par lui, absolu et téméraire de tout frein moral. Il ne faut pas oublier cela. Les conditions doivent être telles qu'elles feront éviter les répétitions de tels sentiments à l'avenir.



Contre un Allemand sans dé-
Francfort-sur-le-Mein, en 1920



Les «Ange» des frères van Eyck,
propriété du Kaiser-Friedrich Mu-
seum de Berlin, ont dû être livrés

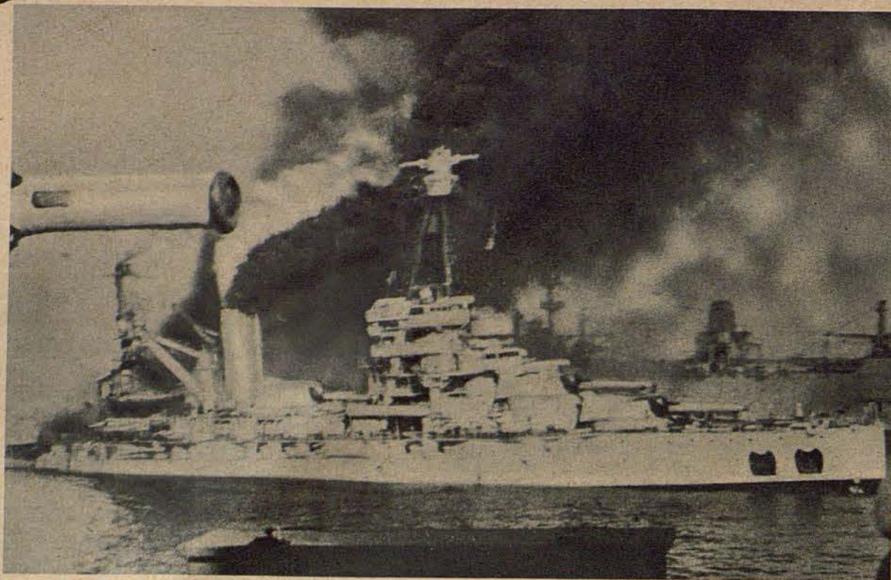


«Il y a vingt millions d'Allemands de trop»
(Clemenceau) — et trop pauvres pour pouvoir en-
terrer convenablement leurs enfants . . . tel fut Versailles

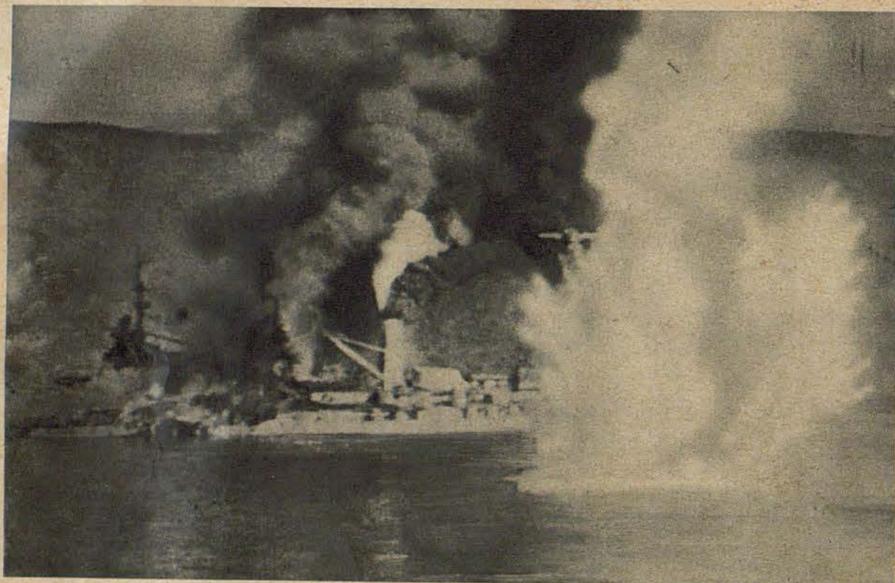


POUR RAPPEL

Sous les yeux des troupes françaises, à Dusseldorf, des bandits en civil à la solle des Français matraquent un agent allemand qui surveillait la circulation à un croisement de rues. Pour suivre avec autant d'indifférence le crime vraiment bestial qui est en train de se commettre sous leurs yeux, il faut bien que les militaires français obéissent à un ordre venu d'en haut. Ce document photographique, si effrayable soit-il, ne donne encore qu'une faible idée des horreurs de l'époque où l'armée française occupait une partie du territoire allemand, après l'armistice de 1918



Sur l'arrière du croiseur-cuirassé «Bretagne» qui, comme la plupart des autres unités françaises, se trouvait, au matin du 3 juillet 1940, tous foyers éteints dans le port d'Oran, explose un obus anglais de 380 mm



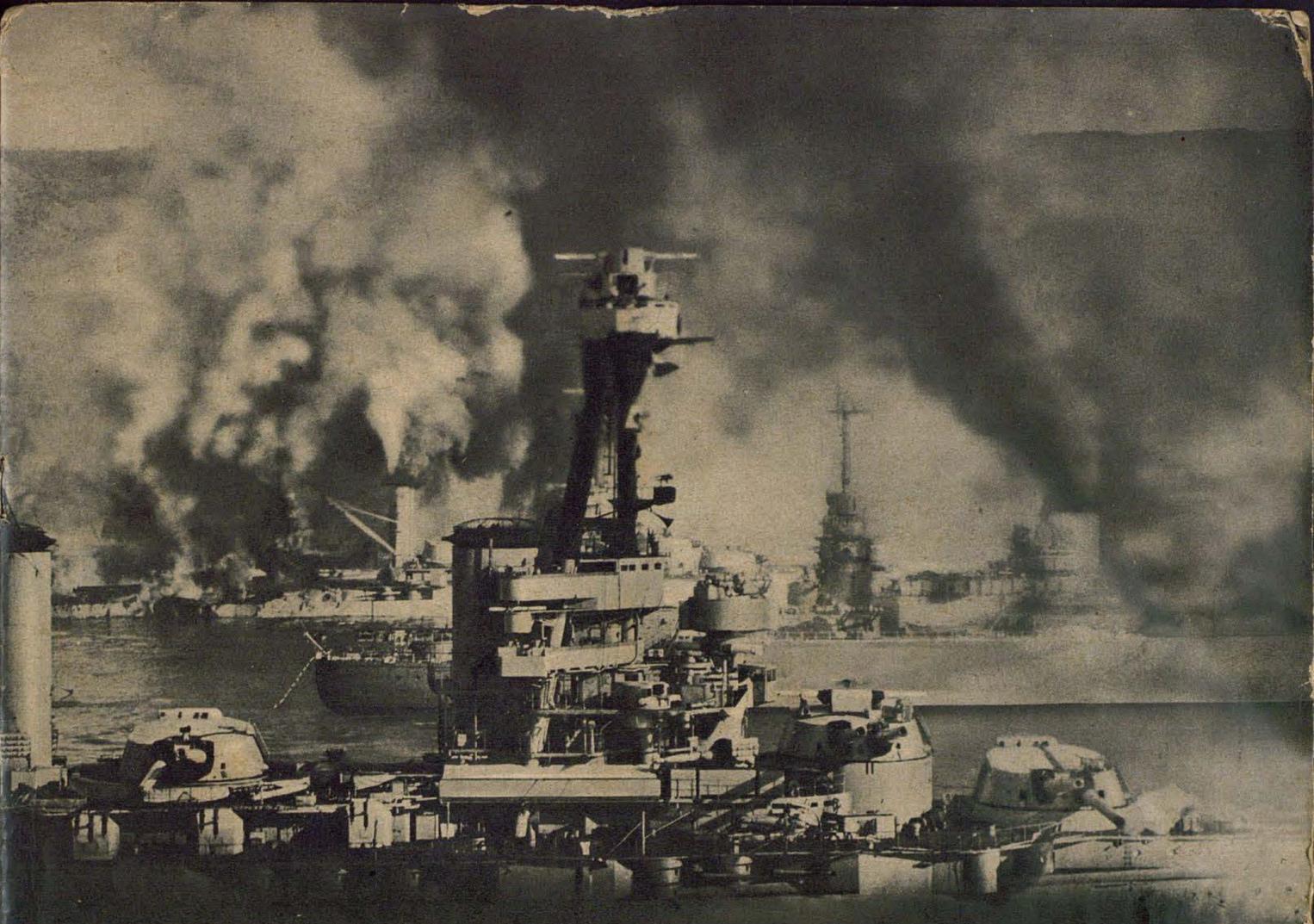
Une dernière salve atteint le pont principal, mettant le cuirassé définitivement hors de combat



L'infâme besogne est accomplie: le «Bretagne» s'incline et sombre dans les flots



La prétention anglaise est repoussée. Le parlementaire anglais quitte le «Dunkerque» après avoir reçu la réponse du commandant d'escadre français refusant de remettre la flotte aux Britanniques ou de la couler



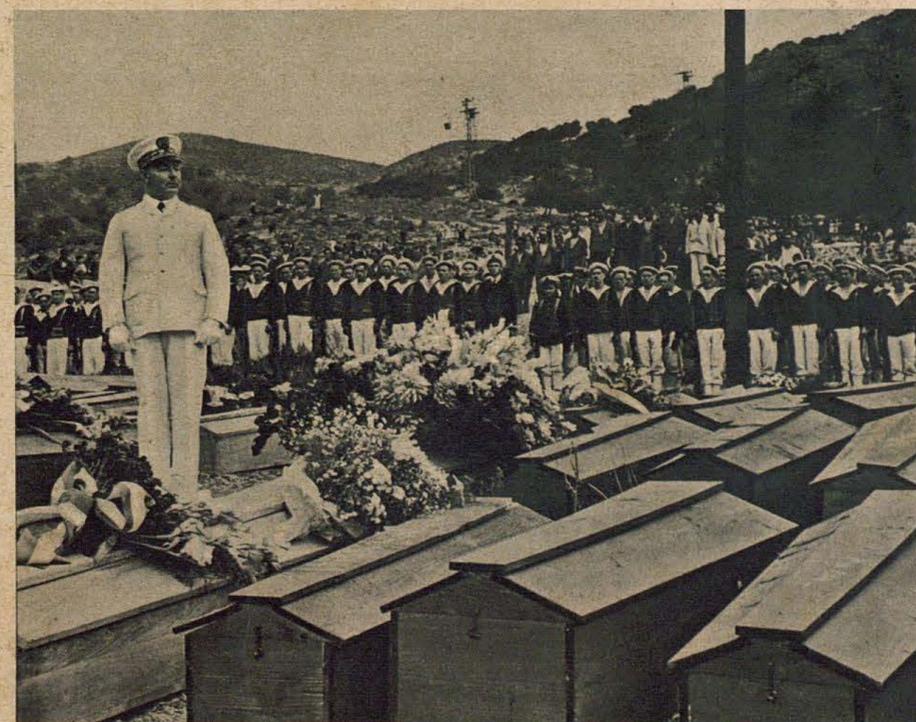
La fin dans le port d'Oran, photographiée à bord du «Dunkerque»: Sous le feu anglais, l'escadre française tente de gagner la haute mer. Au premier plan le «Provence», derrière lui, à droite, le «Strasbourg», le plus moderne cuirassé français, qui parvint à s'échapper. Le navire en flammes est le malheureux «Bretagne»

Les premiers photos

d'Oran!

Le remerciement du «frère d'armes»

Une défaite française: le triomphe des Anglais à Fachoda en 1899, fut le point de départ de l'«Entente cordiale» franco-anglaise qui amena la guerre mondiale; l'attaque imprévue et déloyale contre l'escadre française d'Oran fut la fin de cette alliance, catastrophique pour la France. Le matin du 3 juillet 1940, de puissantes forces maritimes britanniques apparurent devant la rade de Mers el Kebir, base navale d'Oran, et exigèrent que les vaisseaux de guerre français leur fussent remis, ou coulés. Les Anglais ouvrirent un tir meurtrier sur les Français dont les navires ayant leurs foyers éteints étaient à ce moment incapables de manœuvrer. Seul le «Strasbourg» parvint à s'échapper et à atteindre Toulon. «Inqualifiable et odieux», c'est ainsi que le communiqué officiel français nomma le forfait sans précédent commis par les Anglais contre leurs alliés d'hier.



C'est ainsi que finit l'«Entente cordiale»: Devant les cercueils de ses camarades tués par les projectiles anglais, l'amiral Gensoul prononce l'oraison funèbre



Sentinelles à la barrière

Notre correspondant spécial, Alfred Gerigk, passe la ligne de démarcation séparant les territoires occupés des territoires non occupés

Il n'existe pas de buts de guerre pour lesquels l'homme de peu consentirait à se battre. Comprenez-vous à présent la raison profonde de la débâcle? L'homme de peu devait conserver son indifférence, cependant que les politiciens faisaient la guerre. Le même homme de peu qui était un soldat de l'armée tout comme cet autre qui se voyait brusquement obligé de payer plus cher son café, son pain, ses vêtements, tout en gagnant moins.

Le député, assis à notre table, sabre l'air de la main, comme s'il voulait biffer quelque chose: « C'est fini, tout s'est évaporé, tout ce qu'on appelait la Troisième République. Et c'était justice. Il n'y avait plus là qu'un corps sans vie. » Il parle avec une vivacité qui, tout comme ses gestes, contraste avec son type blond, mince, presque nordique.

Nous sommes assis à trois dans le hall spacieux et obscur de l'Hôtel des Bains, à Vichy: le député en question, venu du Nord, plus un officier revêtu du seyant uniforme bleu foncé de la marine française — des yeux bruns et un peu tristes, un visage impénétrable pour l'étranger, des paroles au compte gouttes, des gestes idem — et plus le premier journaliste allemand qui ait fait son apparition au siège provisoire du nouveau gouvernement français.

Il y a quelques semaines de cela, les autorités centrales françaises se sont installées dans cette station thermale d'une renommée universelle, sur les rives idylliques de l'Allier. Il y a à peine trois semaines que l'Assemblée nationale a voté la résolution qui doit enterrer la France de la Troisième République. Cela ne manque pas d'un certain romantisme journalistique, d'être le premier Allemand à franchir, juste derrière Moulins et dans une voiture allemande, du nord au sud la ligne de démarcation, pourvue de barrières d'octroi primitives.

Ce qui ne manque pas non plus d'un certain romantisme pour le journaliste, c'est de faire son apparition à Vichy et de découvrir que l'hôtel, sur son passage, n'est autre que le siège du gouvernement. Il y a là des sentinelles devant le portail dont elles défendent avec méfiance l'entrée aux visiteurs, il y a là des officiers de service qui ont tout de la correction du soldat. Il y a là des chefs de réception qui trahissent une lutte intérieure évidente entre l'amabilité professionnelle et le manque d'assurance à l'égard de l'étranger. Il y a là des chefs de cabinet qui unissent à la courtoisie diplomatique une débordante cordialité, non sans intention à l'égard du premier Allemand qu'ils reçoivent.

Les hommes politiques

« La question qui me paraît la plus importante? La défaite, comment la France, comment les hommes politiques et militaires se l'expliquent-ils? Tout jugement

Voici comment les choses se passèrent

La défaite française — telle que l'expliquent des Français éminents

PAR ALFRED GERIGK

L'envoyé spécial de «Signal» a rendu visite au Gouvernement français de Vichy; c'était la première fois depuis l'armistice qu'un journaliste allemand paraissait dans ces lieux. S'adressant aux hommes politiques qui entourent le maréchal Pétain, il leur posa la question suivante: «Comment expliquez-vous la défaite française?» Il avait l'occasion unique de s'entretenir avec des personnalités qui étaient encore sous le coup de la catastrophe récente. Durant son séjour à Vichy, il a fait ample moisson de déclarations, de jugements et d'éclaircissements au cours de nombreuses conversations avec les membres du Gouvernement, MM. Laval, Marquet, Boudoin, avec les députés, MM. Déat, Flandin, Montigny, Boucher, Titier-Vignancourt, avec M. Doriot et toute une série d'autres représentants de la politique et du journalisme. Le gouvernement français l'a autorisé à prendre contact avec de nombreuses personnalités militaires. Il put de la sorte apporter de sérieuses modifications à la première image qu'il s'était faite des causes possibles de la débâcle française. Nous publions ici le résumé de ses informations relatives au sujet: «Voici comment les choses sont passées». Il décrit, en outre, à la page 22 de ce numéro, les journées dramatiques de Bordeaux, et il nous livre des détails inédits jusqu'à ce jour

sur la France de demain—celui du monde, et sûrement celui du peuple français lui-même—dépend de ces explications.» De bon matin, j'ai donné cette réponse à M. Laval, qui me reçoit dans une pièce ensaillie, encombrée de dossiers, une pièce qui abrite aujourd'hui le président du conseil français. C'est une chambre d'hôtel, très claire avec ses nombreuses fenêtres; entre autres meubles, des commodes polies, au mur de grandes gravures pâlies par le temps, bref une chambre d'hôtel dont le style ne se marie guère avec les dossiers, les projets de loi dactylographiés, les triples, quadruples, et quintuples lignes télégraphiques hâtivement installées.

«Comment la France, comment ses hommes politiques et militaires s'expliquent-ils la défaite?»: telle est la question que je n'ai cessé de poser, ces jours-ci, aux politiciens, aux militaires.

L'«Hôtel des Bains»: ici aussi un poste de garde à l'entrée. Il est devenu une succursale du ministère de la Défense nationale, lequel a planté sa tente à l'«Hôtel Thermal» presque en face, à l'autre bout de la longue promenade abritée. C'est ici que travaille le colonel Lanqueteau, chef du cabinet du général-ministre Weygand, en collaboration avec les bureaux qui doivent systématiquement organiser la démobilisation militaire des débris de l'armée française battue.

Nous sommes assis à trois, tout autour de l'une des tables rondes qui meublent le hall de cet hôtel: le député du Nord, l'officier de la marine française, le journaliste allemand. Ce que le député du Nord vient d'énoncer ne me suffit pas: il s'agit là évidemment d'une de ces phrases comme on en dit tant. Essayons d'y voir plus clair. «Aucun but de guerre, avez-vous dit? Et pourtant, les buts de guerre de M. Reynaud ont transpiré à l'extérieur: dépècement de l'Europe centrale en une infinité de petits Etats et ainsi de suite.»

Le député incline la tête avec vivacité. «Cela ne fait aucun doute. L'entourage politique de Daladier et de Reynaud avait échafaudé un but de guerre. Mais l'homme de peu, l'homme de peu! C'est lui l'armée, monsieur. C'est lui l'Etat. C'est lui qui doit gagner les guerres.»

Il s'arrête un instant, réfléchit, puis reprend:

«Voyez-vous, j'ai beaucoup parlé avec les soldats, ces derniers mois. Et j'avais une question spéciale que je leur posais à tout bout de champ: A votre avis, cette guerre, pourquoi est-ce que nous la faisons, en somme?»

Encore un silence, que ponctue un geste large.

«Les réponses? Donnez-vous la peine d'écouter, je n'exagère rien. Les uns: pour l'idée démocratique. Les autres: pour la Société des Nations. Ils entendaient par là une sorte d'ordre européen, car cette idée de Société des Nations, conjointe à celle de l'Europe, est assez ancrée dans les cerveaux du peuple français. — Les troisièmes: pour la délivrance des Juifs. D'autres

encore: pour préserver le monde du danger nazi. Vous avez déjà remarqué?»

Un nouveau silence, où la rhétorique est pour quelque chose.

«Il arrivait très rarement qu'un soldat dit comme par hasard: Nous nous battons pour la France... Et voilà où nous en étions. Surtout, ne croyez pas à une exagération... Ce qui revient à dire que l'homme de peu ne savait pas pour quoi il se battait, et pourquoi il gagnait moins.»

L'Allemand éprouve un sentiment pénible à entendre cette déclaration d'une bouche française. L'officier de marine, lui, avale son apéritif d'un seul trait — geste inhabituel chez un Français qui d'habitude boit à petits coups.

L'armée

«L'homme de peu n'avait donc pas de buts de guerre? Il est d'autant plus admirable que l'armée française se soit bien battue.»

Le député a un sourire douloureux:

«Vous êtes poli. En réalité, l'armée française ne s'est pas bien battue. Qu'on y songe: il a suffi de quelques semaines pour qu'une telle armée s'écroule. Deux millions de prisonniers. Non, l'armée ne s'est pas bien battue. Quelques actes héroïques individuels de-ci de-là, sans doute: c'est l'esprit du soldat qui fait toute la tradition française. Mais l'armée prise dans son ensemble? Je vous remercie de votre politesse. Une armée qui se bat bien, ne saurait se laisser prendre en quelques semaines deux millions de prisonniers. Surtout que les morts et les blessés étaient en nombre minime.»

Silence pénible. L'officier de marine fait un signe au chasseur et commande un nouvel apéritif. L'Allemand reprend: «Et vous, mon commandant, quelle est votre opinion?»

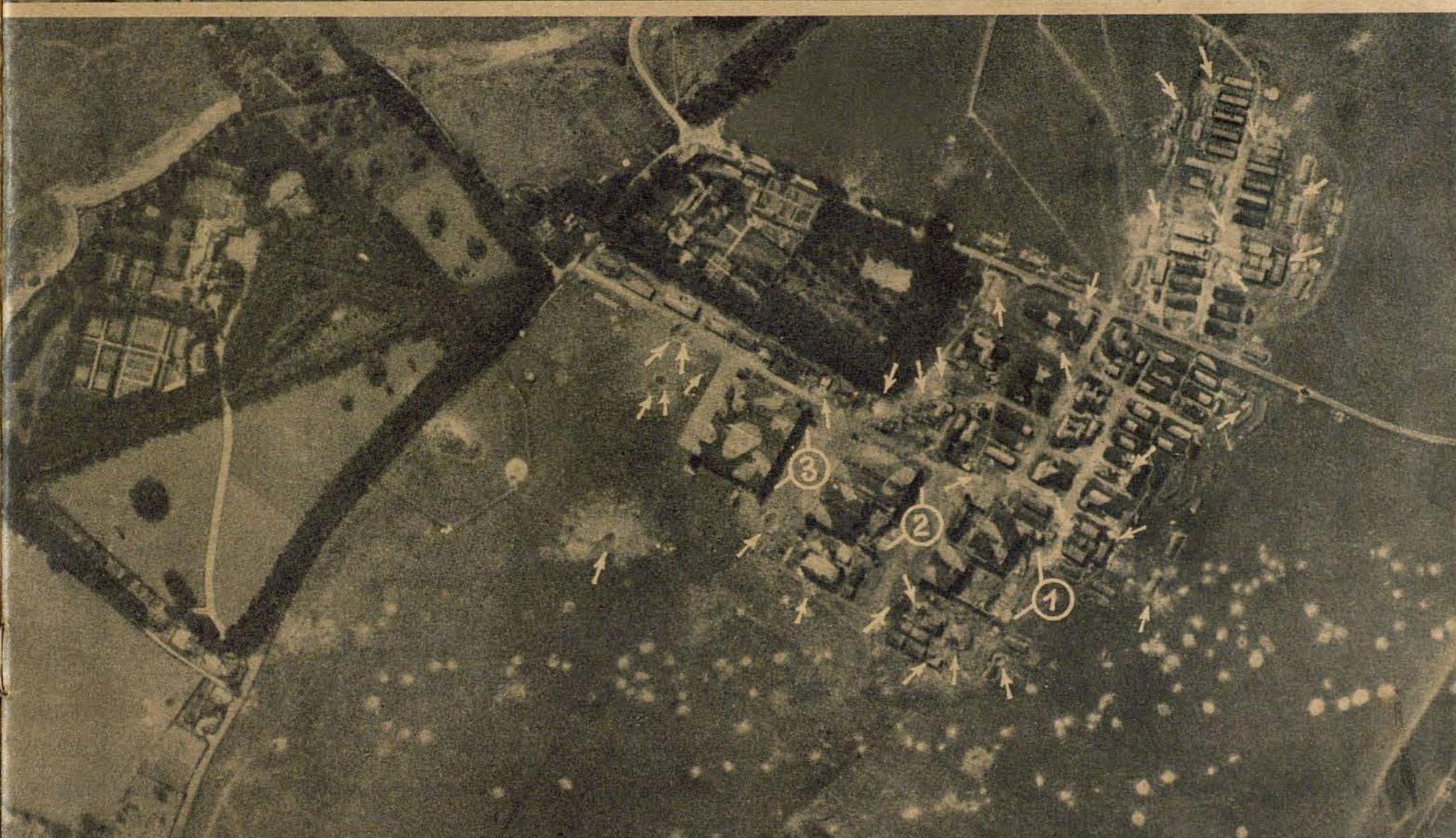
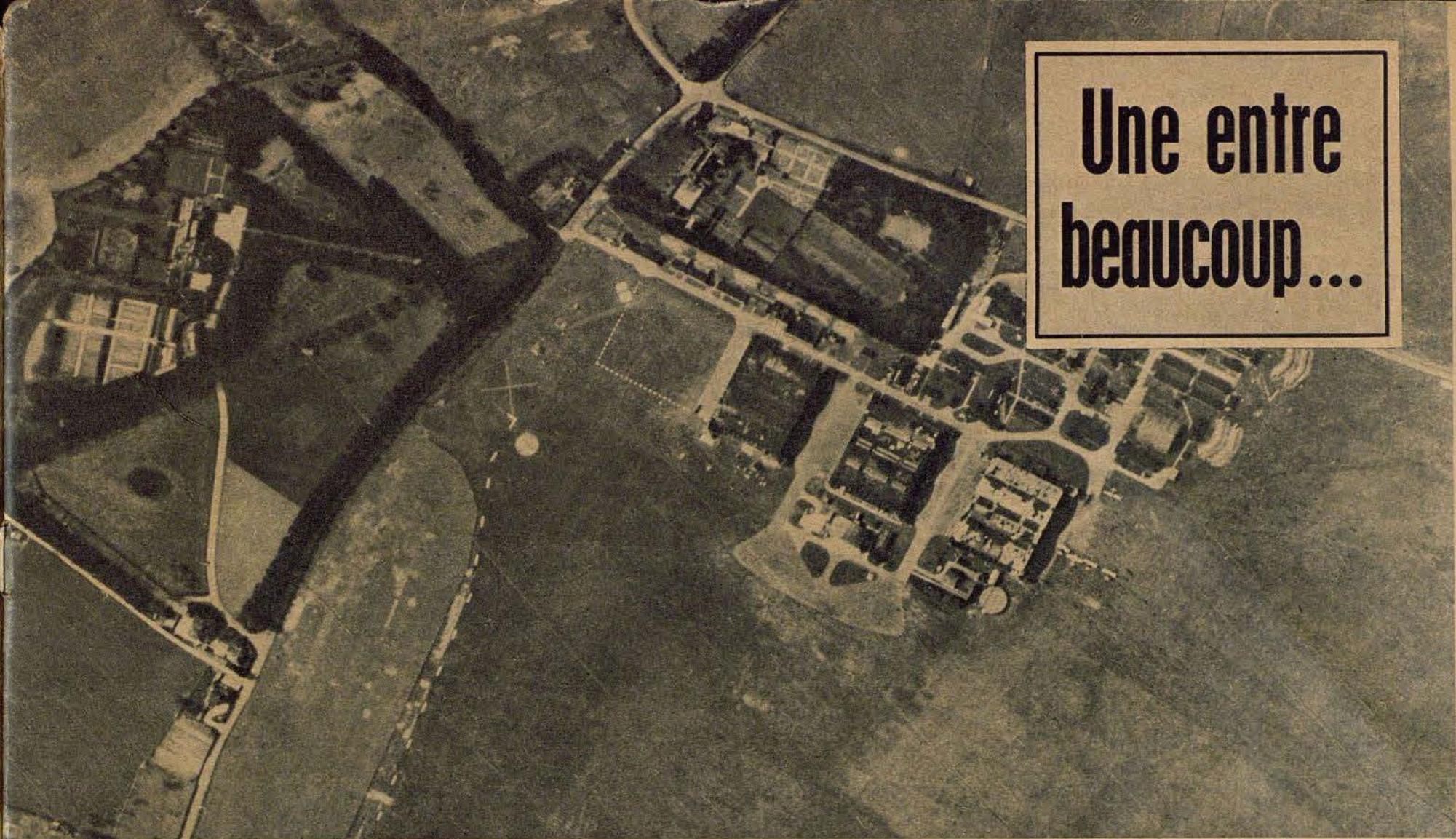
Il est jeune, l'officier qui nous tient compagnie à table, et il a dû faire preuve de mérites exceptionnels pour qu'on lui confère à son âge le grade de capitaine de corvette. Ses yeux bruns regardent au loin, cependant qu'il nous répond:

Tout cela est parfaitement juste. Mais la situation était toute différente pour nos autres officiers. Nous étions un instrument comme le sont les officiers de toute armée. C'est la politique qui décidait. Notre affaire à nous, c'était de veiller à l'entretien de l'instrument.

Songez-y: trois mobilisations en quelques années à peine. Vous autres Allemands, vous aviez réoccupé la Rhénanie: aussitôt, mobilisation de notre part, et démobilisation. L'Autriche: mobilisation, démobilisation. La Tchécoslovaquie: mobilisation, démobilisation.

Nous les officiers, nous avions un point d'honneur et une question pratique à résoudre. Le point d'honneur:

Une entre beaucoup...



Notre première photo d'une attaque entreprise par des avions de bombardement contre une base aérienne anglaise

Au-dessus: L'aérodrome de Lympne, dans le Kent, tel qu'il apparaissait au début de la guerre. Au-dessous: Le même aérodrome quelque temps après. Cette fois, le hangar a été camouflé par une peinture appropriée, et puis les bombes allemandes ont passé par là; on en voit clairement les traces sur les hangars, les chantiers et les cantonnements; de même la série d'entonnoirs sur le terrain d'atterrissage

à trois reprises il s'est révélé défaillant; la question pratique: que peut bien faire l'homme de peu quand on le renvoie à ses foyers après l'avoir mobilisé pour rien, et cela plusieurs fois de suite?»

A son tour, le député a un visage grave:

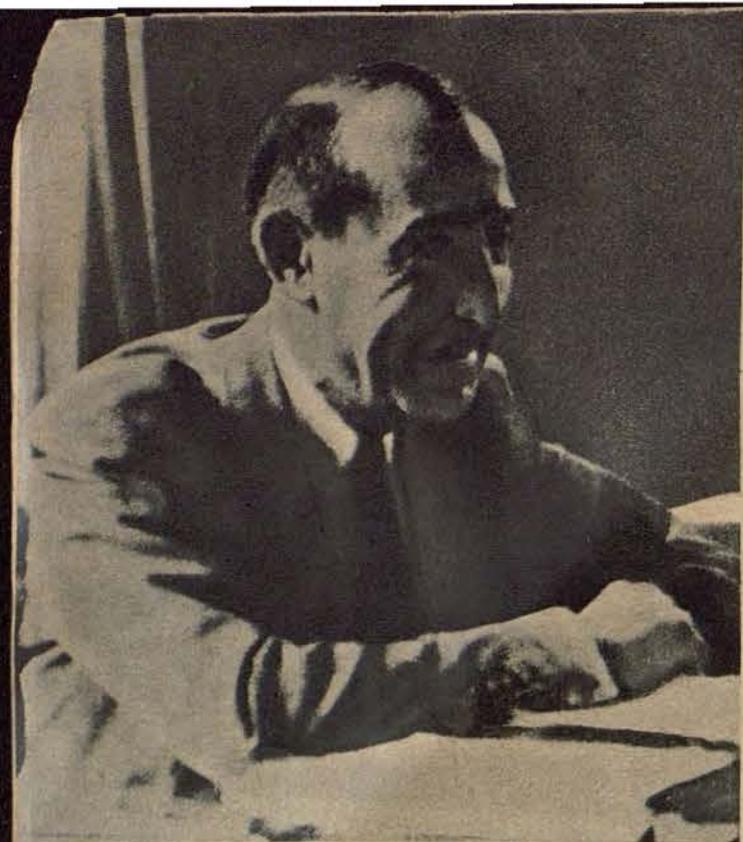
«Tout à fait d'accord avec vous: la faute n'en est pas à l'armée. L'armée ne pouvait agir autrement. Mais

qu'elle se trouvât engagée là où on l'avait placée, ceci était la faute de la politique.» Il respire profondément.

«J'étais député. Je suis politicien. Bon, vous aussi, mon commandant, jetez-moi la première pierre. Vous êtes un soldat, et vous ne savez pas dans quelle situation je me trouvais à la Chambre. La politique n'aurait pas dû nous mettre dans cette impasse.»

Les généraux

Les généraux de l'armée battue exercent leurs fonctions dans les villes provinciales du Midi. Ils commandent à présent les régions militaires du pays. Le général Grandsart, qui commandait sur la Meuse au sud de Sedan, est aujourd'hui à la tête de la 13^{ème} région, avec



Le ministre de l'Intérieur, M. Marquet
au cours de son entretien avec notre envoyé spécial, à Vichy



M. Pierre Laval
le vice-président du Conseil, converse avec notre envoyé spécial



M. Marcel Déat
Déat, lui aussi, a conté des choses pleines d'intérêt

pour siège Clermont-Ferrand. Le général Frère, le commandant de l'importante armée qui occupait le secteur compris entre l'Oise et la Somme, a aujourd'hui sous ses ordres la 12^{ème} région, dont le siège est à Limoges. Le général Erebes commande la 14^{ème} région à Lyon. Le général Altmayer a son siège à Pau, en tant que commandant de la 18^{ème} région.

Les généraux de l'armée battue ont emménagé dans leurs locaux des états-majors de corps d'armée, et il y règne la propreté et un strict esprit d'économie. Le vestibule et les escaliers sont ornés d'emblèmes militaires: des tanks, des épées, des pavillons. Des ordonnances portent en silence dossiers sur dossiers. De grands cabinets de travail, chacun pourvu d'un bureau solitaire. Des aides de camp qui tentent de concilier leur sourire triste et poli avec la bonne éducation de St Cyr. Des généraux, qui, raides et correctes, les tempes légèrement grisonnantes, la tenue impeccable, des rides chagrines au coin de l'œil, accueillent avec la plus grande réserve les journalistes du pays ennemi; grande réserve également à l'endroit des politiciens qui gouvernent aujourd'hui la France.

Quand on leur dit qu'un député ou un ministre a déclaré telle ou telle chose, voici ce que les généraux répondent, allusion évidente à l'égard des politiciens: «Les soldats ne sont pas des bavards: ils ne font pas de phrases.»

Les chefs de l'armée française battue ont une grande tâche, et qui leur est commandée par la défaite même de la France: la démobilisation. A eux de trouver les voies et les moyens. Il s'agit d'enlever leur uniforme à des centaines de milliers de soldats arrachés à leur famille et à leur profession, et de les rendre à la vie civile. Ils s'ingénient à faire comprendre aux jeunes officiers — qui avaient passé par l'Ecole militaire afin d'entreprendre la carrière de soldat — cette triste vérité: que les emplois civils ont de l'importance, bien que ni la formation scolaire de ces jeunes gens, ni leurs penchants ne les y eussent préparés.

Dans les villes de garnison, où les généraux des armées battues siègent en tant que commandants de la région respective, il y a encore un tout dernier reste de tenue militaire. Ici, on ne rencontre pas de ces démobilisés qui pullulent dans tant de villes du Midi, les uns affublés d'un veston civil et d'une culotte militaire, les autres d'un pantalon civil et d'une veste de soldat. On n'y voit pas de ces soldats licenciés qui, la cigarette à la bouche, les mains dans les poches, rencontrent les officiers sans même les saluer, et les fixent insolemment, avec un éclair de triomphe dans les yeux — non, de ces soldats il n'y en a pas dans les villes des commandants régionaux. Tout au contraire, on voit des sentinelles postées devant les états-majors de corps d'armée, et celles-ci portent la croix de guerre au ruban rouge-vert-rouge, et n'ont aucune honte à faire le salut militaire dans toutes les règles.

«Comment la France, comment ses militaires s'expliquent-ils une défaite aussi rapide?» Cette question doit être posée également aux personnalités militaires, si l'on veut éclaircir les choses, tant en ce qui concerne la France que l'Europe.

«Comprenez donc: ce sont des généraux d'armées battues auxquels vous voulez vous adresser, me dit l'un des hommes politiques de Vichy, aussi ne vous froissez pas de les voir se retrancher derrière un silence tout militaire.»

Mais dans le va-et-vient des questions et des réponses, et malgré les hésitations des politiciens, on ne manque pas de déceler maints éclaircissements dont l'Europe a besoin.

Le général Gamelin et ses plans de guerre

«Le plan de guerre français en été 1939?» Le général d'état-major a posé négligemment sur la table son képi orné d'une double couronne de feuilles de chêne dorées, et il se renverse sur son siège: «C'est très simple, et pourtant très difficile à comprendre après tout ce qui s'est passé depuis.»

Thèse Gamelin: Les Polonais résisteront jusqu'au printemps 1940. D'ici là, deux millions d'Anglais auront déjà débarqué sur le continent. Ce qui suffira amplement pour tenir les positions de réserve de la ligne Maginot... Vous objecterez: les Polonais n'ont même pas résisté au cours du mois de septembre 1939. Mais Gamelin avait conseillé aux Polonais ceci: se retirer derrière la ligne du Bug et s'y défendre, renoncer à tout combat dans les provinces occidentales de la Pologne. Ce plan fut renversé dès lors que le généralissime anglais Ironside donna aux Polonais le conseil de passer à l'offensive dès l'ouverture des hostilités.

— Mais c'est cependant le général Gamelin qui était le généralissime de toutes les armées alliées.

— C'est juste, en théorie. Au front, Gamelin était un excellent officier. Vous vous rappelez ce que vos critiques militaires écrivaient au sujet des difficultés qu'a rencontrées la guerre de coalition contre Napoléon. A l'épo-

que, les Autrichiens étaient commandés par Schwarzenberg. Cette fois, à la tête de la coalition il n'y avait qu'un homme mou, beaucoup plus mou que votre Schwarzenberg d'il y a 125 ans... Oui, Gamelin était un bon officier du front, mais cela ne suffit pas encore pour faire un généralissime. Mou. Prêt au compromis, sans sûreté intérieure. Il n'a pas réussi une seule fois à commander réellement aux Anglais. Il a négocié. Il s'est parfois mis d'accord avec les autres. Et il a accepté qu'on agisse contre ses ordres.

— Gamelin généralissime des armées alliées, ce n'est donc là qu'une simple illusion?

— Une illusion qu'explique le caractère de Gamelin.

— Et le service d'informations français? Ne devait-il pas informer Gamelin de ce qu'il attendait?

— Notre service d'information était insuffisant. Nous ne nous en sommes aperçus que par la suite. Qu'il qu'il en soit, ce n'étaient pas les militaires qui décidaient, mais les politiciens. Le chef politique d'alors, c'était Daladier. Daladier s'appuyait sur Gamelin et sur le service d'informations français, et il avait un plan de guerre. Ligne de conduite: pas d'offensive avant 1941. La France n'aura pas les forces d'ici là.

Silence. Il poursuit: «Il y a des années que les discussions les plus vives n'en finissaient pas à l'état-major français: il s'agissait toujours de la préparation de la guerre... Il y a un livre du général Chauvenon. Préface du maréchal Pétain. Et voici ce qu'on y lit: Pour une guerre contre l'Allemagne, la France a besoin de trois fois autant de soldats qu'elle n'en possède, d'une artillerie six fois plus puissante et d'un ravitaillement en munitions et en matériel dix fois plus important que ne l'est le ravitaillement actuel. Epargnez-moi la peine de conclure.»

Le général approuve et se rassied:

«Très juste, c'est d'ailleurs ce qui se passa. En partie. Le haut commandement devait, n'est-ce pas, se subordonner à la politique. Une déclaration ouverte de Gamelin, comme quoi la guerre était chose impossible? C'est bien cela que vous voulez dire? Mais c'eût été déclarer la faillite de l'armée. Impossible pour un général à l'ambition politique. Pour un homme issu d'une vieille famille de soldats, pour le général que Daladier a maintenu à la tête de l'armée envers et contre tout.»

Un silence prolongé. L'interlocuteur respire profondément et poursuit: «Que lui restait-il à faire? La politique était orientée sur la guerre. Gamelin devait tirer tout ce qu'il pouvait de l'instrument qu'il avait en main. D'où son plan de guerre: un ou deux ans pour gagner de l'élan, un ou deux ans de défensive sans opérations militaires importantes.»

Nous évoquons les souvenirs de la Grande Guerre, en particulier la querelle qui divisa les partisans de l'offensive et ceux de la défensive; à cette époque déjà, l'armée française était privée du matériel humain nécessaire à une grande offensive, et tout cela à cause des sacrifices, qu'avait coûtés la bataille de rupture où Nivelles échoua.

«Il existait un «plan de guerre 1940», c'est Gamelin qui l'avait élaboré, lui et son état-major, et qui le soumit en février au conseil de guerre suprême.»

L'officier hésite un instant, puis ajoute avec un mouvement de la main:

La théorie de l'usure

«Je ne puis naturellement vous dévoiler de secrets militaires, bien que cela ne tire plus à conséquence aujourd'hui. Mais l'idée maîtresse de ce plan de guerre 1940, c'était que toute l'année ne devait consister qu'en préparatifs. Sur le front germano-français: consolider les positions, s'efforcer de sortir l'Allemagne de son calme. Comprenez-moi bien: tous les plans de guerre se basaient sur la théorie de l'usure: l'Allemagne disperserait, épuiserait ses forces, cependant les Alliés économiseraient les leurs. Et en attendant, on couperait l'Allemagne, de mois en mois toujours davantage, de ses sources de ravitaillement.»

De la main il semble repousser cette idée.

«Je sais bien, ces considérations n'avaient aucune valeur militaire. Mais les militaires n'avaient plus le choix des moyens, précisément parce qu'ils étaient plus faibles qu'ils ne voulaient bien l'avouer.»

— Mais les plans de Finlande? Les plans qui consistaient à intervenir en Scandinavie? La mise sur pied d'une armée d'Orient, et qui agirait dans les Balkans? —

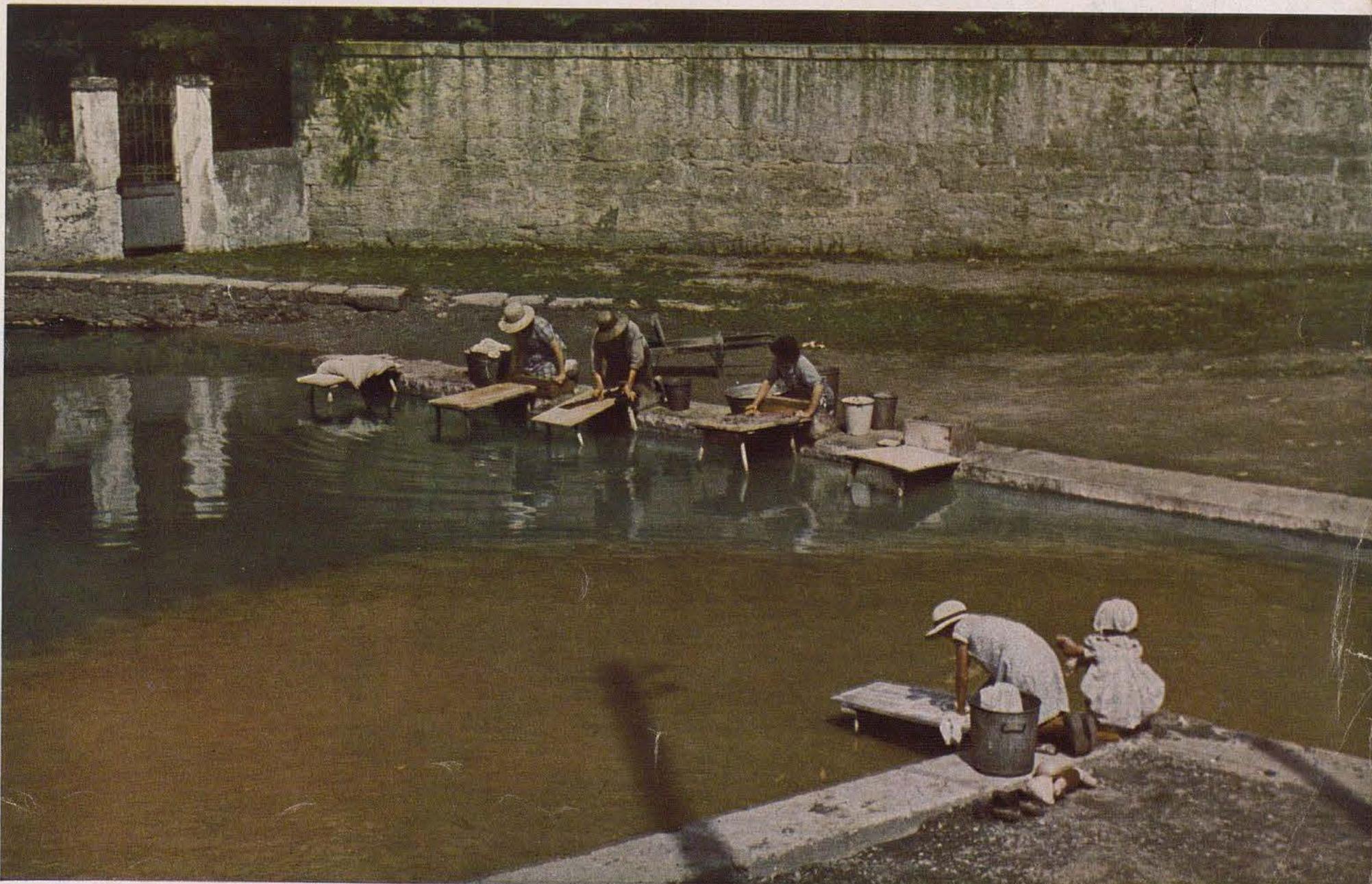
— Vous parlez de trop de choses à la fois. Les pays scandinaves et les plans d'attaque dans la péninsule balkanique...

Il prévoit son objection et la prévient:

«Oui, il y avait aussi les plans contre la Hollande et la Belgique — c'est là un chapitre ultérieur. Des préparatifs depuis le début, certes, mais qui n'eurent une signification soudainement actuelle qu'après le remplacement de Daladier par Reynaud. D'autre part, il y avait l'affaire de Finlande: il s'agissait de diviser l'Allemagne, de la faire sortir de son calme. C'est ainsi que



La guerre: Des avions ennemis détruits au sol, par une attaque aérienne allemande



Après l'armistice: Des femmes françaises font leur lessive à l'étang du village

Photo en couleurs (Cl. Seliger)



Les soldats allemands déblaient le terrain

Au milieu des ruines d'un pâté de maisons bombardé par l'artillerie des Français en retraite, les sapeurs sont à l'ouvrage. Sur les indications des officiers du génie, ils démolissent les pans de mur et les font disparaître



Après les batailles

Des tanks français sur un champ français . . .

A Dunkerque: Les paysans travaillent de nouveau à leurs champs, ces mêmes champs où, il y a peu de temps, la bataille d'extermination faisait rage. Par places seulement, le sol reste encore aride: on y voit des tanks français tels qu'ils ont été mis hors de combat par les canons allemands de défense antichar

le major Geneval se rendit au mois de décembre en Finlande. Il y eut des conversations dont l'objet était le transport de troupes alliées et de livraisons d'armes, le tout propre à mettre en ébullition la Baltique du Nord. L'affaire de Finlande était encore toujours dans la ligne des plans de guerre préétablis pour 1940: usure et désagrègement de l'efficacité allemande.

Le discours de l'officier français procède par des pensées, des plans de guerre, des concepts d'un monde d'idées qui est étranger aux Allemands. Je ne puis retenir une question:

« Comment se fait-il qu'en voulant appliquer cette théorie de l'usure, personne ne se soit rappelé les leçons de la campagne de Pologne? »

J'esquisse un geste d'excuse:

Et la Pologne?

« Pardonnez-moi, chez nous on s'imaginait que le commandement français enquêterait auprès de chaque général polonais échappé afin d'approfondir les causes du rapide succès allemand. »

Mon vis-à-vis a un sourire douloureux:

« Peut-être avez-vous raison. Mais n'oubliez pas ceci: en réalité c'étaient nos missions militaires qui avaient mis sur pied une armée polonaise. Nous avons une grande histoire, une grande tradition militaire... Certes, nous autres de l'état-major, nous avons passé au crible les expériences polonaises. Et voici à quelle conclusion nous sommes arrivés: la stratégie allemande a triomphé en Pologne parce que ce pays était limité par une frontière démesurée et sans fortifications. Parce que, techniquement, l'armée polonaise était mal équipée. Parce que l'état des transports à l'arrière était misérable. Comment ne pas en induire ceci: sur le front ouest les conditions sont tout autres — des frontières peu développées, des troupes massées dans de solides fortifications, un réseau serré de routes et de voies ferrées qui permettent de rapides déplacements de troupes... Conclusion: la stratégie allemande de Pologne ne saurait s'appliquer à l'Ouest. »

Avec lassitude il se renverse sur son siège:

« Je sais, nous nous sommes trompés. Mais à l'époque, qui donc pouvait prévoir... »

Cette conversation a « quelque chose de cruel en soi. Il s'agit tout de même d'un soldat qui a fait son devoir, qui a fait de son mieux et qui a échoué. Mais dès lors qu'on veut élucider les causes de la catastrophe française et européenne, les questions de tact n'ont plus cours.

« Mais alors pourquoi, si le haut commandement français voulait s'en tenir une fois de plus à la défensive au cours de 1940, pourquoi, dès le printemps, ce passage à des opérations militaires plus actives? Vous savez bien ce que je veux dire? Il y a eu, en avril, une séance de la commission militaire française qui décida l'intervention en Belgique. Et cet échange de télégrammes suivi, en mars, en avril et dans les premiers jours de mai, avec le général Weygand, qui commandait encore à l'époque l'armée d'Orient; il s'agissait alors du bombardement des puits de pétrole russes. »

Dans le jardin de l'« Hôtel des Ambassadeurs », nous sommes assis sur une terrasse abritée: nous, c'est-à-dire un critique militaire français de renom; deux hommes politiques qui furent soumis au régime de Mandel, à ses persécutions domiciliaires et à la menace continue d'une arrestation; un officier français, qui, par ses fonctions mêmes, avait des attaches très étroites avec la politique. Les deux politiciens cités sont aujourd'hui des personnalités officielles du nouveau régime. Ils n'ont aucune sympathie pour Daladier, Reynaud, Mandel et consorts, ni pour les mesures policières dont ils les ont gratifiés. Le début de la conversation est plutôt pénible, d'autant plus que ces gens appartiennent à des camps différents. Mais bientôt on s'entend mieux.

« Vous nous demandez les raisons qui ont motivé la chute de Daladier? Et comment Reynaud a pris le pouvoir? Vous demandez pourquoi la France s'est laissée entraîner aux fatales aventures qui signifiaient l'occupation allemande de la Scandinavie et la catastrophe finale? Et bien, voici la réponse. »

De toutes ses explications, de ses digressions et de ses remarques ironiques sur les avatars politiques de la France, se dégage une représentation cohérente de choses que le peuple français et le monde étaient loins de soupçonner jusqu'ici.

1^{ère} séance secrète

Le 20 mars 1940, Daladier était renversé: Après une séance secrète et un vote de la Chambre qui ne comporta par moins de 300 abstentions. Que s'était-il passé au cours de la séance secrète? Il y eut en tout et pour tout deux séances secrètes de la Chambre avant la démission de Daladier. La première les 10 et 11 février, la seconde les 19 et 20 mars. La première séance secrète était due aux

préoccupations qu'inspiraient à beaucoup de députés les armements insuffisants de la France. Ces députés avaient reçu des informations du front, ils avaient appris des faits et des chiffres qui montraient une saisissante disproportion entre armements français et armements allemands. Ce qui préoccupait avant tout le Parlement, c'était la force insuffisante de l'aviation française. Il y avait un flot d'interpellations concernant le problème des avions et des tanks. Enfin, Daladier escalada la tribune:

« Avez-vous une idée de la façon dont les choses se passèrent? Daladier lui-même s'était complu à l'optimisme, et il était sincère. Nous avons les preuves en main, qu'en dépit de la demande réitérée du Parlement il n'avait jamais pu contraindre les Anglais à une aide dont on pût établir les effectifs numériques. Il surestimait beaucoup trop la Grande Bretagne pour oser une chose pareille. Et puis son discours après les déclarations molles, équivoques des experts. Voici le président du conseil à la tribune, voici son sourire supérieur, omniscient. Et voici à peu près ce qu'il dit: « Des chiffres, je ne puis évidemment pas vous en citer. Vous me comprendrez sans peine — nous sommes en guerre. Mais je puis vous dire ceci: vous avez tout à fait raison, notre aviation est de beaucoup inférieure à celle des Allemands. Le nier, serait une erreur. Mais qu'importe? Non seulement l'infériorité numérique de l'aviation française est compensée par l'aviation anglaise, mais les deux ensemble ont bien plutôt la supériorité numérique. » Tel était à peu près le contenu du discours de Daladier. Le tout souligné par des assurances solennelles et répétées selon lesquelles il s'agissait d'une guerre de coalition, et que dans le cadre de cette coalition les Alliés s'aidaient mutuellement et de la manière la plus complète. Résultat: les députés ne furent pas absolument convaincus, mais comment lutter contre de tels arguments? »

Et voilà pour la première séance secrète de février.

2^e séance secrète

La deuxième séance secrète des 19 et 20 mars n'aborda qu'un seul thème: la Finlande. Par leurs propres informations et par les comptes-rendus des séances que tenaient les commissions, les députés influents apprirent que Londres et Paris se concertaient depuis décembre sur l'aide à fournir aux Finlandais; ils apprirent que leur Alliés voulaient entreprendre en Finlande la grande action qui diviserait les forces allemandes. Et puis, le coup de théâtre: le 12 mars, signature du traité de paix entre Russes et Finnois. Le secours des Alliés n'a d'ailleurs jamais eu aucune consistance.

Bien entendu, le thème officiel de la seconde séance secrète de la Chambre — la Finlande — n'avait jamais été qu'un prétexte. Quinze jours auparavant, M. Sumner-Welles était venu à Paris. Le délégué du président Roosevelt, chargé d'étudier les perspectives de paix européenne. L'espoir s'était emparé de la population. Et une grande partie des députés entrevoyaient au moins la possibilité d'engager des pourparlers de paix.

« Vous saisissez la politique française avait alors trois possibilités. La première: le cabinet Daladier reste en fonctions, et il ne se passe rien, tout comme jusque-là. Ou, si vous préférez un euphémisme: on maintient le plan de guerre Daladier-Gamelin d'une défensive jusqu'en 1941. La seconde alternative: un ministre Laval (dirigé en réalité par Tixier-Vignancourt) recherche la paix. Vous connaissez bien mon ami Tixier-Vignancourt? C'est l'un des dix députés, qui, à la Chambre, ont voté contre la guerre. Sinon, vous devez faire sa connaissance, il était présent aux Jeux Olympiques de Berlin. Aujourd'hui, il est le chef de la propaganda radiodiffusée. Troisième alternative: on constitue un ministre qui mènera l'offensive contre l'Allemagne. »

Dans les dernières semaines qui précédèrent la seconde séance secrète, le rôle de Reynaud n'avait cessé de grandir. Il était l'homme qui avait ses entrées et ses sorties chez le Président Lebrun. Il avait rallié à sa cause le président de la Chambre et le président du Sénat. De sa personne émanait un pouvoir de suggestion qui devait être fatal.

« Daladier? Profondément soumis comme il l'était à la puissance anglaise, il n'y avait plus guère en lui qu'une marionnette dont les Anglais tiraient les fils. Mais Reynaud, à cause de ses relations en Angleterre était bien pis que cela: un véritable agent exécutif des intentions de l'Angleterre. Non pas malhonnête, ni corrompu; d'ailleurs il n'en avait pas besoin. Mais complètement aveuglé par les idées anglaises. »

Dans cette seconde séance secrète, Daladier subit une double attaque: celle des partisans de la paix, et celle des partisans d'une guerre plus énergique. Ce sont des deux groupes, ces 300 députés, qui s'abstinrent du vote, tant et si bien que Daladier fut mis en minorité.

« Vous voyez quelle malédiction s'acharne après le régime parlementaire: deux groupes au but totalement opposé s'unissent contre Daladier, les amis de la paix et

les prôneurs de l'offensive. Tous deux se rencontrent pour bouter dehors Daladier. L'affaire de Finlande avait été, elle aussi, une honte. Résultat: Lebrun appela Reynaud au pouvoir... Aussi quelle panique... Pour ce qui est de l'atmosphère régnante, les chiffres des votes sont tout un poème: plus de 300 abstentions lors de la chute de Daladier, et une seule voix de majorité pour le nouveau cabinet Reynaud. »

C'est à partir d'ici — me disent les hommes assis à la table ronde du jardin de l'Hôtel des Ambassadeurs — que les événements se précipitent. Reynaud en France, Churchill en Angleterre. Les hommes qui veulent l'offensive contre l'Allemagne, bien qu'ils n'aient pas les forces que nécessite cette offensive.

Le 9 avril, séance de la commission de guerre française. Résolution: obliger la Belgique à laisser passer les troupes françaises à travers son territoire. Conciliabules et décisions au sujet d'une intervention rapide en Scandinavie. En Orient, le général Weygand est mis en demeure d'entreprendre des bombardements aériens sur les puits de pétrole russes.

Depuis que Reynaud a les rênes en main, une nouvelle tendance se fait jour, celle des offensives à outrance contre l'Allemagne.

« Songez donc, tout un chacun savait que nous souffrions d'un manque inexprimable de matériel. Rien qu'un exemple: prenons les rapports du général Weygand, qui commandait à l'époque l'armée d'Orient. Il s'agit d'un rapport du 17 avril, juste une semaine après l'occupation allemande de la Norvège. On poussait Weygand à bombarder les puits de pétrole russes. Sa réponse? « De toutes les escadrilles de bombardement dont je dispose, il n'y en a pas une qui puisse être mise en action. Les Farmans de bombardement de nuit vont bientôt arriver, je pense, mais les avions de bombardement du type Glenn-Martin nous viennent ici pour la première fois, et les pilotes auront besoin de deux à trois mois d'instruction, avant de pouvoir prendre part à des opérations quelconques. » Ceci est l'exemple de l'armée d'Orient. Un exemple de la pénurie du matériel. Rien qu'en ce qui concerne l'aviation? Non, toutes les armes étaient dans le même cas, monsieur. Surtout les tanks. »

Le cri de détresse se répercute de proche en proche: Ce qui nous a vaincus, c'est la pénurie du matériel!

M. Laval, au cours de nos entretiens de Vichy, s'est servi d'une formule un peu différente: « M. Léon Blum, le socialiste, l'homme du Front Populaire, mériterait en vérité qu'on lui érigeât une statue en Allemagne. Une statue avec l'inscription que voici: « Il a poussé la France à la guerre contre l'Allemagne, et il a fait tout son possible pour amoindrir les armements de guerre français. » Car c'est bien vrai qu'avec les limitations qu'il apporta à la journée de travail, et avec sa politique financière, il a rendu les armements impossibles. »

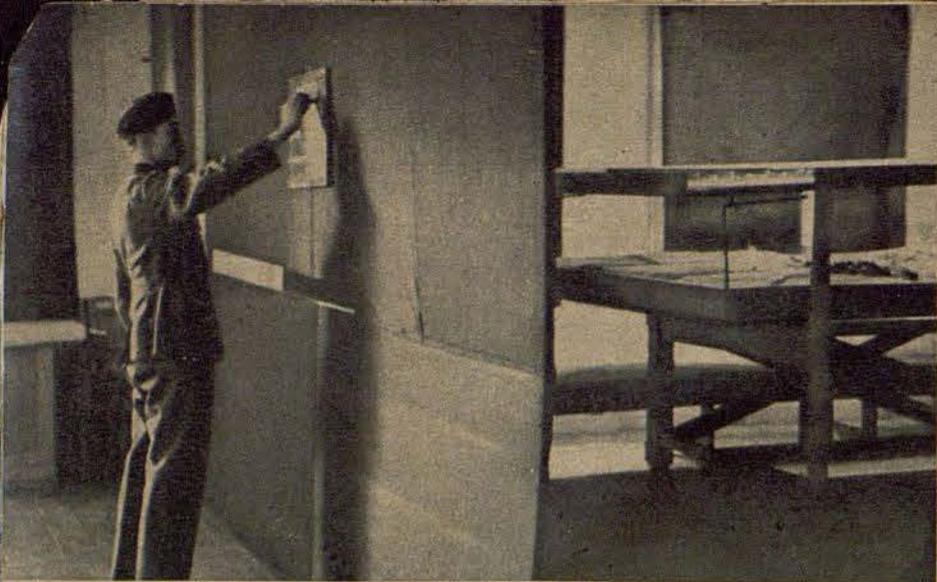
L'infériorité du matériel de guerre? Tel est le leitmotiv général, celui des politiciens, celui des ministres du nouveau régime, celui des militaires qui, un peu partout, avaient commandé des opérations importantes. Infériorité de l'aviation, infériorité de la motorisation.

(Suite au prochain numéro)



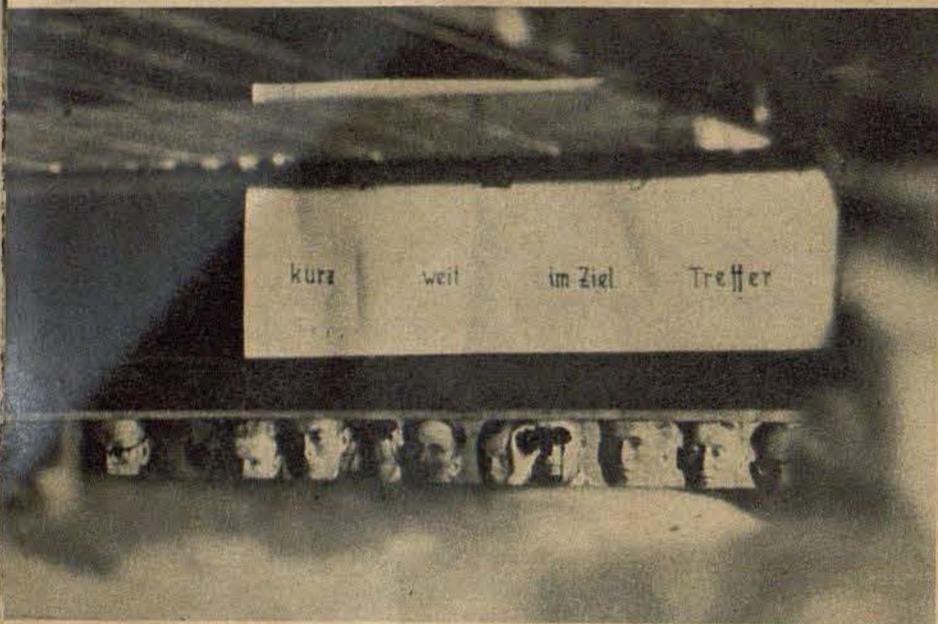
Le ministère de la Défense nationale
Le ministère de la Défense nationale loge à l'Hôtel Thermal de Vichy

Combat d'artillerie à l'acide sulfurique



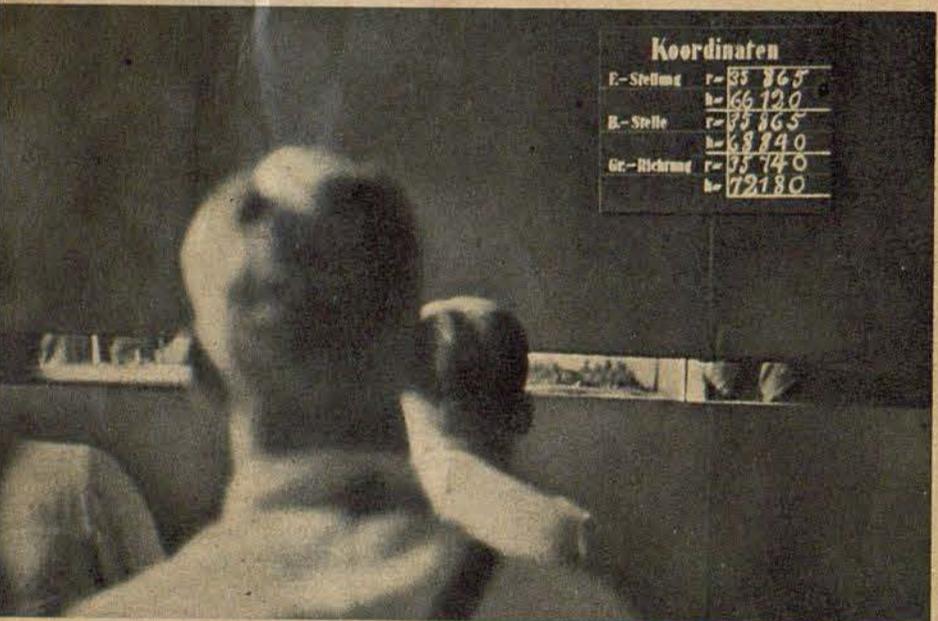
1. Dans la «salle de tir» de l'école d'artillerie:

Sur un mur, dans lequel une fente seule permet de voir le bac de sable qui se trouve derrière, un canonnier inscrit sur un tableau les coordonnées de l'emplacement de tir, du point d'observation et de l'axe de tir



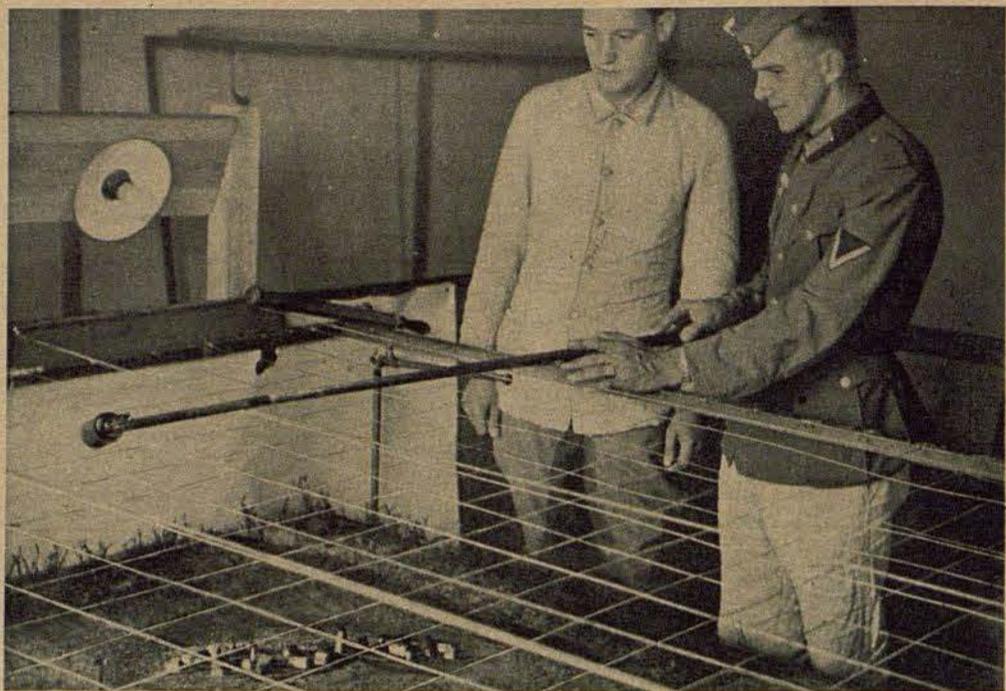
2. A travers la fente,

les élèves observent, dans le bac de sable, le modèle du terrain tel qu'il se présenterait aux artilleurs pendant le combat



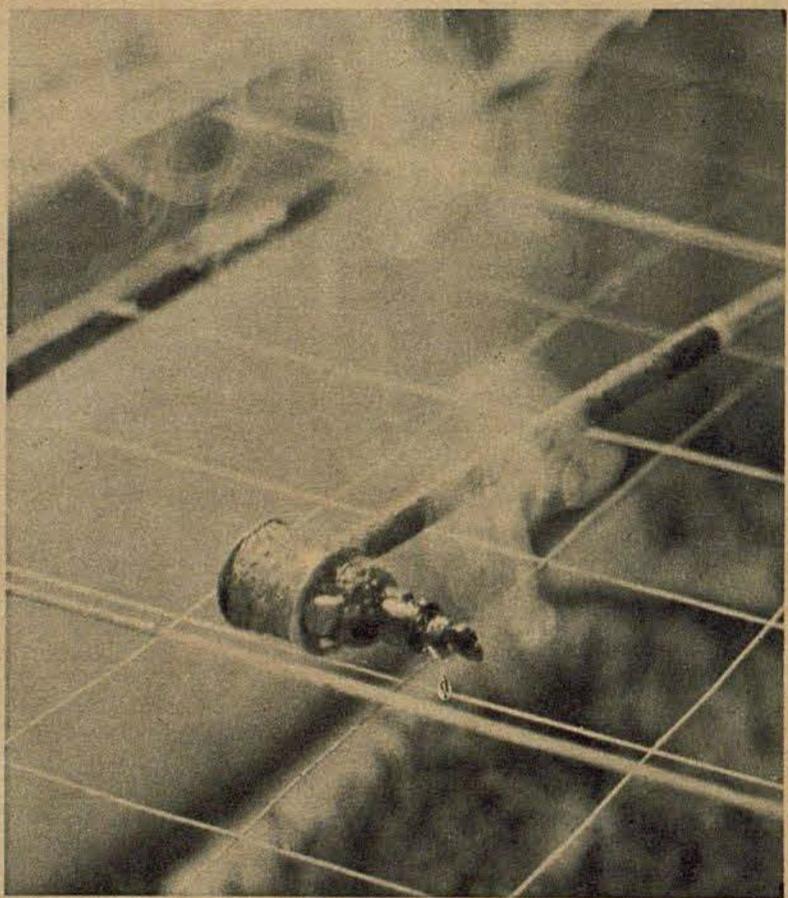
3. Le canonnier X en train de «tirer»

D'après ses observations, il donne les commandements. Son objectif est une maison dans le village-cible, à 200 m de distance de l'église



5. Au-dessus du bac de sable,

est tendu un réseau de fil de fer composé de rectangles égaux. Sur les côtés de son cadre, sont inscrites les distances correspondantes ainsi que les déviations latérales de l'axe de tir. Près du bac de sable se tient un canonnier armé d'un étrange bâton...



6. Le «coup» est parti!

D'une bouteille attachée au bâton, une goutte d'acide sulfurique tombe sur le sable humide du point indiqué par le tireur



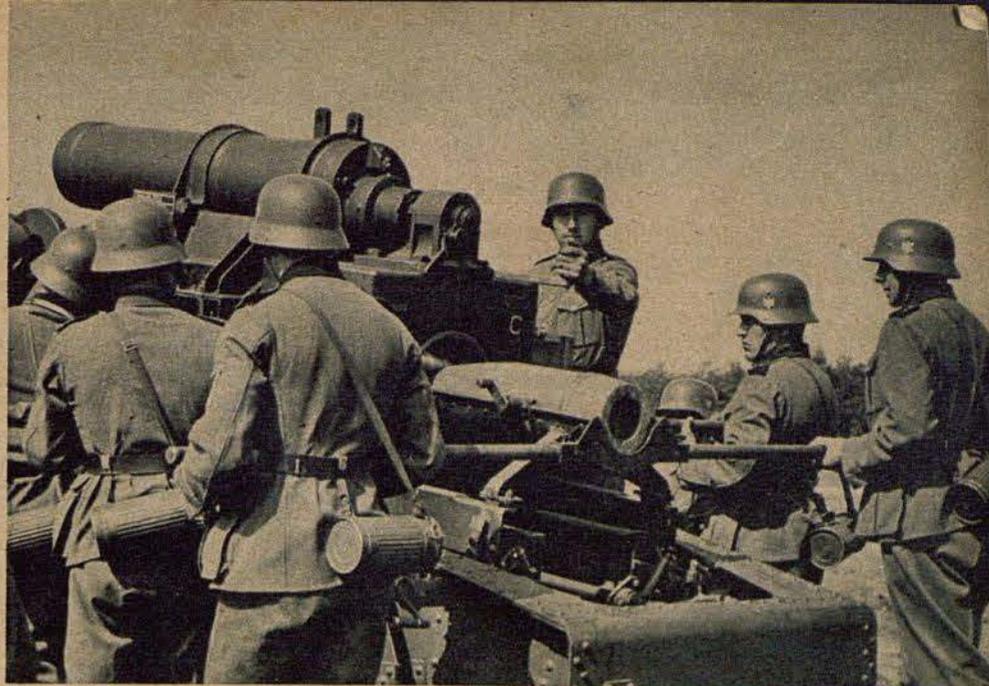
4. Avec une attention soutenue, les élèves artilleurs observent, par la fente du mur, la position des «coups»

7. Dans le village-cible, un petit nuage de fumée s'élève. Il provient de l'acide sulfurique tombé de la bouteille compte-gouttes et montre au tireur, qui, par la fente, observe «le point d'impact», la position de son coup. Il décide le prochain commandement



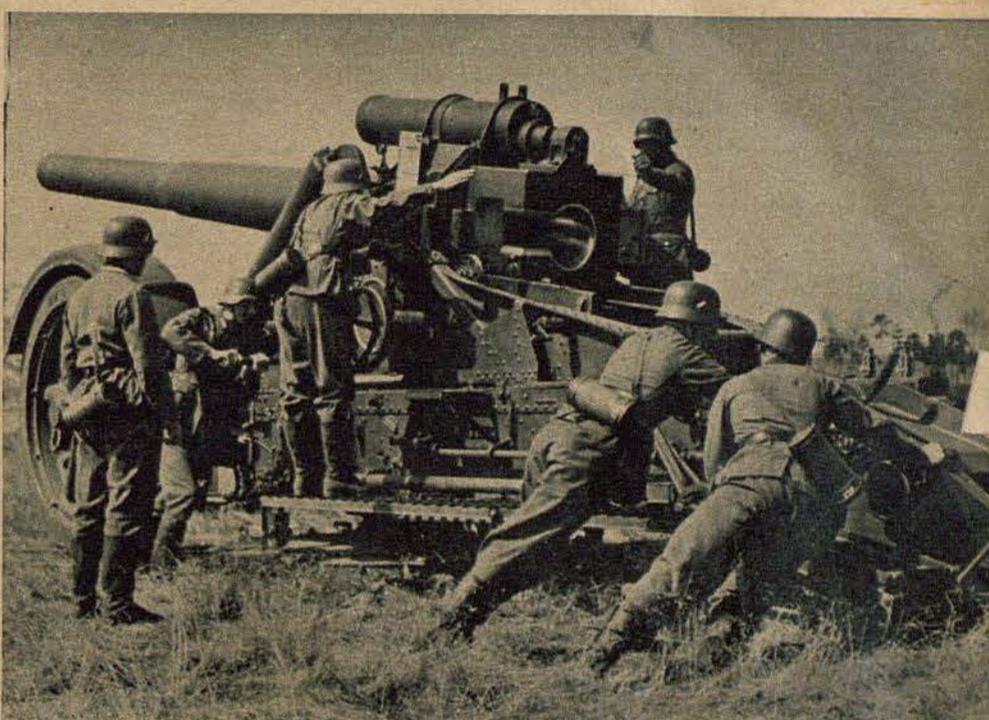
**et avec des obus
lilliputiens**

1. Le chargement de la pièce de petit calibre
Avec deux doigts, le canonnier glisse le petit obus dans le canon. Le tir à petit calibre enseigne la pratique des commandements et de l'observation, mais...



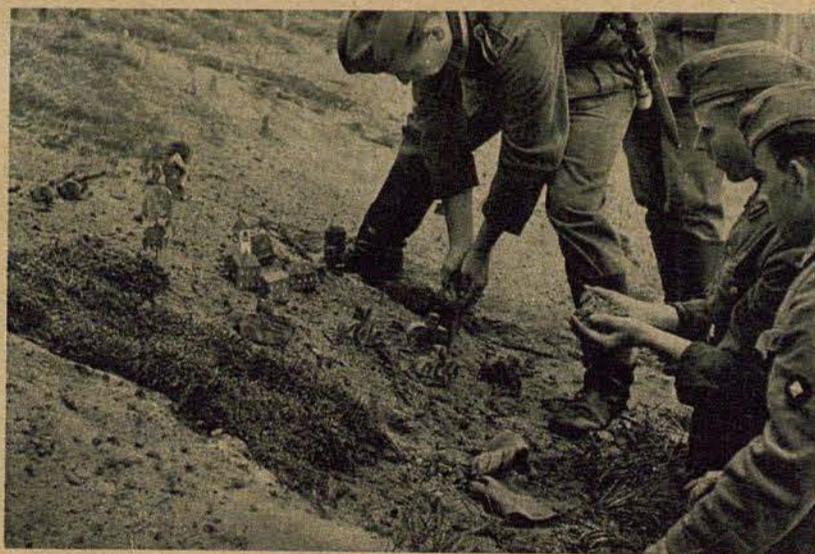
2. ... le principal est la pratique sur le terrain à la pièce même!
L'obus de ce mortier ne se laisse pas glisser avec deux doigts dans le canon. Quatre hommes doivent s'y mettre

Photos : P. K. Gronefeld



3. La «batterie» au stand de tir à petit calibre
Peu avant le déclenchement du tir, les canonniers pointent leur «pièce»

4. Mais en réalité, le pointage est bien plus difficile!
Tous les servants de la pièce doivent «mettre la main à la pâte» lorsque le tir du mortier doit être dirigé sur un autre objectif

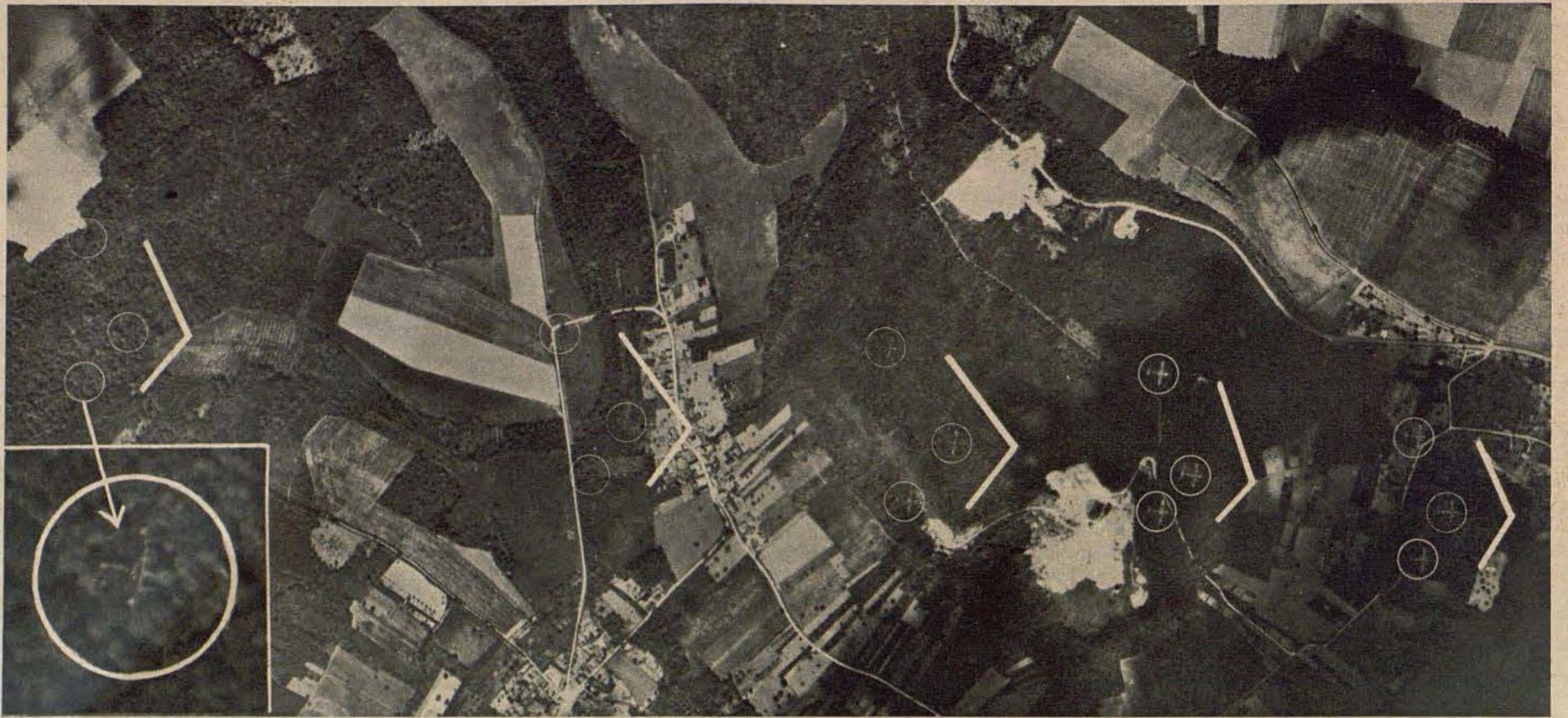


5. Dans le stand de tir à petit calibre naît un village-cible
Dans le bac de sable, les canonniers construisent le village miniature. La tour noire à côté du sous-officier doit être canonnée: l'hypothèse est qu'il s'y trouve un observateur d'artillerie ennemi



6. «Feu!»
Deux «pièces» sont pointées sur le but

7. Le coup tombe au plein milieu de la cible
De la terre jaillit en l'air... la tour a disparu. Les coups ont porté juste, le tireur et les «pointeurs» peuvent être contents



Combien de groupes d'avions de combat allemands reconnaissez-vous parmi ceux qu'on voit sur notre photo, si les cercles et les flèches n'indiquaient pas exactement la position des avions allemands? Un avion d'observation allemand a photographié les cinq groupes au cours d'un vol sur le territoire ennemi

Deux photos qu'un avion nous a rapportées

Un symbole de la maîtrise des airs
L'un plane au-dessus de la terre, l'autre au-dessus de la mer: La côte qui se trouve entre les deux avions de combat est la côte anglaise, près de Bexhill, à 67 km. environ à l'ouest de Douvres

Le troisième est retourné chez lui

Reportage d'un soldat de la P. K. pour «Signal»

Notre collaborateur Hellmuth Ellgaard a pris plus de quarante fois le départ pour l'Angleterre, à bord d'un avion de bombardement, où il était à la fois observateur et mitrailleur. Aussi bien, on imagine mal le nombre de ses aventures. Il nous raconte ici deux d'entre elles, par la parole et l'image.

Dans l'avion qui nous transporte, je jette un regard autour de moi, pour la seule raison de m'assurer que je suis toujours en pleine réalité. C'est ici que nous vivons notre vie de tous les jours: à gauche de moi-même, qui suis observateur, est assis le pilote, bien droit sur son siège, les mains sur le manche, et regardant devant lui. J'ai l'impression qu'il se penche imperceptiblement à droite comme s'il tenait à écouter le vrombissement de notre moteur de droite. Et en me retournant, je rencontre le regard de monteur de bord; de son siège placé plus bas que le mien, il s'est levé pour mieux voir. Il me regarde avec calme, un petit sourire au coin des lèvres. Je vois le dos du mitrailleur de bord — celui-ci me paraît à la fois fantastique et grotesque tel qu'il est assis sur son siège surélevé, absolument comme un scaphandrier, et tel qu'il est coiffé de son casque F. T., dont le tuyau à air va se perdre dans l'armature de l'appareil. Le parachute qu'il a sur le dos, le gilet de sauvetage, tout contribue à l'illusion qu'on est en présence d'un scaphandrier.

Et dans cette vision, je m'apparais à moi-même, coiffé comme les autres du casque F. T., et le corps serré dans mon parachute et mon gilet de sauvetage, tel qu'on peut me voir tous les jours — depuis l'époque que nous vivons.

Mais je me ressaisis bien vite, car je ne suis pas ici uniquement pour m'adonner à ces rêveries; mon rôle est celui d'un observateur qui survole la Manche à bord d'un avion de bombardement, un observateur parti à la recherche d'un

Au-dessous de nous s'élèvent des flammes et des nuages de fumée: deux navires ont été touchés et sont la proie de l'incendie



Ellgaard
40

convoi et qu'il doit combattre. Nous donnons la chasse à un convoi signalé par les avions de reconnaissance.

Un vol fantastique que celui que nous sommes en train d'accomplir, au point du jour, au-dessus du détroit qui sépare l'Angleterre du continent. A travers une épaisse vapeur, on distingue le détroit, ses bleus et ses

gris. Une vapeur immobile, laiteuse, enveloppe le tout. Cependant, la côte anglaise a des contours très accentués, et la blancheur des rochers calcaires se détache nettement de l'ensemble uniformément gris-bleu. Je regarde cette côte: pas une fumée, pas un mouvement, rien. Elle est là devant nous, menaçante et silencieuse. Nous volons en

direction du nord-nord-ouest. Une lueur à tribord: comme une toile d'araignée, elle ramifie autour de nous ses fils rougeâtres. C'est le soleil. Je me penche sur la carte, mais l'écarte bientôt d'un geste précipité: mes yeux ont pris une toute autre direction. Je prends doucement le bras du pilote. Il a compris, il regarde plus fixement que jamais



... Au milieu de la tache verte, j'aperçois quelque chose de blanc qui se meut, et maintenant que nous approchons je reconnais le tout et sais déjà ce dont il s'agit. Dans un radeau pneumatique blanc, il y a là un homme qui nous fait de signes...

devant lui, un peu plus à l'ouest, dans la direction que je lui montre de la main, car j'ai découvert le convoi. Il est là, à une grande profondeur au-dessous de moi: ce sont ces petites stries d'où s'échappent des panaches de fumée — six ou sept navires en tout.

Sous le casque d'acier

Nous gardons la même hauteur, nous fonçons sur les navires, nous sommes tout proches. Déjà les petits nuages de la DCA s'élèvent, et nous faisons tous le même geste; je sais ce que cela veut dire, j'en ai l'habitude, et pourtant à chaque fois ce geste produit sur moi un effet symbolique en quelque sorte. Lentement et non sans hésitation — je ne puis réprimer un sourire, car à chaque fois c'est la même chose, chacun d'entre nous attend que l'autre s'exécute le premier — nous nous saisissons du casque d'acier à proximité, et l'enfonçons sur nos têtes, déjà couvertes du casque F. T. Et comme nous tirons à travers le feu de DCA, en plein sur le convoi, je constate une fois de plus notre façon de procéder: on ouvre les clapets d'où les bombes seront lancées; pour échapper à la DCA, l'avion se livre à de véritables mouvements de valse; les premières bombes s'enfoncent dans la mer, à 20 mètres des navires, et ricochent en gerbes d'eau immenses; nous reprenons notre élan, notre vol est sûr, rompus que nous sommes à ce genre d'exercices; nous survolons des nuages embrasés; deux navires sont atteints et détruits aussitôt. Lorsque nous nous retirons, le convoi n'est plus. Les navires s'enfuient dans tous les sens.

Au-dessus d'un cimetière

Nous descendons à corps perdu, par l'aile gauche, nous enfonçant dans la vapeur qui s'échappe de la mer. Pas plus que les autres, ce mouvement n'était inattendu pour moi: notre pilote ne s'y livre-t-il pas à chaque fois qu'il a réussi son exploit? Et comme nous ne sommes plus qu'à vingt ou trente mètres au-dessus de l'eau, tout grandit à nos yeux, à mesure que nous nous rapprochons un tas d'objets semblent pousser de l'eau même: ici des cheminées, plus loin la proue d'un navire défunt, plus loin encore la poupe d'un vapeur; ici la plainte de mâts qui ont volé en éclats, là-bas frémit, dans l'eau et la brume, le trou béant d'un exhausteur fantomatique. Nous ne cessons de nous heurter à ces funèbres débris des navires échoués sur les bancs de sable, et je crois presque à des apparitions surnaturelles, à une plainte surgie du fond des eaux. Nous continuons à voler, à sauter au-dessus de ce cimetière de l'armée expéditionnaire anglaise, et les cheminées, les mâts, les grues sont autant de croix tombales.

Mais qu'est cela, qu'aperçois-je brusquement à tribord? Une tache verte tranche, très nette, sur le fond de la mer environnante. Encore une fois, j'ai saisi le bras du pilote, j'attire son attention. En fixant davantage la tache verte, je distingue sur son milieu quelque chose de blanc, où vit un mouvement, et à mesure que nous nous rapprochons, je vois mieux, je sais désormais ce qui se

... Sans discontinuer, le Stuka s'élève de la fumée et des flammes, monte à une hauteur vertigineuse pour fondre ensuite sur son but comme un rapace sur sa proie ...



pas. Nous sommes en présence d'un homme, qui rame avec force dans un radeau pneumatique. Il nous fait signe, et la couleur criarde en question provient du sac de couleur dont se servent les naufragés pour se faire voir au loin. C'est un aviateur allemand. Le pilote se rapproche encore, évolue autour de lui, nous faisons des signaux à notre tour, et le camarade en bas nous répond, avec allégresse; il se sait désormais sauvé. A nous seuls, nous ne pouvons rien pour lui, car notre avion ne dispose pas de flotteurs. Après quelques évolutions encore, le pilote lance un ordre, par le téléphone de bord, au mitrailleur de l'arrière (qui est lui-même un soldat des F. T.): «Message radio à station maritime de sauvetage: carré de plan directeur X, aviateur allemand en détresse.» En atterrissant à notre aérodrome, nous apprenons que l'aviateur naufragé est le commandant d'une escadrille voisine. Son appareil avait été descendu par la DCA anglaise. Le lendemain, on nous dit que les deux avions qui devaient lui porter secours, et qui arboraient tous deux l'emblème de la Croix rouge — avaient été abattus par les Anglais. Nous sommes convaincus que nos bombes ne rateront pas leurs buts, le jour où nous volerons sur l'Angleterre.

Attaque de Douvres

Un beau matin, vers six heures, les ordonnances nous réveillent (nous passons la nuit dans des fermes qui avoisinent le champ d'aviation). Nos cœurs se mettent à battre plus fort: ordre est donné de partir pour l'Angleterre elle-même — «attaque sur Douvres». Une demi-heure de vol, cette fois par une claire matinée, et en formation d'escadrille. Au-dessus de nous, au-dessous, à

droite, à gauche, rien que des avions de chasse; ils nous accompagnent.

Et voici Douvres. Une tranchée profonde dans le sol, la côte escarpée de la baie, un grand phare rouge sur la hauteur nous montre le chemin. Mais ce qui nous guide bien davantage, c'est le feu et ses flammes. Car les «stukas» planent déjà au-dessus de Douvres. Nous nous lançons en avant, et un spectacle extraordinaire, presque indescriptible s'offre à nos yeux: plus de vingt avions de combat, venus de grandes hauteurs, piquent une descente — et l'œil a peine à suivre les évolutions de ces appareils qui ont la rapidité de la flèche — sur cet enfer terrestre d'où s'échappent fumée et flammes; les aviateurs visent le but, en visant avec tout l'appareil, et les bombes atteignent leurs cibles avec une précision mathématique. Leurs cibles? Les navires de guerre amarrés au port, les bassins, les voies de chemin de fer et les quais. Et sans cesse le «stuka» échappe à la fumée et aux flammes, pour s'élever à des hauteurs vertigineuses et bondir de nouveau comme un oiseau sur sa proie.

Les ailes se brisent

Nous aussi, nous jetons nos bombes. Le ciel tout entier est couvert des nuages de la DCA. Mais tout à coup, je

vois un «stuka» qui, au-dessus de moi, pique une descente, et bombarde le sol. Or, voici qu'apparaît un avion de chasse anglais, un «Spitfire» qui lui tire dessus, toutes mitrailleuses déchainées, le poursuivant à la vitesse imaginable où attaque l'avion de bombardement allemand lui-même. Et tout à coup, je vois les ailes courtes de l'Anglais qui se tordent brusquement, et puis qui se détachent et volent plus en arrière, cependant que le tronc de l'appareil s'abat avec son équipage, — une torpille ne serait pas plus rapide. Je détache vivement mes yeux de cette vision, je me penche sur mon appareil de visée, nos bombes sont lancées, nous virons. Ciel, encore le même spectacle! Un «stuka» descend, et un avion de chasse anglais le suit. Cette fois, les choses vont encore plus vite, les ailes de l'appareil se détachent, le fuselage s'écrase sur le sol.

Et notre danse infernale continue en plein feu de DCA. On entend un bruit particulier, à gauche du pilote, l'appareil fait un bond, penche, se rattrape; je m'approche aussitôt du pilote: «Etes-vous blessé?»

Il ne dit mot, ne fait pas un geste, son regard ne quitte pas l'avant, il vole au milieu du feu de la DCA. Je lui ôte son casque d'acier, puis son casque F. T., mais il s'est complètement ressaisi; de la main gauche, il me montre son front ouvert par l'éclat d'un engin de DCA. Je m'empare de la trousse de pansement, je le soigne, il sourit de nouveau, malgré la douleur. Le pansement est achevé. Je lui demande s'il peut continuer son vol. Il s'exclame: «En voilà une question!» Je m'oriente. Le pansement est oublié, et nous volons vers l'ouest, à trois mille mètres de hauteur au-dessus de la terre anglaise.



«... Les courtes ailes de la machine de chasse anglaise se redressent tout d'un coup vers le haut, sont emportées vers l'arrière, et le fuselage de l'avion s'abat comme une torpille sur le sol»

Des avions de chasse au-dessous de nous

Le ciel est vide, pas le moindre avion en vue, pas de DCA. A peine ai-je fait cette constatation que j'aperçois au loin un aérodrome anglais; les appareils sont alignés au sol, prêts au départ. Mon pilote a déjà tout vu. Nous ne possédons plus de bombes; ce qui ne l'empêche pas de se lancer en bas, presque en vol raide, et, visant les appareils, d'actionner toutes nos mitrailleuses. Nos munitions à balles traceuses tombent sur les «Hurricanes» et nous voici bientôt hors de vue. Et comme le pilote donne un nouvel élan à son appareil, le mitrailleur l'appelle au téléphone de bord: «Trois avions de chasse à l'arrière!» Une minute s'écoule, où il ne se passe rien encore. Puis nous nous précipitons vers l'ouest, et le mitrailleur de l'arrière tire à pleine bordée, cesse le feu et téléphone d'une voix douce et sans passion: «Plus que deux avions de chasse»; il se remet à tirer avec la même fermeté inébranlable, le même zèle, et dit: «Plus qu'un chasseur». Il s'arrête alors de tirer, et constate tristement: «Le troisième est retourné chez lui.» Nous virons, et voyons, écrasés sur le sol, deux «Hurricanes» en feu.

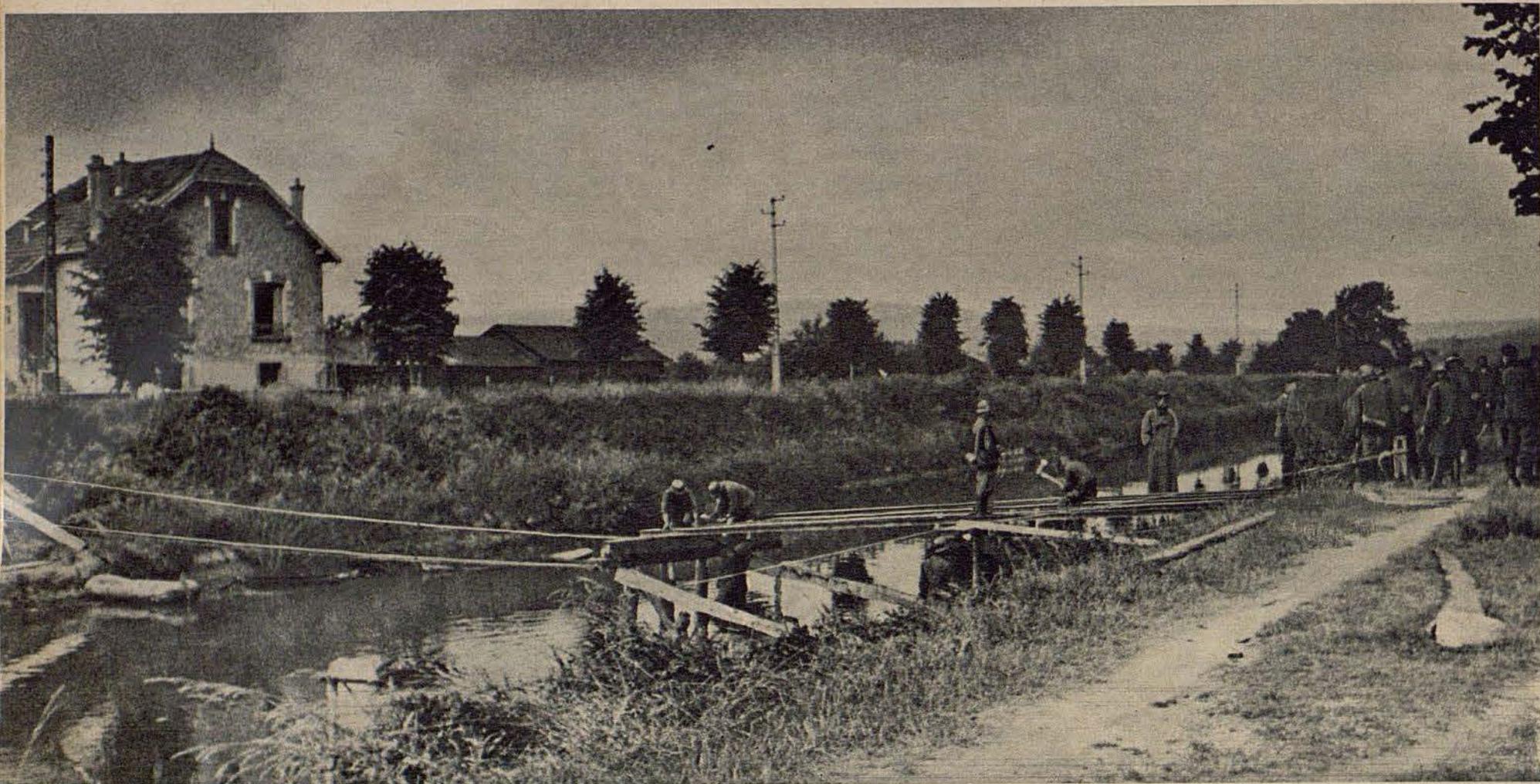
Mais je regarde vivement autour de moi, et aperçois sur une route — serpentant au travers de champs qui rappellent plutôt des parcs — une colonne d'artillerie montée qui se dirige vers l'ouest. Au trot. De nouveau, une pression sur le bras du pilote, et de nouveau s'établissent entre nous deux cette même compréhension, ce même accord rapide. Cette fois, nos balles traceuses s'attaquent à la colonne; les hommes se mettent à galoper dans tous les sens. Une odeur de poudre emplit notre carlingue, les balles d'infanterie crépitent dans notre appareil, l'indicateur de virage est en morceaux. Une large courbe, et nous nous tournons désormais vers l'est, vers le continent européen.

... Au-dessous de nous, une colonne d'artillerie montée en marche vers l'Ouest. Nos balles traceuses éclatent en plein milieu de la colonne qui se disperse en galopant de tous côtés ...

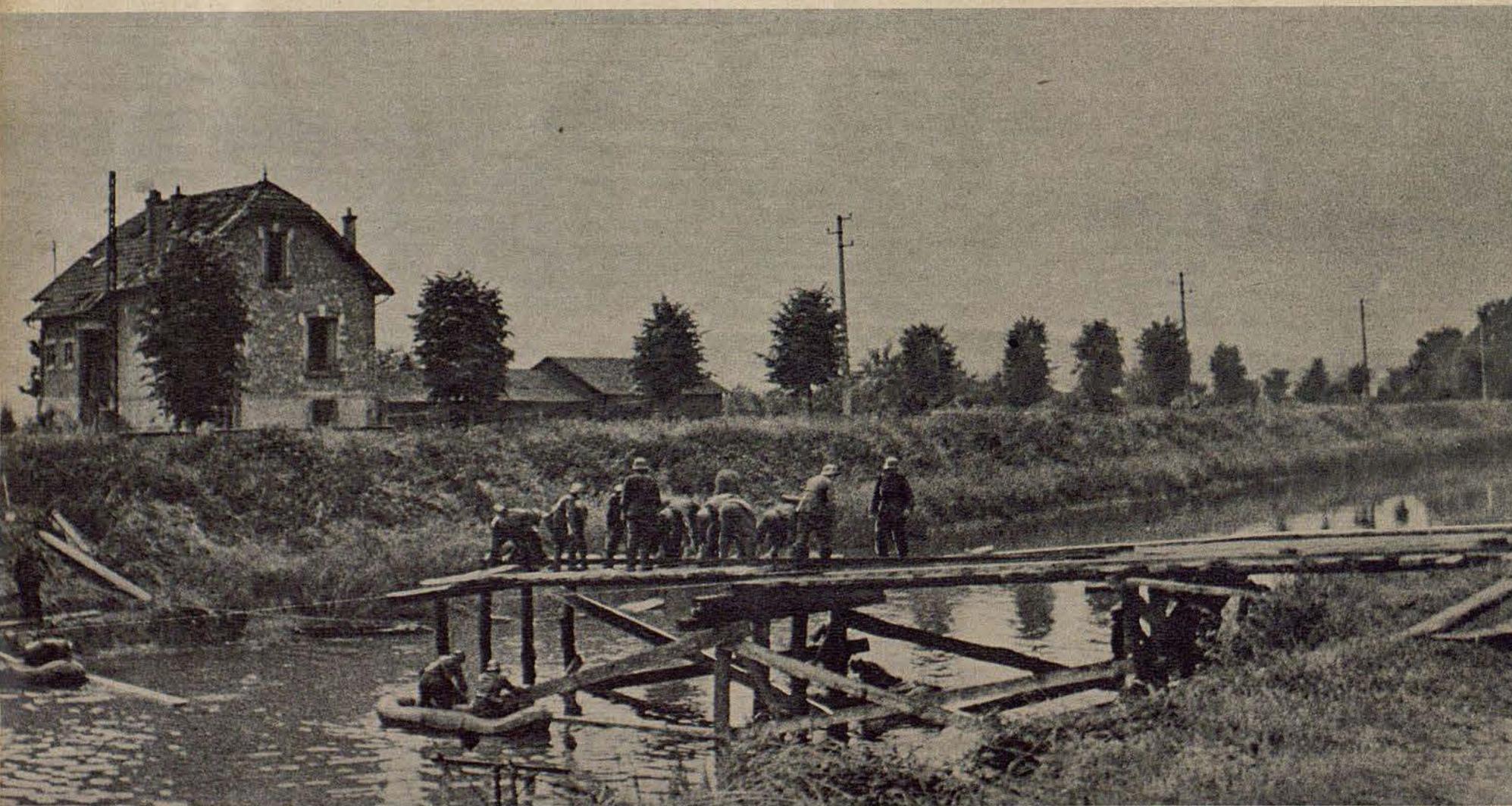


De 13 h. 30 à 15 h.: Des sapeurs du génie sur la Marne

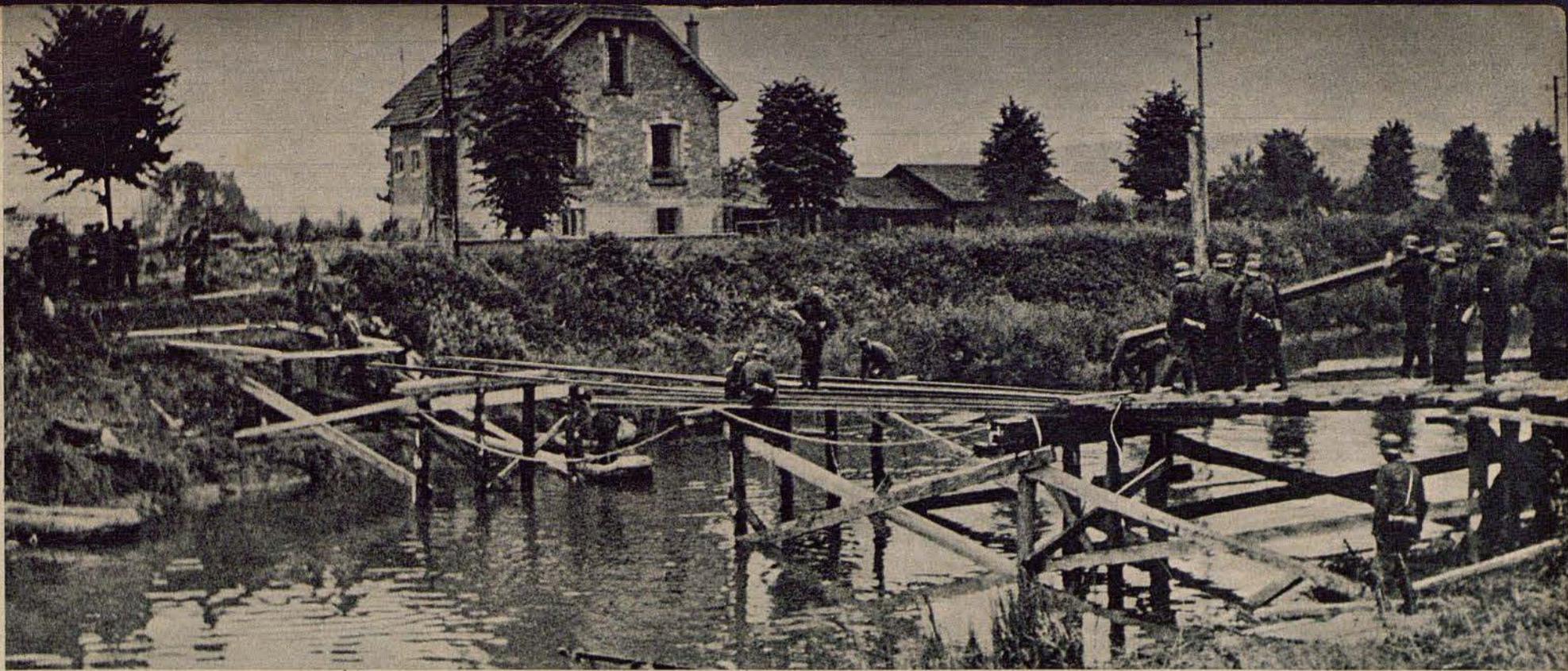
La France espéra vainement la répétition du miracle qui s'était accompli sur la Marne en 1914. En de brefs combats qui ne durèrent que du 11 au 13 juin 1940, les armées allemandes triomphèrent du fleuve, les sapeurs du génie en premier. Le reporter-photographe de la compagnie de propagande Arthur Grimm y était; son rapport montre comment, le 11 juin, en un laps de temps incroyablement bref d'une heure et demie, les sapeurs établirent un pont de fortune de 6 tonnes sur le fleuve qui nous fut jadis fatal



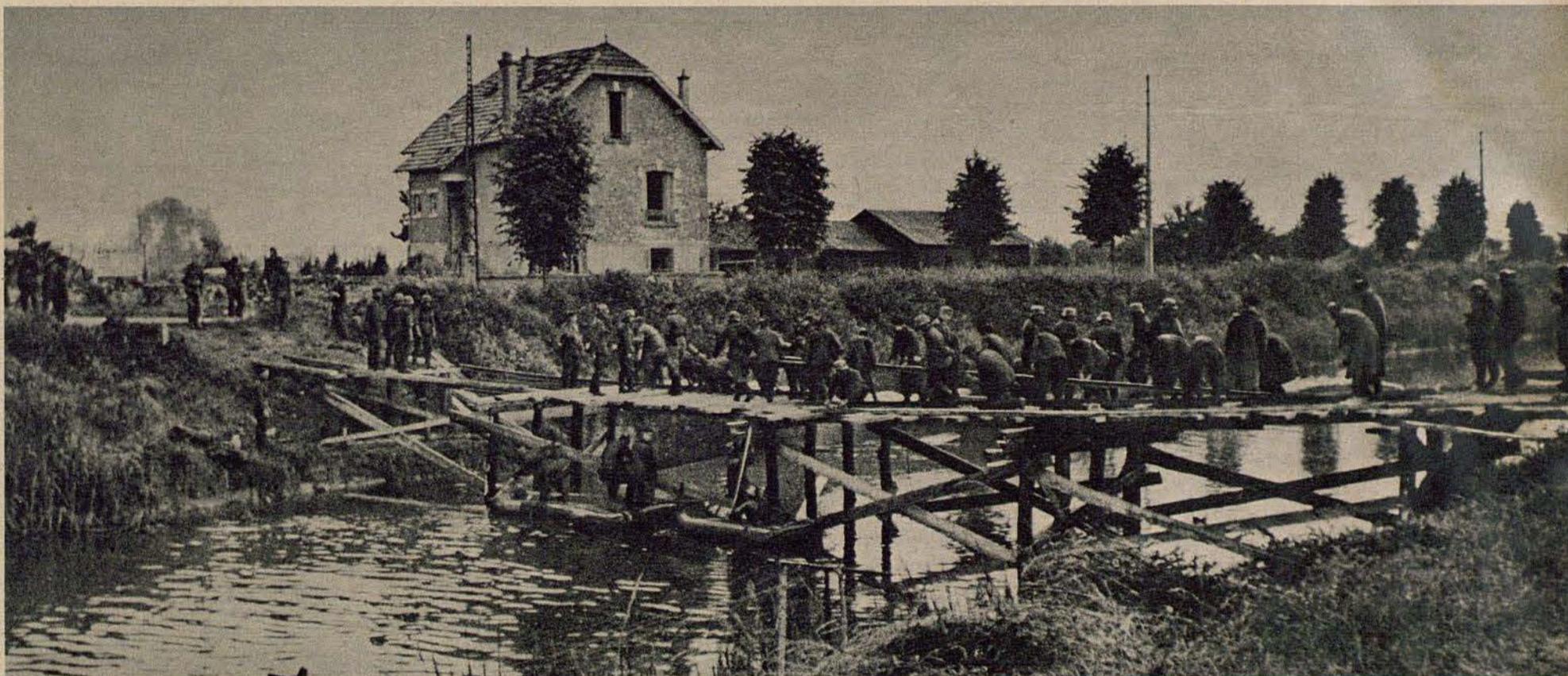
Le 11 juin 1940, **13 h. 30:** Là-bas, sur l'autre rive, une troupe de choc a déjà établi une tête de pont au cours d'un violent combat. Déjà les sapeurs se sont fiévreusement mis à l'oeuvre: formée de troncs d'arbres rapidement abattus et grossièrement taillés, la première palée du pont de fortune est déjà plantée dans l'eau de la Marne ...



13 h. 45: La seconde palée est mise en place. Sur l'autre rive, une deuxième troupe commence la construction ...



14 h. 15: *Toutes les palées sont en place. Les premiers madriers sont amenés...*



14 h. 45: *Les madriers sont placés côté à côté et fixés sur les poutres...*



15 h.: *Une heure et demie après le début de la construction, la première colonne de soldats allemands s'engage sur le pont terminé*

» Vous ne partez pas, Monsieur le Président! «

A BORDEAUX...

les derniers jours avant l'armistice

PAR ALFRED GERIGK

Dix jours avant l'armistice. Il y a une semaine, le gouvernement français a quitté la capitale. Il s'est tout d'abord établi provisoirement à Tours. Conversations entre les ministres, avec Churchill, Halifax, Beaverbrook... sans résultat: l'Angleterre refusait son consentement à l'armistice. Tandis que les ministres s'enfuyaient de Tours vers Bordeaux, des troupes allemandes entraient à Paris le 14 juin. Le jour suivant, le cabinet français est rassemblé au complet à la préfecture de Bordeaux. Le thème est de nouveau: armistice

Toujours pas de réponse de Washington, Monsieur le Président? Les vingt-quatre heures sont écoulées.

Reynaud a un geste de colère vite réprimé: «Il n'est pas en mon pouvoir de hâter la réponse de Washington.» «Vingt-quatre heures de délai pour la demande d'armistice, vingt-quatre de sursis pour votre appel à l'Amérique... telle était la résolution du conseil des ministres à Tours.»

Le large crâne lisse de Pétain s'avance, agressif et provocant vers Reynaud. Un tressaillement nerveux parcourt le visage du maréchal.

«Vous attendrez jusqu'à ce que la France soit complètement occupée.»

Les deux douzaines d'hommes réunis dans la salle des délibérations de la préfecture de Bordeaux écoutent, blêmes et indécis, cette discussion. Deux douzaines de ministres qui, avec le président de la République, se sont, depuis près d'une semaine, enfiés de la capitale perdue. Le président Lebrun, un peu affaissé sur lui-même, le visage livide a tout perdu de la verdeur et de l'élégance qui le caractérisaient à l'époque où il inaugurait, en cut et pantalons rayés, toutes les expositions et monuments. Chautemps, Louis Marin, Mandel, Campinchi, Delbos et tous les autres... une collection disparate d'hommes de tous les partis, d'hommes qui, depuis des dizaines d'années, ont mené la politique française sous des étiquettes différentes. C'est un étrange contraste que font avec les leurs le visage et l'attitude du maréchal qui entra dans ce gouvernement en tant que vice-président alors que tout était déjà presque perdu.

«Le rapport sur la situation militaire?»

«Le général Weygand est attendu.»

Le chemin n'est pas long du quartier général du 18^e corps d'armée, dans la rue Vital-Carles, à la préfecture. En toute hâte, on a dû transformer le bâtiment du 18^e corps d'armée en quartier général de l'armée française: salles aux cartes collées ensemble et main tenues par des punaises; bureaux et corridors grouillant d'officiers d'état-major et d'aides de camp qui se sont installés une place de travail provisoire à une table placée dans un couloir, sur un palier...

Le visage du général Weygand, tandis qu'il écoute le rapport de son chef d'état-major et de ses aides de camp, reste immobile. «Pratiquement, cela signifie donc que la ligne Maginot est enfoncée au Sud de Sarrebruck, que Verdun est occupé par l'ennemi et que la retraite des armées est menacée entre Sedan et Paris. Je vous remercie, Messieurs.» D'un geste machinal il met ses gants et tend la main vers son képi aux larges liserés de feuilles dorées.

Du quartier général du 18^e corps d'armée à la préfecture, l'automobile devrait mettre à peine cinq minutes. Mais aujourd'hui, elle semble tout d'abord ne pouvoir avancer d'un tour de roue. De tous côtés, sur les trottoirs et la chaussée, une foule innombrable de réfugiés poudreux, sentant la sueur, qui errent sans but et sans argent. Paysans, ouvriers et bourgeois de toutes les couches sociales se coudoient dans cette cohue. Parmi

eux, des Parisiennes, vêtues des derniers restes d'élégance qu'elles ont pu sauver, se dirigent vers un des grands cafés de l'allée de Tourny. La foule piétine sur place et regarde de tous ses yeux écarquillés: elle sait que dans ces palais entre la rue Vital-Carles et la Place de la Comédie se trouvent les autorités, les chefs militaires qui décident de son destin. La chaussée est encombrée de puissantes Chrysler, de Buick, de petites Peugeot, la voiture de la classe moyenne, de voitures de livraison rafistolées, de véhicules à chevaux, de tous les genres et de tous les âges. Un seul détail leur est commun: les matelas entassés sur le toit, les bicyclettes attachées sur les côtés au moyen de ficelles et de courroies.

Lorsque la voiture de Weygand est contrainte de faire halte dans la cohue, le général entend des lambeaux de conversation: «Le gouvernement veut partir pour Biarritz.» — «Et nous laisser dans ce gâchis, c'est bien leur genre.» Des hommes aux traits hardis, la casquette repoussée sur la nuque, lancent des regards haineux au général, impeccable dans son uniforme et dans sa tenue:

«Il faut déblayer toute la préfecture, les liquider tous sans exception aussitôt que possible, alors on aura la paix.»

Le général pince les lèvres encore plus fortement, son visage se ferme davantage, prend une expression encore plus résolue. Ceci est donc la fin, pense-t-il, pendant que son regard effleure les aviateurs sans avion, les canonnières sans canon qui se trouvent dispersés ici et cherchent des corps de troupes depuis longtemps disparus. La fin de l'armée française sous son commandement. Cette fin passera-t-elle dans l'histoire avec son nom ou avec celui de cette assemblée de politiciens bavards qui, depuis des semaines, ne peuvent se décider à prendre la seule résolution qui soit nécessaire?

Les sentinelles qui montent la garde devant la préfecture se mettent au garde-à-vous lorsque le général descend de voiture. Dans la salle des délibérations règne une tension intolérable. Weygand reconnaît l'atmosphère de toutes les séances auxquelles il a assisté au cours des dernières semaines, depuis que Reynaud, pressé par la nécessité, l'a introduit, lui, commandant en chef, dans le conseil des ministres. Avec une froide objectivité, Weygand donne un aperçu de la situation militaire. On dirait qu'il ne s'adresse qu'au maréchal.

Le général se tait et Pétain lève les yeux qu'il tenait fixés sur la table:

«Mes plus noires prévisions se confirment, Monsieur le Président. L'armistice est inévitable depuis l'enfoncement de la ligne Weygand. Je vous l'avais déjà dit il y a deux jours. Voulez-vous encore attendre?!»

Lebrun lève les deux mains d'un air impuissant et regarde dans la direction de Reynaud. Celui-ci lui fait un signe de tête:

«Le conseil des ministres sait pourquoi nous attendons. Nous attendons la parole du Premier anglais nous confirmant que l'intervention des États-Unis est assurée. Comment prendrions-nous la responsabilité de livrer la France à l'ennemi parce que quelques messieurs manquent de patience?»

Lebrun se redresse. Comme toujours, il a cédé à la suggestion que Reynaud exerce sur lui. La voix toujours un peu ensommeillée de Mandel s'élève: «Dans une telle situation, Georges Clémenceau aurait fait exécuter sans pitié tous ceux qui parlent d'armistice. Georges Clémenceau...»

«Georges Clémenceau aurait-il aussi excité le président du conseil anglais contre son propre gouvernement, Monsieur Mandel?»

Tous les yeux se tournent vers Jean Prouvost, ministre des informations, dont la question a interrompu la tirade de Mandel. Le rouge monte lentement à la figure jaune de Mandel. Reynaud tambourine nerveusement sur la table avec les doigts. «Que signifie ceci, Monsieur Prouvost?»

«Est-il nécessaire de nommer les personnes qui ont donné à Londres l'avis de ne pas se montrer exagérément empressé envers la France, de s'efforcer d'intimider le conseil des ministres pour qu'il ne conclue pas d'armistice? Voulez-vous d'autres détails?»

Reynaud détourne nerveusement la tête: Ces gens qu'il a introduits dans le cabinet depuis quelques jours ne sont pas sûrs. Dans tous leurs agissements, on sent l'opposition. Mandel est complètement affaissé sur son siège. Sa voix s'élève sur un ton d'indifférence forcée: «Remettons les choses au point... Par l'intermédiaire de l'ambassadeur anglais, j'ai simplement...»

Laval apparaît

Devant le consulat d'Espagne, la foule s'amasse. Depuis des heures et des heures elle attend ici. Les fuyards passent la nuit couchés sur les dalles afin de ne pas perdre leur place dans la file. Un visa d'entrée en Espagne, c'est la seule issue qui reste, maintenant que les Allemands avancent de plus en plus. Des cris hystériques retentissent dans la foule; ici on tente de faire revenir à elle une femme qui s'est évanouie, là deux agents de police s'efforcent de retenir un homme qui veut pénétrer de force au consulat.

De son automobile, Laval observe la foule. D'un paquet de «Gitanes» jaunes, il tire une cigarette qu'il allume. Le paquet ne contient plus qu'une cigarette, la première chose est donc d'en faire chercher. L'automobile est couverte de la poussière et de la boue du chemin. La cravate blanche elle-même a souffert de ce voyage rapide et mouvementé. Départ de Chateldon au petit matin, au moment où, dans toute la petite ville, retentissait ce cri: «Les Allemands arrivent!» Un dernier regard, en passant, à la vieille église, au clocher et au château. Un dernier regard? On les reverra bientôt si le but de ce voyage se réalise. Lebrun doit être ramené à la raison.

La voiture pénètre dans la cour de l'hôtel de ville. Son inévitable canne à la main, son grotesque chapeau, toujours un peu trop petit, sur la tête, Laval descend.

Deux hommes complètement différents se trouvent face à face dans le cabinet de travail de Marquet: Laval, le politicien de carrière, ancien ministre des affaires étrangères, ancien président du conseil, livré à la politique étrangère, nerveux, se dominant mal, allumant une cigarette pour en tirer quelques bouffées et l'écraser aussitôt, négligé dans son maintien, ses vêtements et ses gestes. Et en face de lui, Marquet: très droit, plein d'empire sur lui-même, l'homme du monde aux manières aisées, aux vêtements corrects et presque élégants, l'homme qui n'a jamais connu de grands succès politiques et qui, résigné depuis plusieurs années, se contente de son office de maire.

Et entre ces deux hommes complètement différents, un complot se forge aux heures de crise décisives pour la France.

«Vous savez certainement que nous risquons d'être cloués au pilori comme traîtres», dit Marquet après les premiers mots d'introduction, «traîtres à la constitution, traîtres à l'armée.»

Laval écrase nerveusement la dernière cigarette à demi fumée dans le cendrier (ou est donc ce chauffeur avec les cigarettes?): «Nous n'avons qu'un moyen, Marquet: il faut que nous entrions en contact avec le maréchal afin qu'il sache que nous sommes prêts à l'aider, que nous approchions du président afin de le détacher de Reynaud. La paix il y a huit jours? Cela aurait peut-être prévenu l'entrée en guerre de l'Italie. La paix dans les heures qui vont suivre, cela pourra peut-être encore sauver un reste de la France.»

«Conclure la paix ne suffit pas, Laval.» — «Hein?» Laval lance cette exclamation interrogative qui accompagne chacune de ses conversations.

Marquet se tient à la fenêtre du cabinet de travail et regarde dans la cour entourée d'arcades. A quoi cette ville de Bordeaux n'a-t-elle pas déjà assisté!

Trois cents ans de domination anglaise et de combats contre la royauté française. C'est ici que la Fronde s'insurgea contre Louis XIV. C'est d'ici que sortirent

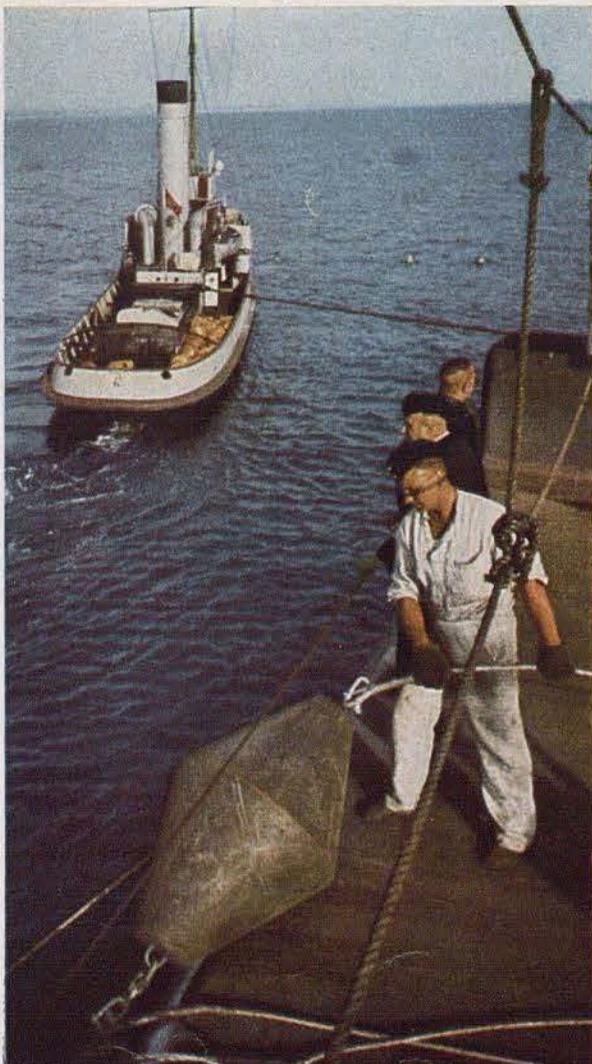
Des «pêcheurs de sous-marins» à l'œuvre

Des filets de barrage
contre les sous-marins

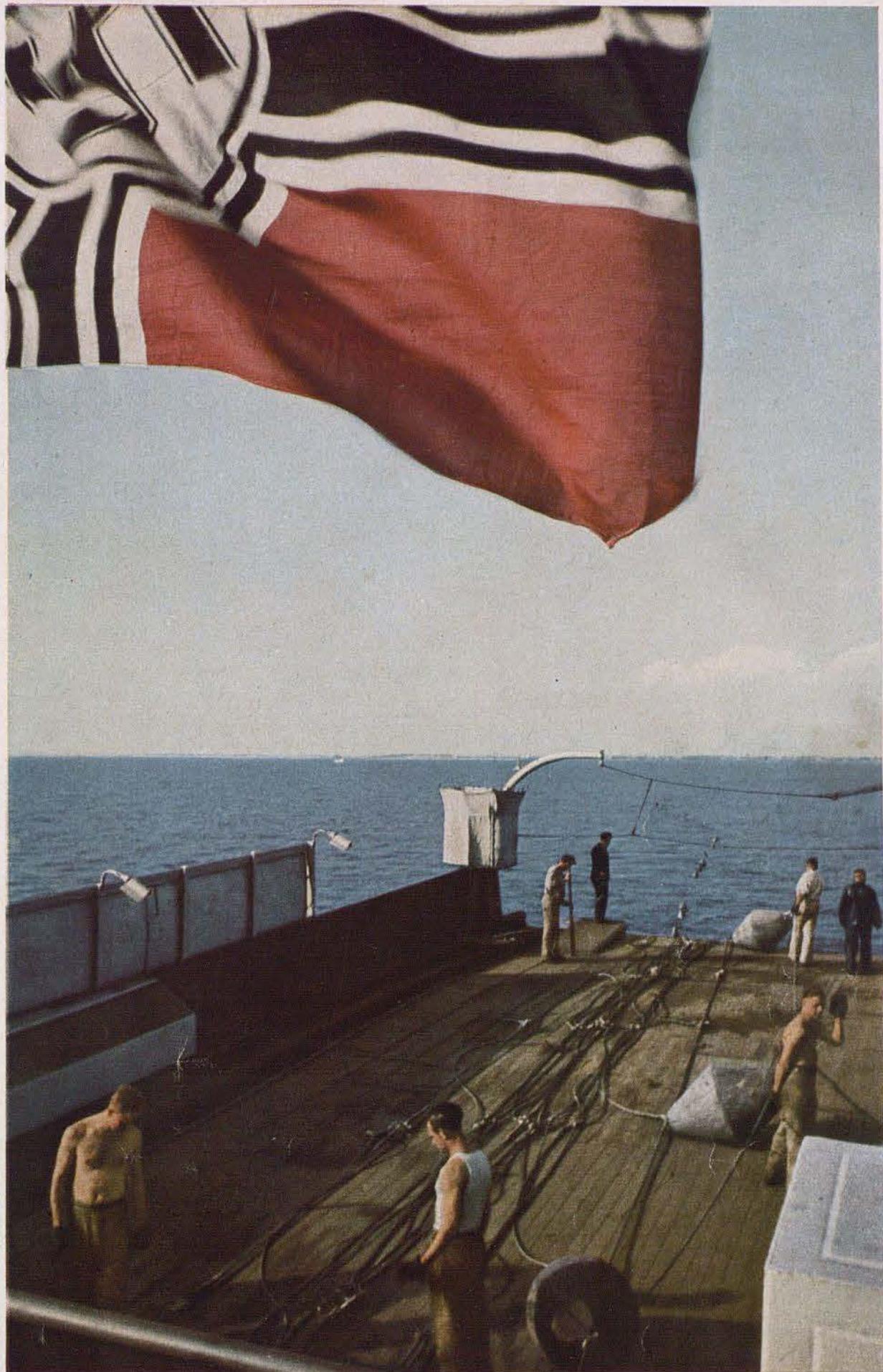
Des filets de barrage sont posés pour empêcher les sous-marins ennemis de pénétrer dans les entrées de ports. D'énormes filets d'acier sont attachés à des bouées qui les tiennent dans l'eau dans une position verticale. Aucun sous-marin ennemi réussira à briser ces barrages qu'on a même doublés à certains endroits

**On pose des filets de barrage
contre les sous-marins**

*Avec les bouées, le filet d'acier
est lentement glissé dans l'eau*



Un filet flotte déjà dans l'eau (à droite du remorqueur), et l'on est en train d'en poser un deuxième



Des bouées sont attachées au filet à distances régulières



M. Lisianski

Des bateaux rapides à l'attaque. Ils se sont approchés à plusieurs du grand navire — et voici que l'un d'eux réussit à placer sa forpille



«115 000» :
Ils sont les chiffres qui ont été assez maladroitement tracés sur la tourelle d'un sous-marin allemand de retour au pays. Tous les sous-marins qui reviennent d'une expédition dans les eaux ennemies, arborent un signe analogue sur leur tourelle: il indique le tonnage coulé à l'ennemi

les Girondins qui tombèrent sous la hache de la Révolution. C'est ici qu'avec la devise: «L'empire, c'est la paix», Napoléon III créa le tremplin qui devait lui permettre d'accéder au trône impérial. Poincaré logea ici pendant trois mois au moment de la grande guerre où les Allemands menaçaient Paris. Et c'est ici que, de nouveau, un gouvernement français vaincu cherche aujourd'hui refuge. Ce Bordeaux, à l'histoire ancienne et mouvementée, peut-il devenir le point de départ d'une France nouvelle?

«Conclure la paix ne suffit pas, Laval», dit-il.

«De quoi la paix sera-t-elle suivie?»

Il se retourne: «Ma querelle avec Léon Blum. Vous vous souvenez? Mes exigences à la conférence du parti: Ordre, autorité, nation. Et la réponse irritée de Blum: Ce que vous voulez sent le fascisme... C'est dans la rue qu'est la révolution, Laval. Nous avons l'habitude de renverser nos grands hommes politiques lorsqu'ils ont fait la preuve de leur incapacité...»

«Une révolution sans chef et sans devise.»

Marquet incline la tête: «Aujourd'hui le cri: Trahison! Demain le cri réclamant que le sang soit versé. Après-demain l'anarchie. Ce sont les étapes du chemin. Inévitables si l'on ne trouve pas une devise.»

«Votre nouveau socialisme et vos chemises grises?»

«Un début, rien qu'un début. Et balayé maintenant par les événements.»

«... et qui se donnent pour des patriotes»

Au moment où Reynaud quitte la préfecture et monte dans son auto, le masque de résolution virile tombe de son visage. Replié sur lui-même, nerveux, agité il reste quelques instants assis dans la voiture sans bouger. Puis il commande: «Au Chapon fin, rue Montesquieu!» Il est tard. On s'est quitté irrité, surmené: la prochaine séance est prévue pour demain matin à 10 heures. Dans les rues, dans les vestibules, sur les bancs sont couchés des gens qui dorment là, n'ayant pas trouvé de place ni dans les hôtels, ni dans les appartements, ni dans les salles d'attente des gares. Devant le restaurant élégant, il y a cohue, toutes les places sont prises. Reynaud parcourt la salle d'un regard. Voilà là-bas Léon Blum avec ses énormes lunettes. Reynaud l'ignore. Son regard cherche, puis il s'oriente vers une table: Madame de Portes l'attend depuis des heures. Exténué, il se laisse tomber sur une chaise à côté de son amie.

«Tu dois aller voir Pétain encore une fois. Peut-être parviendras-tu à lui faire comprendre les choses.»

«... que les Etats-Unis d'Amérique envieront à la France du matériel varié en quantité croissante... Ils comprendront que cette déclaration n'implique aucun engagement militaire. Seul le Congrès a pouvoir de prendre des engagements de cette sorte.»

Lorsque, tard dans la nuit, Reynaud lit à son hôtel la réponse de Roosevelt, il prévoit la difficulté du combat qu'il devra soutenir demain au Conseil. C'est là la réponse de Roosevelt, bien que Churchill ait garanti que l'entrée en guerre des Etats-Unis était assurée. C'est là la réponse à sa pressante exhortation: «Des escadrilles entières d'avions doivent arriver d'outre-mer à notre secours. L'armée française est l'avant-garde de l'armée des démocraties. La France blessée a le droit d'exiger que tous remplissent les engagements qu'ils ont pris.» Au conseil des ministres, il a vivement lutté pour que soit adopté le texte de son exhortation à l'Amérique; beaucoup considéraient cet appel comme inutile et déraisonnable.

Et maintenant? Quelle issue reste-t-il encore? En pleine nuit, Reynaud prend le téléphone et se fait mettre en communication avec l'ambassadeur d'Angleterre...

Pendant cette même nuit, il n'est guère de ministre français qui prenne de repos. Au quartier général, on est atterré des nouvelles terribles qui parviennent de tous les fronts. Partout l'ennemi gagne du terrain. Des corps d'armée entiers sont isolés, dans l'impossibilité de communiquer avec les groupes voisins. Des colonnes allemandes motorisées talonnent les corps de troupe qui sont encore intacts. De terribles nouvelles concernant des aérodromes, des points de jonction ferroviaires, des ports: par suite des bombardements aériens allemands, les derniers moyens de trafic régulier sont paralysés.

Au ministère de l'intérieur, improvisé, on étudie ces terribles nouvelles. Mandel s'efforce de garder un visage immobile tandis que ses secrétaires, ses commissaires lui présentent leurs rapports: Irrésistiblement, enfrenant tous les ordres, l'armée des fuyards coule comme une lave vers les grandes villes du Sud; là où elle a passé, les vivres manquent, tandis que des trains de ravitaillement attendent, sans locomotive, sur des voies détruites.

A l'hôtel de ville aussi, on veille jusqu'à tard dans la nuit. Laval a réuni un certain nombre de députés et de sénateurs: Flandin, Bonnet, Déat et maints autres. La guerre de Reynaud se poursuivra-t-elle dans les

colonies? Où sont les moyens qui permettent de l'empêcher? Combien de temps encore les centaines de milliers de Français qui submergent Bordeaux assisteront-ils sans bouger à la dramatique comédie de la lutte pour l'armistice? Combien de temps s'écoulera-t-il encore avant que l'anarchie et la terreur sanglante ne s'abattent sur le pays? Devant Laval, Marquet et leurs amis politiques, se dressent des questions graves, angoissantes.

«C'est le crime de ces hommes qui se donnent pour des patriotes: tenir leurs propres souhaits pour des réalités» déclare l'un des assistants sortant d'une profonde méditation.

Marquet acquiesce de la tête: «C'est ainsi qu'ils ont poussé la France à la guerre sans pourvoir aux armements. C'est ainsi qu'ils veulent prolonger la guerre sans disposer encore d'une armée qui soit capable de résistance.»

L'Angleterre propose

Les visages portent les traces de l'insomnie lorsque le cabinet se rassemble le matin du dimanche.

«Un non précis de Washington» constate le maréchal Pétain. «C'est tout naturel et cela ne saurait nous surprendre.» Il se tourne vers Lebrun: «A présent il faut demander l'armistice au plus vite.»

Le président tente d'éluder: «Monsieur Reynaud m'a dit que sa communication est en route pour Londres. Nous devons attendre la réponse de nos alliés.»

«Personne ne comprend-il que chaque heure est précieuse?»

Reynaud, surexcité et résolu à combattre jusqu'au bout pour garder son pouvoir, intervient:

«Le temps n'est pas perdu. Des instructions sont données pour l'exécution du départ en Afrique. Pour la présidence, Perpignan est provisoirement prévu. Puis Alger. Le parlement gagnera Casablanca...»

Le maréchal Pétain lui lance un long regard: «Je reste en France.» Et, sur un geste d'adjuration de Lebrun: «Je n'ai pas l'étoffe d'un émigrant. Et l'armée française ne peut être transplantée sur un sol étranger. Cela est peut-être possible pour les Polonais et les Tchèques. Mais ici il s'agit de défendre et de garder le sol sur lequel la France a grandi.»

Un instant de silence dans la salle. Puis Lebrun se tourne de nouveau vers Reynaud: «Quel est le détail de vos plans?»

«L'armée française est vaincue en France. Ce qu'il en reste doit être concentré en Afrique», déclare Reynaud. «Une partie des troupes en Angleterre, en symbole d'alliance. Le général de Gaulle m'a télégraphié de Londres: Deux corps d'armée suffiraient.»

«Cela signifie donc: abandonner la France, c'est-à-dire 40 millions de Français, à l'occupation.» Le maréchal Pétain frappe de la main sur la table. Quelques ministres se sont levés brusquement. La porte de l'antichambre s'ouvre. Levaud, le secrétaire de Reynaud, apparaît:

«La réponse de Londres... Monsieur Campbell attend dans l'antichambre avec une proposition du gouvernement britannique.»

Reynaud lui prend le télégramme et lit tout haut: «Le gouvernement britannique n'a pas conclu son alliance avec la France avec un quelconque gouvernement ou un homme d'état isolé, mais avec la république. Cette alliance implique aussi l'honneur de la France. Pourtant, le gouvernement de Sa Majesté est prêt à consentir à ce que le gouvernement français s'informe des conditions de l'armistice, sous réserve que la flotte française gagne des ports britanniques et y demeure...»

«Une réserve sous laquelle nous n'obtiendrons jamais d'armistice.»

Le ministre de la marine Campinchi intervient: «L'armée seule est vaincue. La flotte n'est pas affaiblie... Pourquoi ne gagnerait-elle pas des ports anglais? L'armée peut conclure un armistice et la flotte continuer à lutter.»

Le général Weygand se lève: «Une fois seulement les oies ont sauvé le Capitole. Le fait ne se reproduira plus.» Et se tournant vers le maréchal: «Puis-je faire mon rapport sur la situation militaire? On a besoin de moi au quartier général.»

Campinchi a bondi et veut s'avancer vers le général. Mais devant le mutisme de tous, il se rassied. Et dans un silence écrasant, les autres écoutent le rapport du général: Chartres est occupé par l'ennemi. Les Allemands sont devant Orléans, Dijon et Besançon sont pris. Les armées allemandes peuvent couper la ligne Maginot et attaquer par l'Ouest.

Reynaud perçoit à quel point l'exposition de cette situation désespérée diminue ses chances de succès. Il fait un signe à son secrétaire: «Priez Monsieur Campbell de vous remettre sa proposition.» Et, après avoir hâtivement parcouru le document, il déclare: «Le gouvernement britannique nous fait parvenir le projet concernant la conclusion d'une union anglo-française. En voici le texte: «Les gouvernements du Royaume-Uni et de la République française déclarent que la France et la

Grande-Bretagne ont cessé d'être deux États et qu'elles ne constituent plus qu'une union franco-anglaise. La constitution de l'Union... communauté de défense, droits civiques communs, utilisation en commun des moyens financiers, cabinet de guerre commun... réunion des deux parlements... l'Union fera appel aux États-Unis d'Amérique...»

«Cela signifie donc qu'il nous faut renoncer à une France indépendante.» Reynaud jette à Baudouin un regard irrité. Il n'a jamais eu confiance en ce banquier qu'il a seulement pris dans son cabinet pour faire une bonne impression sur l'Italie — car Baudouin est possesseur d'actions de Djibouti — dans son ministère de guerre qui devait constituer une invite d'entente à l'adresse de l'Italie. Mais cela est arrivé trop tard comme maintenant autre chose. Reynaud constate l'effet de cet appel sur les autres — cette dernière issue est donc aussi fermée.

17 juin 1940, minuit 7

Le débat continue. Les heures passent, aucune décision n'est prise. Café, sandwiches et cigarettes. Cohue dans les antichambres. De temps à autre arrive un adjudant apportant de nouveaux messages pour le généralissime. Le crépuscule tombe. Les lourds rideaux destinés à l'obscurcissement voilent de nouveau les fenêtres.

Dix heures du soir: le maréchal menace de donner sa démission si l'on n'aboutit pas à une décision. Reynaud continue à lutter avec acharnement, mais il peut constater qu'il perd du terrain de minute en minute — chacun des communiqués militaires qui arrivent est un nouveau document démontrant l'absurdité de continuer le combat. Lebrun téléphone au Président de la Chambre et à celui du Sénat — menace de crise ministérielle. L'usage veut que l'on prenne contact avec le Parlement. Cohue fiévreuse autour du Président. — «Entretien avec Herriot et Jeanneney? Cela veut dire que l'on continue à temporiser. Cela signifie aussi un renforcement de la position de Reynaud. Ils sont tous les deux, comme Lebrun lui-même, partisans de Reynaud.»

Voilà où l'on en est! — Lebrun isolé de son entourage habituel, isolé de ses conseillers, est prêt à céder. — «Donc, un cabinet Pétain.» — «La liste des ministres?» — Dans une pièce latérale, Pétain délibère avec son entourage militaire et les quelques politiciens avec lesquels il a pris contact. Le général Bricart, le commandant Minard, le capitaine Bonhomme et le lieutenant Ménétré vont et viennent, affairés.

Laval et Marquet apparaissent dans les vestibules.

Autour de Lebrun un autre groupe s'est formé. Reynaud, Herriot, des fonctionnaires du Quai d'Orsay assiégent Lebrun de leurs conseils tandis qu'il examine le projet de liste ministérielle.

«Weygand, vice-président du Conseil? — Impossible, il faut pour cela un homme qui puisse parler à l'Angleterre et à l'Amérique. Laval, ministre des Affaires étrangères? — C'est une provocation consciente à l'adresse de l'Angleterre! Devons-nous perdre notre dernier espoir en l'aide britannique?»

Négociations, colloques. Le maréchal veut un cabinet capable de conduire les affaires. La demande d'armistice doit être expédiée. On doit encore prendre égard à Lebrun. Comme Président, il lui incombe de procéder aux nominations. Le nom de Weygand est inscrit pour un autre emploi. On lui substitue Chautemps. Le nom de Laval est rayé du poste de Ministre des Affaires étrangères. Le Président accepte Baudouin — «Sans Laval, je n'entre dans aucun gouvernement», déclare Marquet. Le poste de ministre de l'Intérieur doit également être pourvu d'un autre titulaire. Minuit. Le ministère Pé a n'est formé. — «Téléphonez à l'ambassadeur d'Espagne. Rédigez la demande d'armistice.»

Dans l'antichambre, Baudouin s'est assis à la table pour exécuter son premier devoir de ministre des Affaires étrangères. Il prend une des enveloppes qui se trouvent devant lui: «Préfecture de la Gironde. Le Préfet», tel est l'entête imprimée sur l'enveloppe. «Bordeaux, 17 juin 1940, minuit 7: Le Gouvernement de la République Française...» Baudouin commence à écrire.

Les Anglais à Bordeaux

Le 19 juin à Bordeaux. Chaleur tropicale, ciel tropical sans nuages. Devant les bâtiments de la Préfecture se masse une foule menaçante. Dans la rue de l'Esprit des Lois, sur la place Jean Jaurès, dans la cour du Chapeau Rouge. Dans ces deux ou trois derniers jours ils sont devenus toujours plus nombreux, les gens qui se pressent devant le Palais du Gouvernement et qui, jour et nuit, sont là, debout, ou assis, et qui attendent...

L'avocat général Saige, qui se fit construire la belle aile du bâtiment de la préfecture avec la façade de style baroque donnant sur la Cour de Chapeau Rouge, finit, 150 ans auparavant, pendant la Terreur, sur la guillotine. Quel destin attend les hommes qui ont conduit la

France à cette catastrophe et qui, pressés, affairés, entrent à la préfecture et en sortent?

Paul Reynaud n'est pas resté inactif pendant ces derniers jours. Il n'est plus président de conseil? Sa carrière politique n'en a pas pris fin pour cela. Il y a beaucoup de moyens d'agir sur la politique. Et Paul Reynaud connaît toute l'étendue de son influence sur les Lebrun, Herriot et Jeanneney. Ne jouissent-ils pas, de par la constitution, de la plus haute autorité?

L'opinion publique et la situation militaire?

Les rapports de l'armée sont mauvais: Le plateau de Langres est occupé, les Allemands ont atteint la frontière suisse, l'armée de Lorraine est encerclée. Les Allemands sont à Auxerre et occupent le Creusot, Cherbourg, Rennes et Nancy sont pris. L'ennemi avance dans la région de Nantes. Et, dans la foule, des bruits imprécis, des conversations à mi-voix: «La Rochelle a été bombardé. Des centaines de morts. Une attaque aérienne sur Lyon. Partout les gens s'enfuient dans la terreur et la panique.»

Mais Paul Reynaud a un soutien dans sa superstition qui a conduit la France à la guerre et à la catastrophe: Depuis hier, le premier lord de l'Amirauté Alexander et le ministre anglais des colonies, Lord Lloyd Campbell, ont assisté à ses pourparlers. Reynaud a conduit les Anglais à Lebrun.

«Continuer la lutte, Monsieur le Président. C'est dans son alliance avec l'Angleterre que résident les seules chances de la France», c'est ainsi qu'Alexander s'est efforcé de persuader le président. «Vous avez encore le choix: une demande d'armistice n'est pas encore l'armistice.»

Et Lebrun hésite comme toujours, partagé entre le souci que lui causent ses nombreux enfants, son fils au front, et les paroles de Reynaud qui sont comme autant de coups de fouet. Mais le président a été réconforté par le fait que Reynaud lui a amené les Anglais.

La visite des Britanniques à Pétain a pris un tour humiliant. Campbell a décrit à Reynaud dans tous ses détails le cours des événements: le maréchal s'aigrir, il répond brusquement: «Je ne désire pas continuer les erreurs qui ont été commises pendant les années écoulées. Maintenant, la France est à bout. Maintenant, elle doit mettre fin à l'effusion de sang.» Et la visite des délégués anglais aux ministres des affaires étrangères et de la Marine a été, d'après la description même qu'ils en font, une véritable honte. Quelle provocation pour Reynaud,

que cette déclaration de Baudouin: «Je ne suis vraiment pas dans un état d'esprit qui me permette d'écouter des allusions aux traités et serments solennels, ou de discuter les conséquences d'un armistice inconditionnel.»

Assurément, Pétain et Baudouin, et l'amiral Darlan ont déclaré aux Anglais: «C'est naturellement pour la France un point d'honneur de ne pas admettre que sa flotte combatte sous un commandement allemand contre l'Angleterre.» Mais cela suffit-il? — Aux yeux de Reynaud, cela n'est qu'une échappatoire. Et les Anglais étaient du même avis. D'autant plus que Reynaud a utilisé ces jours-là... Le président est de nouveau tout à fait de son côté.

Lebrun veut partir

«Le gouvernement du Reich allemand, après avoir pris contact avec le chef du gouvernement italien allié, est prêt à recevoir des plénipotentiaires du gouvernement français pour la conclusion d'un armistice. Après communication des noms des plénipotentiaires désignés par le gouvernement français, il fera connaître la date et le lieu de l'entrevue, en sorte que les plénipotentiaires puissent franchir le front allemand.»

La communication du Grand Quartier Général du Chef de l'État allemand, est là. Reynaud le sait et il a encore une fois exercé toute son influence sur Lebrun.

«La nomination des plénipotentiaires?» — Le président fait un geste énergique: «La demande de la France se rapportait aux conditions de paix. La réponse allemande exige l'envoi de négociateurs pour la conclusion de l'armistice. Pouvons-nous répondre, en principe, sans demander de plus amples informations?»

Le maréchal écarte d'un mouvement de main cette remarque et regarde le général Weygand. Il lui demande: «Et le communiqué de l'état des opérations militaires?» — «Nos armées, séparées l'une de l'autre, forment quatre groupes absolument différents: la 1^{re} armée, en Bretagne, est complètement séparée, par des forces ennemies, de la 2^e armée de la Loire. Le 3^e groupe d'armée, à l'Est, continue à combattre dans ses fortifications, il est complètement cerné par l'ennemi. La 4^e armée, dans les Alpes, isolée des autres, est engagée dans un combat d'avant-postes avec les italiens. Entre Nevers et la frontière suisse, la situation est absolument confuse. Nous n'avons aucune nouvelle précise — c'est un signe que la résistance de nos forces dans cette région est très faible. On ne peut se rendre compte des endroits où

combattent les diverses unités en campagne. Impossible de diriger les opérations d'une façon coordonnée.»

Le maréchal Pétain regarde le président: — «Des négociations sont donc inévitables?» demande Lebrun, hésitant. Un court silence.

Alors Lebrun se redresse: — «Monsieur le maréchal, vous avez toute liberté de nommer les délégués. Mais moi, d'accord avec mes conseillers politiques, j'ai un plan que j'exécuterai. Retardez le départ des plénipotentiaires, retardez les négociations... Je n'ai besoin que de deux ou trois jours pour passer en Afrique.»

Les yeux de Pétain se dirigent vers les fenêtres, vers la rue, où le murmure des masses en attente grossit parfois en un mugissement sourd et menaçant. — «Vous voulez continuer la politique des duperies, Monsieur le Président?» — Lebrun tressaille, puis se lève: «Je siège ici comme représentant de l'alliance avec l'Angleterre. Monsieur le maréchal, je suis d'accord sur la nomination de plénipotentiaires. Je fixerai moi-même la date du début des négociations et du départ des délégués. J'organiserai la lutte outre-mer, tandis que vous négociez.»

Fiévreuse animation dans la salle des délibérations de la Préfecture. Pêle-mêle et colloques violents des hommes nouveaux de ce premier cabinet Pétain. Dans ces jours qui ont suivi sa chute, Reynaud a travaillé les uns et les autres, on défend avec vivacité le pour et le contre. — «Et que direz-vous, Monsieur le Président, aux masses, là dehors, si l'effusion de sang continue?» — Lebrun se retourne: «Mon secrétaire!» — Reynaud l'a parfaitement instruit. «Les journaux communiqueront ce soir que les plénipotentiaires sont partis. Cela suffit pour apaiser les masses.»

Dans les rues bondées de Bordeaux, les vendeurs de journaux écoulent sans difficulté les tas de feuilles minces portant les titres des grands journaux de Paris. «Départ des délégués français» lit-on en manchette. Des tas de gens épuisés de fatigue, couverts de crasse, qui n'ont pas dormi de la nuit, se pressent dans les cafés, dans les rues, des gens qui depuis dix jours couchent dans leurs autos, à côté de leur motocyclette ou bicyclette, soupirent, apaisés: «Dieu soit loué! En route pour l'armistice!»

A l'hôtel de ville se précipitent quelques-uns des amis politiques de Laval. Celui-ci, comme souvent pendant ces journées-là, est assis à côté de Marquet. — «Vous avez lu les journaux? Un plat mensonge!» — Et devant Laval et Marquet se déroule le tableau des dernières intrigues politiques de Reynaud.

Jod-Kalikloca

le dentifrice recommandé par tous les médecins

contient 0,0075 % d'iode organique, dont 0,000035 gr. environ sont résorbés par les gencives, d'où ils gagnent les organes intérieures du corps.

L'*Jod-Kalikloca*: un dentifrice qui mousse agréablement, et dont la qualité est incomparable (absence de tout chlorure de potasse). Et que dire de son arôme si rafraîchissant! Une quantité minime de cet iode organique suffit à une désinfection durable de la cavité buccale (preuves scientifiques à l'appui); elle prévient toutes affections des dents et gencives, et en premier lieu la parodontose, terreur du monde entier.

Il y a mieux: l'*Jod-Kalikloca* est reconnu par la Faculté comme l'agent prophylactique le plus sûr contre les refroidissements, les maladies causées par l'âge (artériosclérose). Il est enfin le stimulant par excellence des fonctions du corps.

Pour tous renseignements et ouvrages plus détaillés sur la question, s'adresser au laboratoire scientifique des usines chimiques

Queisser & Co., K. G., Hamburg 19

Le crépuscule tombe sur Bordeaux. Les rues débordant de masses humaines sont plongées dans l'obscurité. Affluence dans les stations. Près d'un million d'hommes se pressent dans cette ville qui ne compte qu'un quart de million d'habitants. Tout à coup on entend, dans l'air, le bruit d'un roulement, un grondement qui se rapproche, l'aboiement des canons de la défense anti-aérienne, les cris d'une foule qui prend précipitamment la fuite: «Les Allemands bombardent le port!» Des explosions éclatent, accompagnées et suivies de flammes! La lueur crue, jaune et rouge, de l'incendie embrasant les transports, des clameurs éclatent dans les rues, dominées par le tonnerre des machines allemandes qui grondent par-dessus la cité. — «Pourquoi ce bombardement?» — Les masses ne se font pas la moindre idée de la tromperie que Reynaud et Lebrun ont savamment combinée.

A l'hôtel de ville, Laval est debout, devant sa chaise. Il est encore plus laid que d'habitude, cet Auvergnat de taille moyenne, aux cheveux noirs, aux dents jaunes légèrement saillantes. Il est plus calme que d'ordinaire lorsqu'il parle à ses amis et leur dit: «Il est temps. Maintenant, je vais dire à Lebrun la vérité... Venez avec moi... Délégations officielles du Sénat et de la Chambre... Le président tient aux formes.» Et il montre ses dents jaunes en esquissant ce sourire qui masque souvent une âpre énergie.

«Sergent, regardez donc cette dame. La reconnaissez-vous?» demande, à ce moment, le maréchal Pétain au sous-officier de garde devant la porte de son antichambre. Madame des Portes a pris une mine offensée, indignée même lorsque le maréchal l'a prise par le bras et, lui faisant doucement violence, l'a reconduite à la porte. — «Sergent, si cette dame revient, jetez-la dehors!» La mission diplomatique de l'amie de Reynaud est terminée. Elle ne prévoit pas encore que quelques jours plus tard toutes ses ambitions, toutes ses affaires d'amour, toutes ses vanités seront définitivement enterrées, elle ne se doute pas que quelques jours plus tard on racontera que «Reynaud a été victime d'un accident d'auto, son amie y a trouvé la mort. Lui-même s'en est tiré avec de légères blessures à la tête.»

« Chez le maréchal! »

A la même heure, Laval se présente devant Lebrun avec une délégation de sénateurs et de députés. Il lui demande: «Est-il vrai, Monsieur le Président, que vous avez retardé le départ des délégués?»

«Vous n'exercez aucune fonction qui vous permette, Monsieur Laval, d'exiger de moi une reddition de comptes.»

«Aucune fonction, Monsieur le Président, mais une mission. Je parle au nom de la Chambre et du Sénat.»

«Le président du Sénat et le président de la Chambre partagent ma façon de voir.»

Laval se tourne vers les dix députés et les six sénateurs qui l'accompagnent: «Confirmez au président que nous parlons au nom de plus de cent députés, de plus de cinquante sénateurs. Dans le port de Bordeaux, il y a des morts et des blessés. Monsieur le Président; les halles de l'aéroport sont en feu. Ce n'est pas le moment d'ergoter sur les formalités. Est-il vrai que vous retardez l'armistice? Est-il vrai que vous voulez aller en Afrique?»

Lebrun se laisse tomber dans son fauteuil, les yeux sans pensée, perdus dans le vide. — «Je pars demain pour Perpignan.»

— «Vous ne partirez pas, Monsieur le Président, s'il vous reste encore un dernier sentiment de votre responsabilité.» — Le veston bleu de Laval est boutonné à la diable. Ses cheveux noirs lui pendent sur le front. Ses traits sont altérés. Il sait qu'en ces minutes-là une énorme responsabilité pèse sur lui. «Ecoutez, Monsieur le Président; je n'exerce pas de fonction, j'ai seulement une mission, que soutiennent quelques députés et quelques sénateurs. Mais je vous dis, en ce moment décisif pour les destins de la France: Celui qui quitte actuellement le sol français commet une trahison. Quiconque quitte la France n'y rentrera jamais!»

Lebrun fait un geste de défense. Pense-t-il à sa famille et à ses enfants, auxquels il tient plus qu'à ses fonctions et à ses dignités? — La voix de Laval se fait plus forte: «Ce principe s'applique également à vous, Monsieur le Président. Si vous quittez maintenant la France, cette trahison sera la dernière après toutes celles que, depuis des années, vous avez commises à votre poste de dirigeant de la République... La France est occupée, Monsieur le Président. Le peuple souffre de l'occupation... Quiconque veut gouverner ne peut, ne doit laisser le peuple en plan. Quiconque veut gouverner la France doit partager les souffrances de son peuple...»

Laval fait un geste indigné — il s'est laissé aller à prononcer un discours. Et, à l'encontre de toute civilité et de toute politesse, il tire de sa poche un paquet de cigarettes jaunes et il en allume une: — «Excusez-moi, je dois fumer... Vous ne partirez pas, Monsieur le Président. Mettez-vous ce soir à votre fenêtre. Vous verrez les gens debout, assis ou couchés dans les rues... Ils attendent la paix... Vous ne partirez pas. Ces malheureux vous retiendront, pour que la France rentre dans le repos.»

Lebrun, penché en avant, reste écroulé dans son fauteuil. Laval se tourne vers ses amis: «Allons chez le maréchal! Nous n'avons plus rien à faire ici!»

Une foule fébrile se presse autour des passerelles du «Massilia». Le vapeur, long et blanc, mouille près du quai. Destination: Casablanca. Reynaud presse des mains et des mains. Il ne cesse d'affirmer: «Dans quelques jours nous reviendrons.» Il y a des soldats parmi les députés qui fuient: Jean Zay, Mendès-France, Viénot, Wilzer — ils quittent l'armée sans permission. Il y a des ministres d'hier parmi les passagers: Daladier se sépare de son amie, Madame de Grussol. Georges Mandel a vainement cherché son amie à lui: Madame Britty n'a point paru. César Campinchi, il y a trois jours encore ministre de la Marine, et Yvon Delbos, autrefois ministre des affaires étrangères sous la présidence de Léon Blum et ministre de l'éducation nationale sous la présidence de Reynaud, se préoccupent de faire monter à bord leurs malles. Dans cette cohue, un essaim de députés de tous les partis, de tous les âges: «C'est donc vrai ce que le bureau de la Chambre a communiqué, que nous avons pleins pouvoirs de nous rendre en Afrique? Dans le cadre de nos mandats?»

A l'aéroport de Bordeaux, un avion blanc prêt à décoller: Les délégués de la République française partent pour l'endroit, désigné d'avance, où ils monteront dans l'auto qui les conduira aux lignes allemandes. Vêtu d'un costume civil bleu, le maréchal Pétain est debout à côté de l'avion. Il tient longtemps serrée la main du général Huntzinger qui lui fait face, mince, tout droit et tout brun dans son uniforme kaki:

«Il y a deux semaines, Monsieur le général, le gouvernement français était encore, symboliquement, à Londres. Aujourd'hui il a franchi le canal. Aujourd'hui il est rentré pour la première fois en France.»

Le maréchal Pétain ne paraît pas ses quatre-vingt quatre ans. Mais lorsque disparaît à ses yeux l'avion, lorsqu'il se retourne et se dirige lentement vers l'auto qui l'attend, son pas se fait plus hésitant et plus lourd. «Et maintenant, il faut recommencer sur une nouvelle base,» dit-il à son aide de camp lorsque la voiture se met en mouvement.



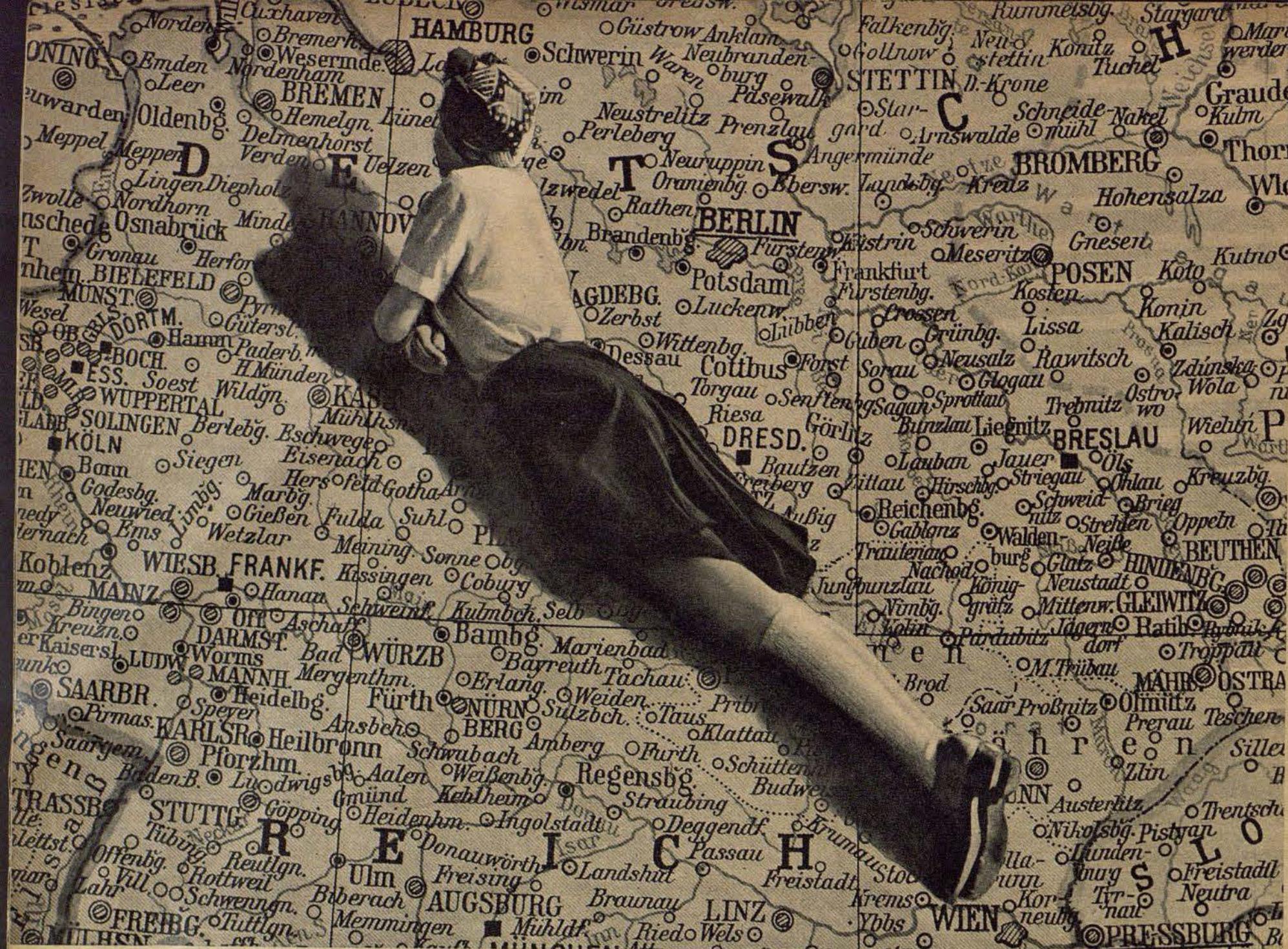
A quoi reconnaît-on tout son prix?

Ce petit Super économique — son prix est d'un bon marché invraisemblable — capte même les postes à ondes courtes des autres parties du monde, et de quelle façon! Tout est là. On ne se lasse pas d'écouter cette véritable petite merveille musicale. Un authentique Telefunken, que ce Super 054 GWK populaire, c'est tout dire... Il faut l'avoir essayé soi-même pour se rendre compte de la valeur qui s'attache à un Telefunken: quelque soit le prix qu'on veuille y mettre, on est sûr de posséder un appareil d'une perfection technique absolue, d'un rendement supérieur et d'un son incomparable.

Les «Super» Telefunken viennent en tête!

Dans plus de 70 pays, c'est-à-dire sur le globe tout entier ou presque, on les apprécie pour leur fonctionnement irréprochable et pour la richesse inimitable de leur son. Grâce aux tubes d'acier de la série harmonique, tels qu'ils sont été conçus par Telefunken et qui sont la charpente même de la technique du poste moderne, les nouveaux Super Telefunken sont le résultat de 40 années de recherches et de progrès réalisés par Telefunken et dont bénéficie la radiophonie du monde entier.

T E L E F U N K E N



Les nains deviennent géants

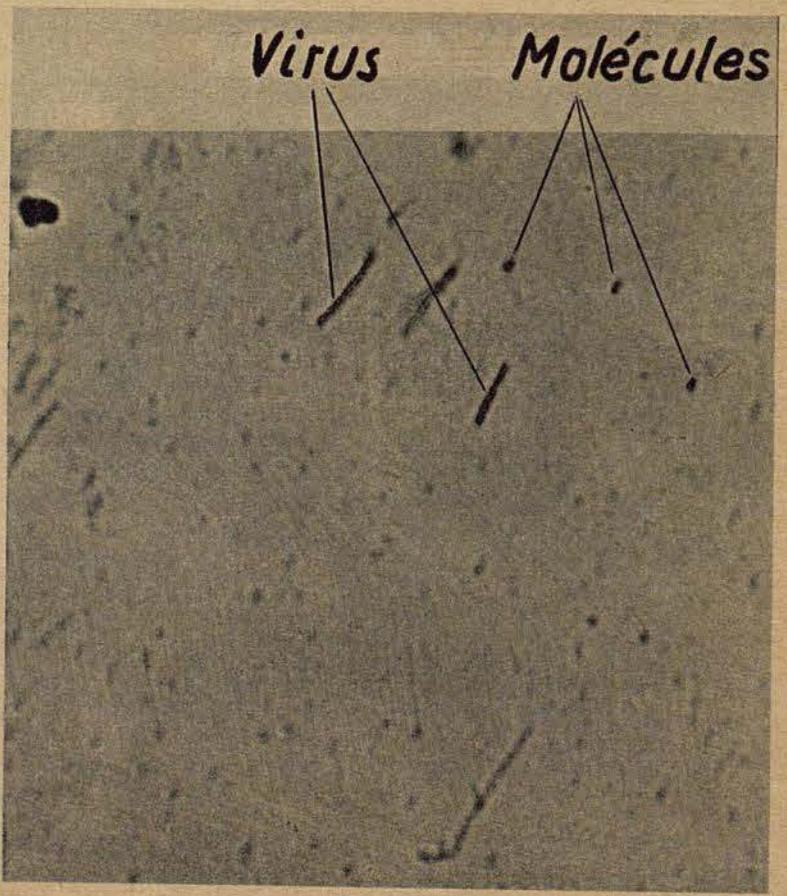
Le nouvel ultra-microscope allemand permet de grossir les objets environ 500 000 fois. Si l'on pouvait grossir un être humain comme on le fait avec des objets minuscules placés sous ce microscope, on obtiendrait un « super-géant » qui, couché, irait de Hambourg à Vienne à travers toute l'Allemagne. Eve nous apparaîtrait longue de 750 kilomètres

EVE – longue de 750 kilomètres



Le pays des merveilles de la « lentille électrique »

Il ne faut jamais dire « jamais »... L'histoire du microscope justifie cet adage. Au XVIe siècle, les tailleurs de verre hollandais parvinrent pour la première fois à fabriquer des systèmes lenticulaires fortement grossissants. Avec étonnement, avec enthousiasme, avec une joie profonde d'explorateur, ils pénétrèrent dans le « Nouveau Monde de la vue » qui s'ouvrait à eux : les êtres vivants étranges et minuscules de la goutte d'eau ; la structure cellulaire des plantes ; l'anatomie délicate des insectes. Le XIXe siècle déjà apporte, après un arrêt temporaire, le perfectionnement du microscope. Les artistes tailleurs de verre avaient jusqu'alors, par des tâtonnements, des essais timides, tenté d'améliorer leurs instruments. Zeiss et Abbe, au



Il pouvait grossir 50 fois environ le monde des infiniment petits
Il pouvait grossir 50 fois environ le monde des infiniment petits Zacharie Jansen, le lunetier hollandais de Middelbourg qui inventa le microscope il y a juste 350 ans. Sous le nouvel électron-microscope, les objets nous apparaissent environ 10 000 fois plus grands qu'ils ne sont. Les choses que ce nouveau microscope rend visibles...

... étaient connues du monde scientifique depuis une quarantaine d'années, et pourtant aucun oeil humain ne les avait jamais vues : les molécules ! A l'aide de l'électron-microscope, on est parvenu pour la première fois non seulement à les voir, mais aussi à les fixer sur la plaque photographique. C'est ainsi que la représentation théorique que nous nous en faisons se trouve confirmée par l'image

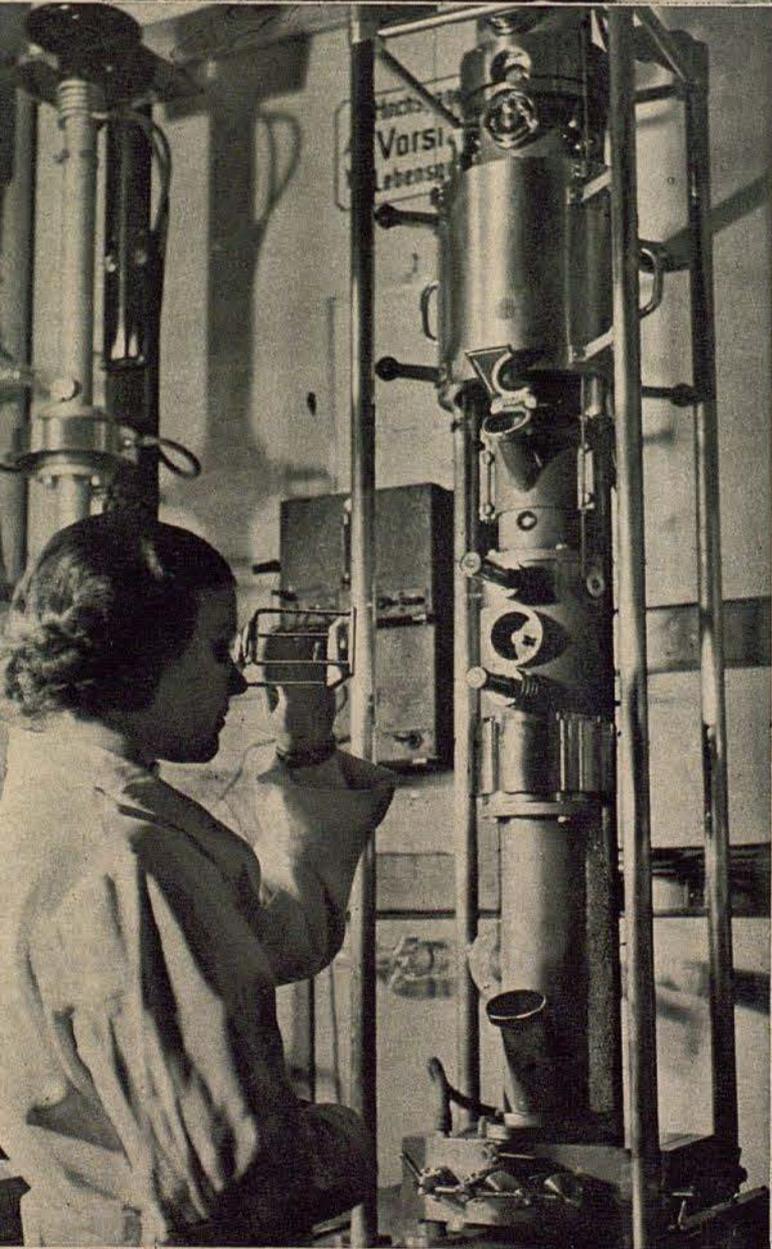
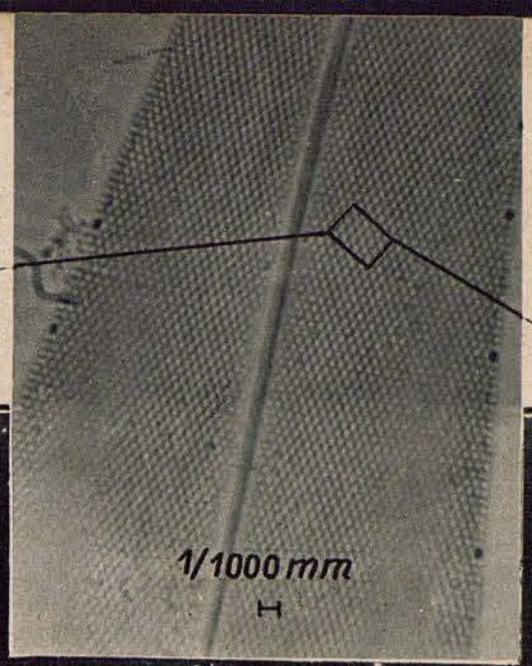
(suite p. 32)

En bas: L'électron-microscope

est particulièrement approprié, en raison de son étonnante précision, pour la prise de stéréogrammes. En fait, l'observation des images à l'aide des deux yeux facilite considérablement la tâche qui consiste à comprendre en tant que corps le monde sousmicroscopique encore inconnu, et à interpréter correctement les nouvelles images

L'amélioration est remarquable!

Diatomées, ces algues microscopiques, sont depuis longtemps employées en raison de leur structure attrayante, particulièrement fine et régulière. Les prises à l'aide de l'ancien microscope à lumière: il s'avère inférieur à sa contrôler la puissance et la qualité d'un microscope. A droite une photographie tâche et ne livre qu'une image non seulement floue mais, aussi complètement déformée. C'est la photographie électronique-microscopique de la petite zone délimitée (en bas) qui, la première, dévoile la véritable structure de l'écorce des diatomées: trous allongés et fentes en alternance régulière. Les électrons sont supérieurs aux ondes lumineuses!



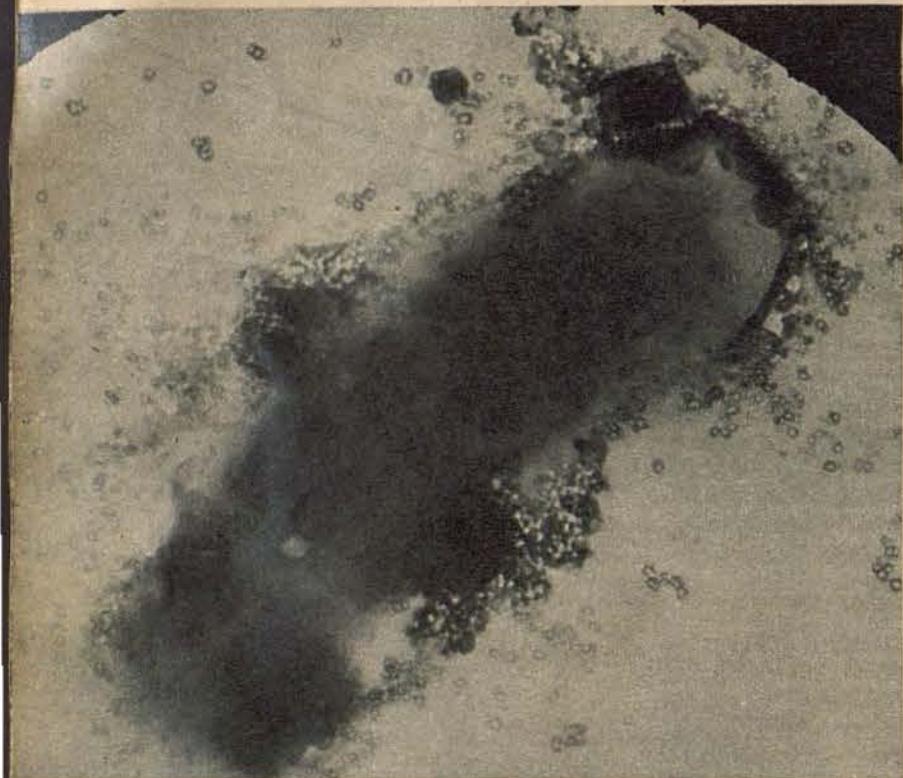
1/1000 mm

Tout ce que dévoile encore l'électron-microscope:

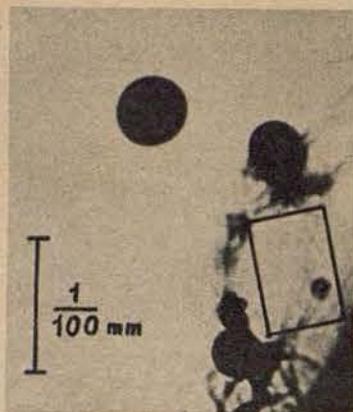
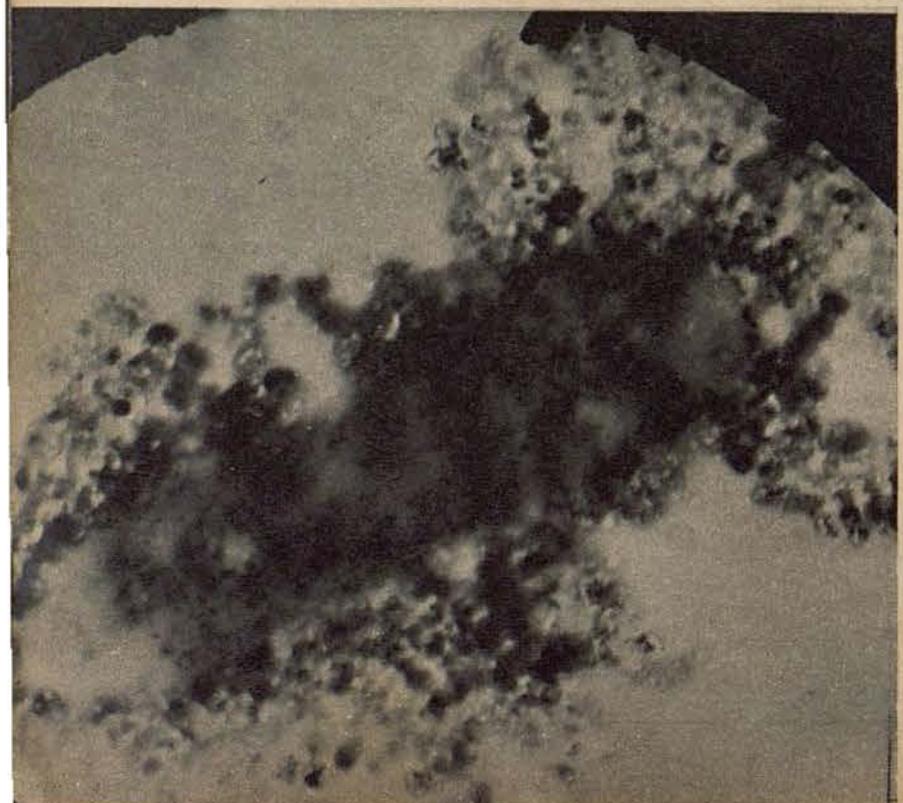


La guerre parmi les invisibles

Un inoffensif colibacille est mis en présence de ses ennemis spécifiques, les coliphages (« mangeurs de colibacilles »). Peu de temps après déjà, les coliphages — que l'on voit ici pour la première fois sous la forme de corpuscules ronds — se sont rassemblés à la surface du colibacille beaucoup plus grand (en haut). Peu après, les coliphages ont détruit le bacille en de nombreux endroits; aux points de rupture, le noyau protoplasmique du bacille s'échappe (en bas)

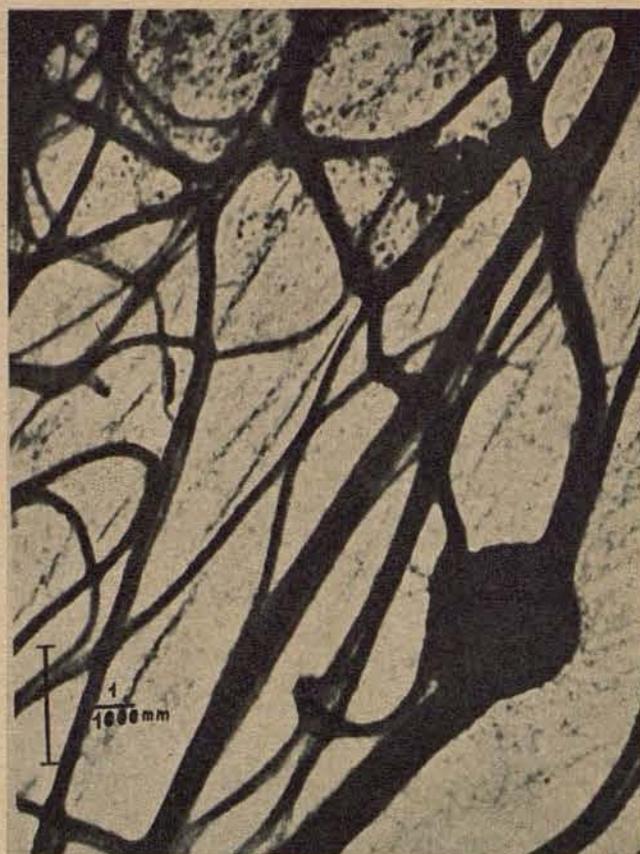


La destruction est achevée. Le colibacille est complètement vidé et déformé, il se désagrège: les coliphages ont achevé leur oeuvre. C'est la première fois dans l'histoire de la médecine que l'on a pu fixer par la photographie ce dramatique événement des « bas-fonds de la vie »



Quels avantages la science en tirera-t-elle?

Les possibilités qui sont données, aux sciences médicales précisément, par l'électron-microscope, sont extraordinaires, ainsi que le démontre cette petite comparaison sur un caillot de sang. Là où, vus à la lumière (en haut), les objets deviennent diffus, ils révèlent, vus aux électrons (à droite) des formations étonnantes dans lesquelles se continue, avec une finesse incommensurable, tout ce qui est visible à photo-optique



contraire, s'orientent résolument vers la recherche d'une méthode exacte, scientifique. Ernst Abbe détermine par le calcul la course des rayons dans le microscope, il étudie la manière dont l'image s'y forme. Ses calculs lui permettent d'embrasser exactement les possibilités et les limites de cet instrument d'optique. « Pendant des dizaines d'années nous nous sommes pour ainsi dire livrés à une « optique de fantaisie », nous réjouissant à la pensée de ce qui serait un jour possible si l'on parvenait à fabriquer les sortes de verre convenant aux lentilles » — c'est à peu près sous cette forme qu'il s'exprima une fois. Lorsque les nouveaux verres eurent été coulés par Schott, l'« optique de fantaisie » devint réalité.

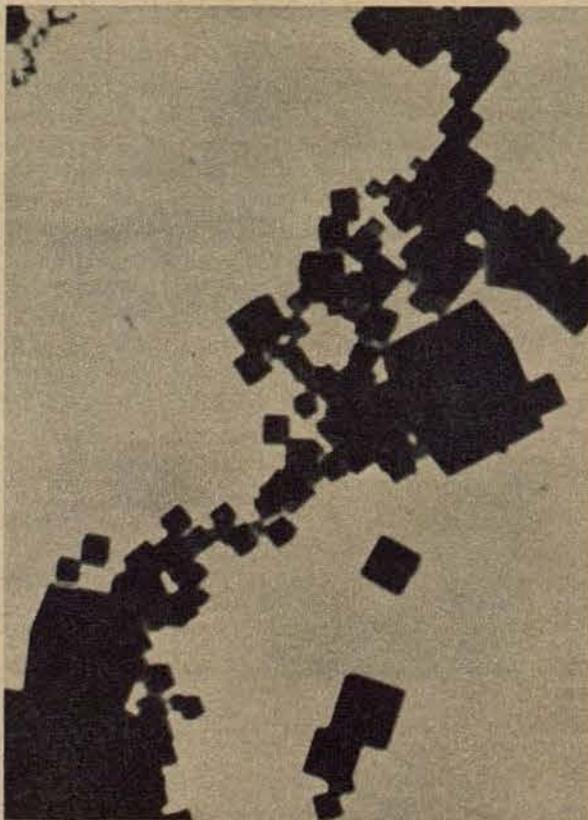
Depuis lors, le microscope à lumière (photo-microscope) n'a pas reçu de perfectionnements notables. Bien plus, on savait qu'il était impossible de lui apporter des perfectionnements importants. Car les ondes lumineuses sont courtes, mais non à l'infini. Nous ne pouvons reproduire avec leur aide que des objets suffisamment grands pour détourner sensiblement les ondes lumineuses, des ondes lumineuses de dimensions pour le moins comparables. C'est-à-dire: en employant la lumière ultra-violette dont les ondes sont les plus courtes, il nous est encore possible de reconnaître distinctement l'image d'objets mesurant au moins 1/10 000^e de millimètre. Jamais — c'était devenu un acquis indiscutable — un microscope à lumière ne pourra montrer de plus petits objets. Il semblait donc que nous dussions nous résigner à ne jamais contempler quoi que ce soit qui fût plus petit qu'un microbe; le monde des choses visibles paraissait avoir atteint ses dernières limites.

Mais... il ne faut jamais dire « jamais ». Il y a environ dix ans, des théoriciens de la physique firent entrevoir la possibilité d'employer, au lieu de la lumière, l'électricité pour la reproduction microscopique. Etant donné que les particules électriques sont beau-

coup plus fines (environ 1000 fois) que les « grossières » ondes lumineuses, on se trouva soudain en mesure de voir, dans un « microscope à électrons », des objets 1000 fois plus petits que ceux qui peuvent être rendus visibles par le microscope à lumière le plus perfectionné.

Sans doute cela ne fut-il tout d'abord qu'un programme, une idée séduisante. Mais les jeunes physiciens allemands parvinrent réellement à créer les « lentilles électriques » nécessaires, à surmonter toutes les difficultés du début et à faire fonctionner des électromicroscopes de différents modèles.

Pleins d'étonnement, les savants pénètrent maintenant dans un monde inconnu. Un monde qu'ils s'étaient depuis longtemps résignés à ne jamais voir de leurs yeux, le monde de l'ultra-visible: celui des plus minuscules agents pathologiques, des virus, qu'aucun œil humain n'avait jamais observés, celui des cristaux les plus fins, et peut-être même des molécules et des atomes!



L'éclair de magnésium sous le microscope

Sous l'électron-microscope, la poussière blanche de la fumée de magnésium montre sa véritable nature: elle se compose de minuscules cristaux cubiques qui sont souvent reliés les uns aux autres sous forme de longues chaînes. Entre les différents blocs de cristaux s'étirent souvent des fils épais de quelques millièmes de millimètre seulement et qui possèdent une étonnante résistance

OTTO WOLFF

Forges, usines
métallurgiques
et ateliers de
construction de
machines.

★

Etablissements
de vente du fer
et autres métaux

Köln a. Rh. • Berlin

Frankfurt a. Main • Hamburg

Leipzig • München • Nürnberg • Stuttgart



La petite léoparde « Catherine », bien nichée dans un casque colonial a traversé cinq mers pour se rendre en Allemagne



Elle ignore que pour se mettre à table point n'est besoin de sauter par-dessus le dossier de la chaise



De la fenêtre de sa nouvelle demeure, elle contemple la vie active des rues de Berlin; elle se livre à de profondes réflexions puis elle va faire quelques petits tours d'exploration

Catherine devient Berlinoise

Un délicieux carnassier —
mais pour combien de temps encore . . .



Ici elle est aidée par l'exemple pratique que lui donne un vrai bébé, aussi elle l'imité fidèlement

Elle veut acquérir de l'expérience en essayant elle-même . . . comment on avale du lait sucré, au moyen d'un biberon



Une leçon en vaut une autre . . . une petite fille apprend comment on mange gracieusement dans une assiette



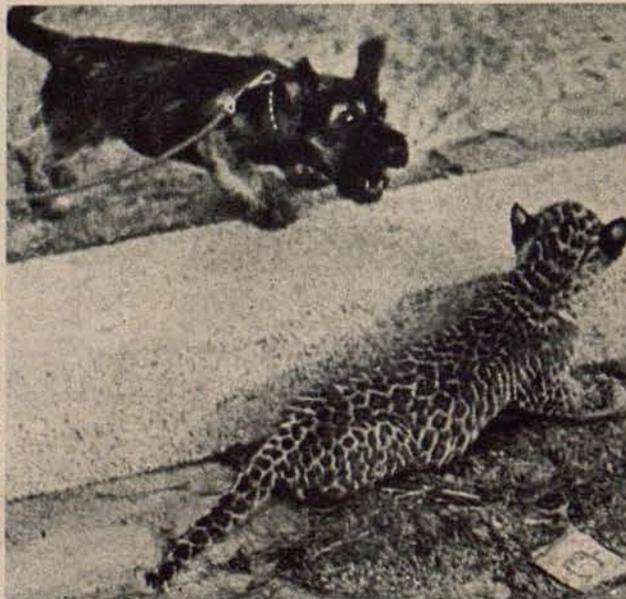
L'alimentation du corps se complète par celle de l'esprit. Catherine n'a pas encore compris pourquoi il y a des livres? Car beaucoup . . .



. . . de ce qui est humain reste pour Catherine un profond secret, elle réfléchit au but de nos installations



La vie, ici, serait vraiment belle si ce n'était toujours le désir ardent . . . de liberté



Allons à l'aventure! Allons au dehors où l'on est guetté par les dangers, ne fût-ce que sous la forme d'un petit chien . . .

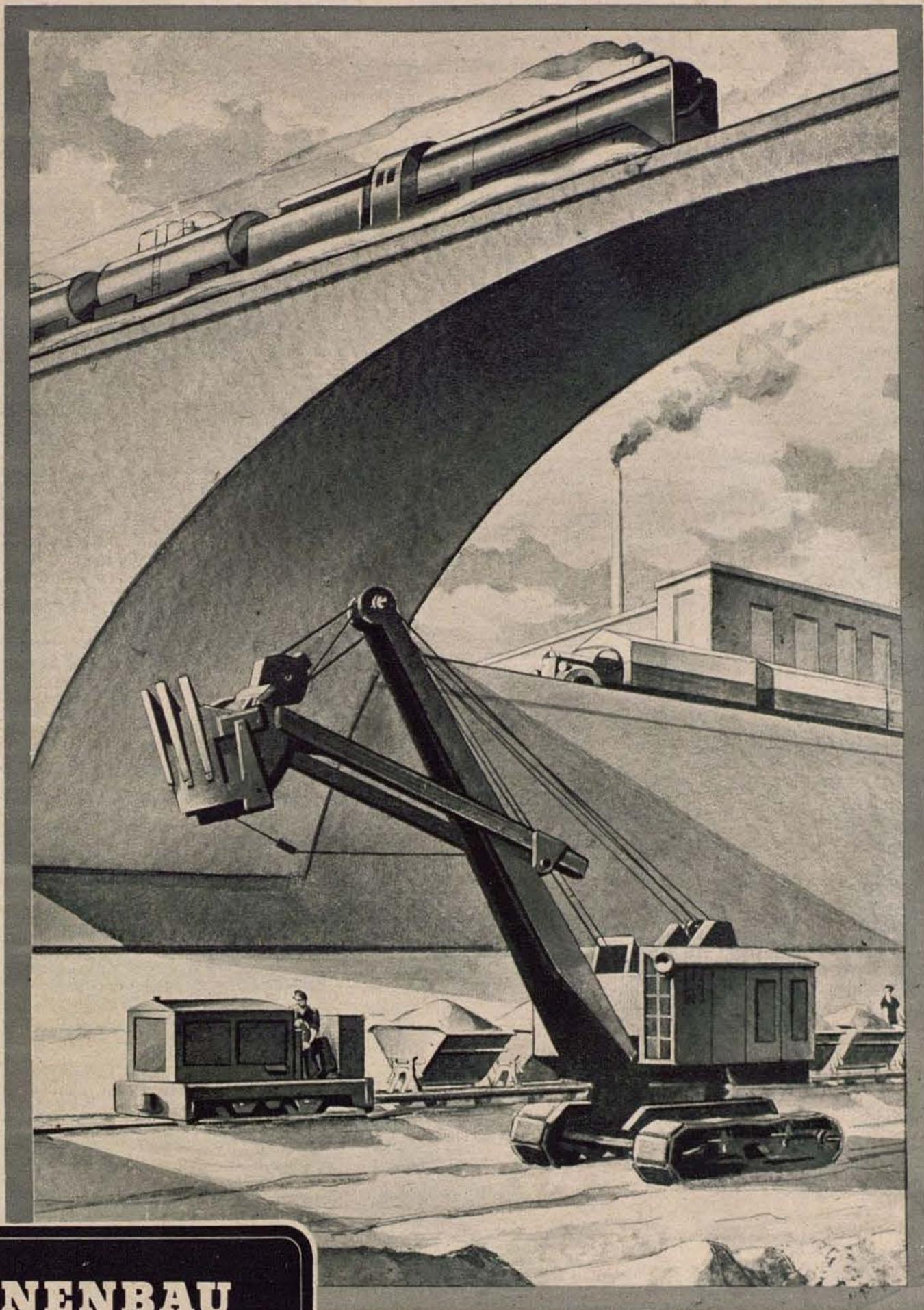


. . . mais où les gosses berlinois se mettent à détalier à la vue de votre personne, car, en fin de compte, on est, tout de même, une petite bête féroce!

**Progrès
constant —
tel est
notre but!**

**Notre programme de
fabrication comprend:**

Locomotives à vapeur,
Locomotives Diesel,
Moteurs Diesel,
Automotrices,
Wagons à voyageurs,
Wagons à marchandises,
Wagons spéciaux,
Installations de voies,
Postes d'aiguillage et de
signalisation,
Installations de sécurité
pour chemins de fer,
Tracteurs Diesel,
Remorques,
Véhicules pour lourdes
charges,
Dragues et déchargeurs,
Bateaux,
Avions



**MASCHINENBAU
UND BAHNBEDARF
AKTIENGESELLSCHAFT**

VORMALS ORENSTEIN & KOPPEL · BERLIN

DER MBA  KONZERN

MASCHINENBAU UND BAHNBEDARF A.G. VORMALS ORENSTEIN & KOPPEL

DESSAUER WAGGONFABRIK A.G. GOTHAER WAGGONFABRIK A.G.

LÜBECKER MASCHINENBAU GESELLSCHAFT

Succursales allemandes:

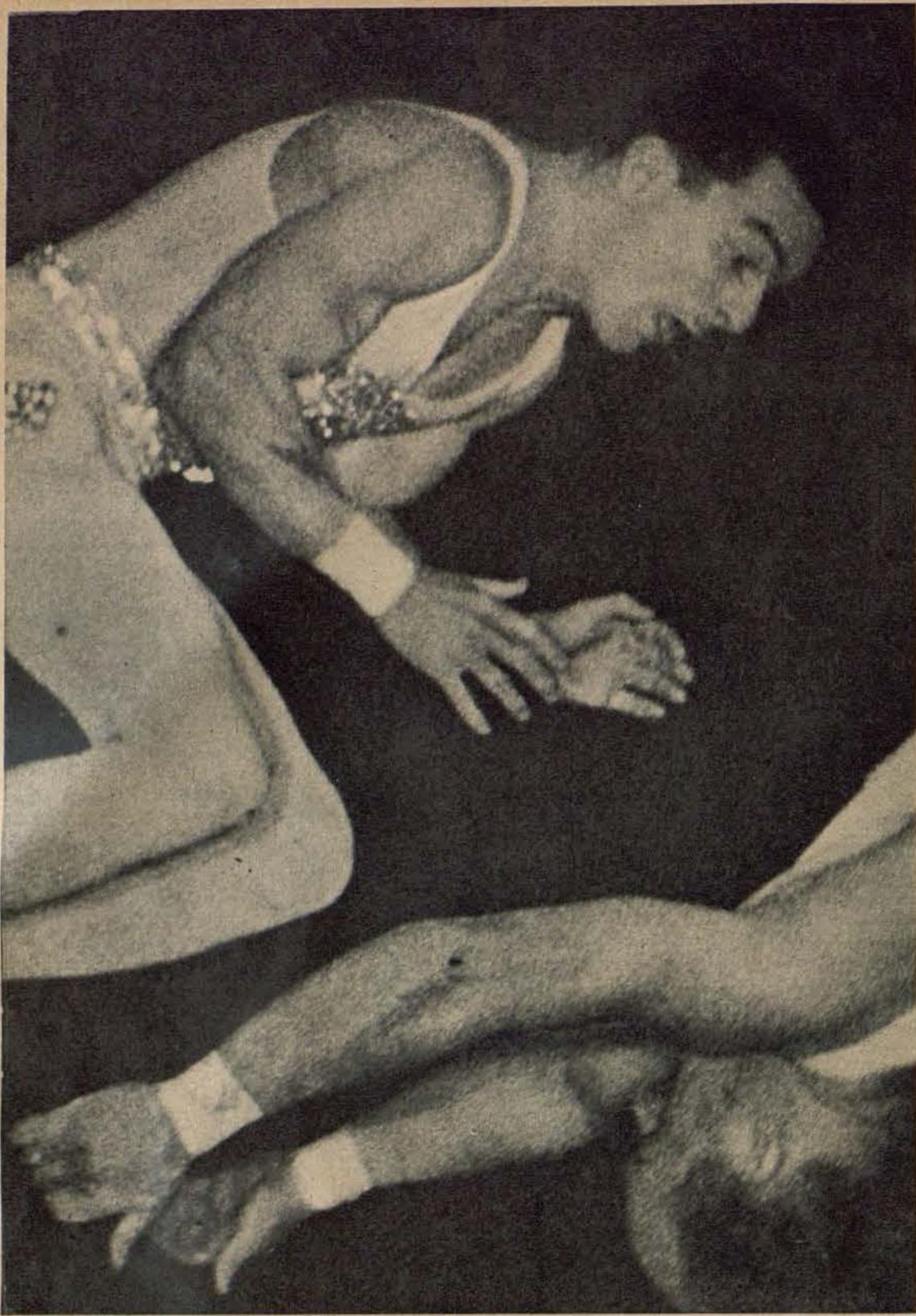
Berlin · Breslau · Dantzig · Dortmund · Francfort-sur-le-Mein
Hambourg · Hanovre · Cologne · Koenigsberg · Leipzig
Mannheim · Munich · Stuttgart · Teplitz · Vienne

Usines allemandes:

Berlin-Spandau · Potsdam-Babelsberg · Dortmund-Dorstfeld
Nordhausen/Harz · Bochum

Notre organisation à l'étranger comprend environ 120
succursales, usines, sociétés affiliées et représentants

Les 3 Codonas vont au film



C'est bien eux, les trois Codonas!
Voici, à droite, le plus célèbre numéro aérien du monde, paraissant pour la dernière fois au complet (Wintergarten de Berlin, décembre 1932). De gauche à droite: Vera Bruce, le «porteur» Lalo Codona et son frère, Alfredo Codona, le «voltigeur». Quatre ans plus tard, on revit encore une fois les trois Codonas au Wintergarten de Berlin. Entre-temps, la tragédie des Codonas avait déjà commencé: Clayton Behee avait remplacé Alfredo Codona blessé, et Rose Sullivan tenait l'emploi de Vera Bruce

Joachim Bremer, l'auteur du film «Les trois Codonas» et du roman «Cœurs au salto mortale», dont le film est tiré, nous écrit à ce sujet: «Alfredo Codona? Exécuter, soir par soir et avec une précision presque inquiétante, un triple saut périlleux, pour retomber, du trapèze volant dans les mains du porteur, voilà ce dont cet artiste prodigieux était capable. Lorsqu'en juin 1937, dans le bureau de l'avocat américain Pawson, il tira sur Vera Bruce, son épouse et sa partenaire, puis sur lui-même, une destinée d'artistes venait de s'accomplir avec, chose rare, une logique poussée jusqu'à ses dernières limites. Une grande ambition professionnelle avait fait

Une photo pleine d'intérêt

La dernière phase du triple saut périlleux. Dans quelques secondes à peine, Alfredo Codona (en haut) va saisir la main que lui tend son frère Lalo Codona, et se lancer, avec lui, vers son point de départ

Le cinéma s'en mêle



A l'apogée de leur gloire

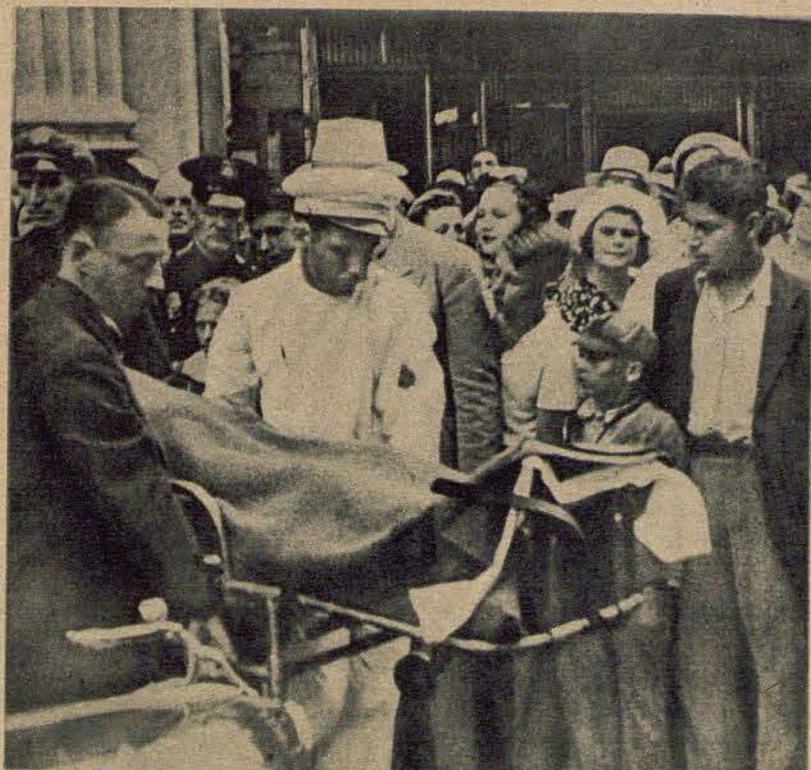
Les Codonas sont engagés pour le film muet «Variété»; c'est la première fois qu'ils montrent au cinéma leur fameux triple salto mortale. Emil Jannings (à gauche) interprète, dans ce film, le rôle du porteur Lalo Codona

Quatre mains se meuvent à la rencontre l'une de l'autre

Photo tirée du film «Variété», avec Vera Bruce et Lalo Codona



Et le film nous les restitue



Et ce fut l'épilogue des Codonas

Fendant la foule compacte, on porte la civière d'un mort, Alfredo Codona, qui, en juin 1937, dans le bureau d'un avocat américain, tua Vera Bruce d'un coup de revolver, puis se fit justice lui-même

d'un rêve la réalité: une prouesse artistique que le monde n'avait encore jamais vue. Un succès uniquement dû à un extrême effort de concentration sur la grande tâche à réaliser; seules la douleur et les passions humaines eurent raison — et avec quelle inévitable conséquence — de ces êtres, de leurs succès, et les entraînent vers un dénouement tragique.

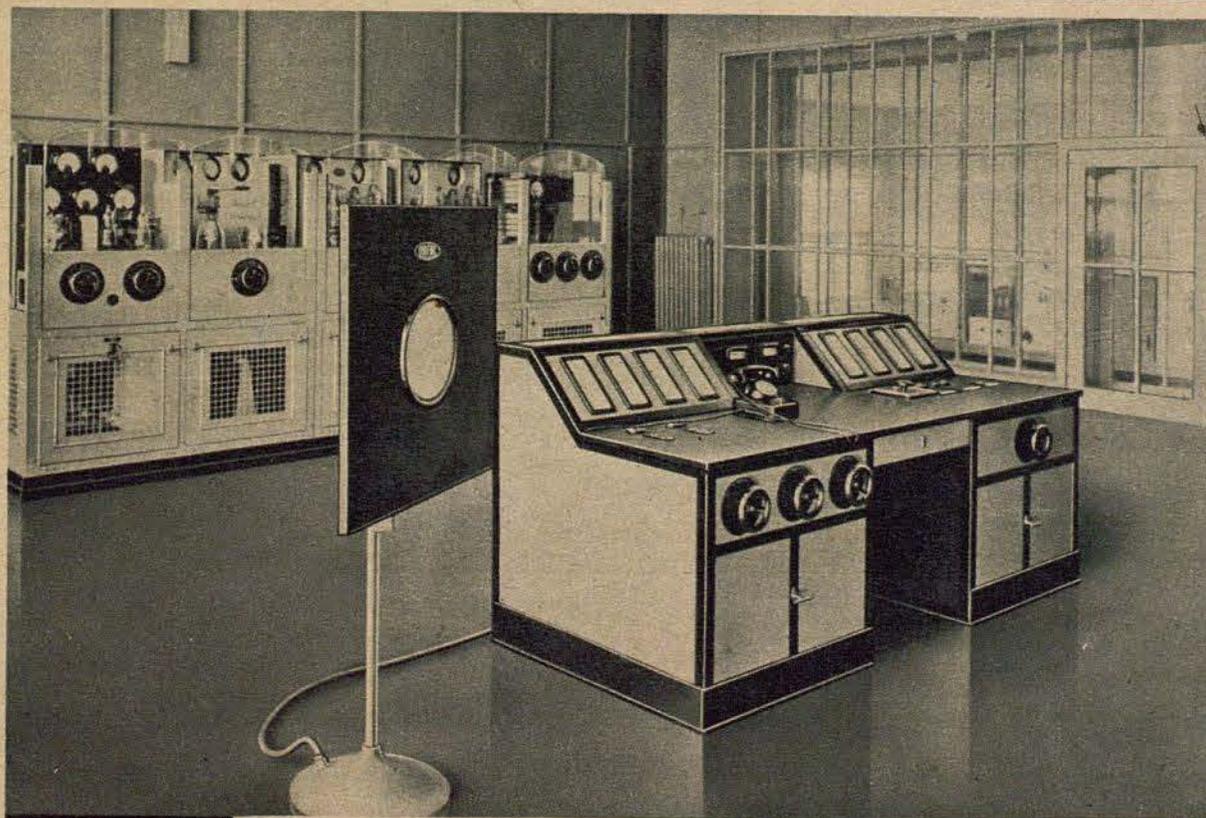
Alfredo Codona, le «voltigeur», et son frère Lalo Codona, le «porteur», étaient des enfants d'artistes. Leur

Mais leur souvenir n'est pas éteint

Le nouveau film allemand «Les trois Codonas» reprend de nous rendre l'histoire de ce célèbre numéro aérien. Le rôle de Vera Bruce est tenu par Lena Norman (à gauche). Ernst von Klipstein joue le rôle de Lalo, et René Deligen (sur l'échelle de corde) celui d'Alfredo Codona



suite p. 38



Emetteurs à onde unique Lorenz

Emetteurs et récepteurs de tous modèles et longueurs d'onde pour tous usages — Appareils et installations pour TSF.

LORENZ

jouit d'une réputation mondiale

grâce à ses réalisations exceptionnelles dans tous les domaines de la technique de radiocommunication allemande. Elle s'appuie sur les expériences de soixante années



C. LORENZ

AKTIENGESELLSCHAFT
BERLIN - TEMPELHOF



Une fois encore s'accomplit devant nous la destinée unique des Codonas

1. Ils se rencontrent pour la première fois

Au Ringling-Circus, en Amérique, la célèbre artiste du trapèze Lillian Leitzel connaît le triomphe. C'est ici que la découvre Alfredo Codona, encore un inconnu à l'époque. Enthousiasmé, il lève la tête, dévore l'artiste des yeux (photo de droite). Il devient son assistant. Mais peu après, il a créé son triple saut périlleux, et il épouse Lillian Leitzel, que l'Amérique baptisa la « Reine de l'Air »



père avait lui-même un petit cirque, qu'il revendit en 1909 au « Ringling Brothers and the Barnum and Baily Circus ». Un cirque monstre, où les plus fameux numéros du monde travaillaient dans plusieurs arènes contiguës; tel était le milieu qui vit grandir les deux frères, et ces premières impressions décidèrent de leur avenir. Dès lors, ils ne purent se contenter de l'existence que mènent tant d'artistes aux capacités moyennes, que menèrent précisément leurs parents; ils eurent, au contraire, l'ambition de parvenir aux plus hauts sommets.

Ils savaient ce qu'ils voulaient, et c'est ainsi qu'un instinct sûr les fit continuer là-même ou leur père Edward s'était arrêté. A ses heures de loisir, le vieux Codona avait essayé un tour, une amulette en apparence, mais qui éveilla au plus haut point l'intérêt de ses deux fils. Voici en quoi cela consistait: se balançant sur l'un des deux trapèzes, Codona le lâchait brusquement et, au cours de sa voltige, trouvait le temps de tirer une montre de sa poche, de regarder l'heure, puis encore de la remettre dans sa poche, tout cela avant même d'avoir empoigné la barre du second trapèze. Ce n'était réellement qu'un jeu des plus divertissants à voir, et le vieux Codona avait eu déjà la pensée de rehausser son numéro d'un simple saut périlleux au cours de son vol d'un trapèze à l'autre. Il n'y était pas ar-



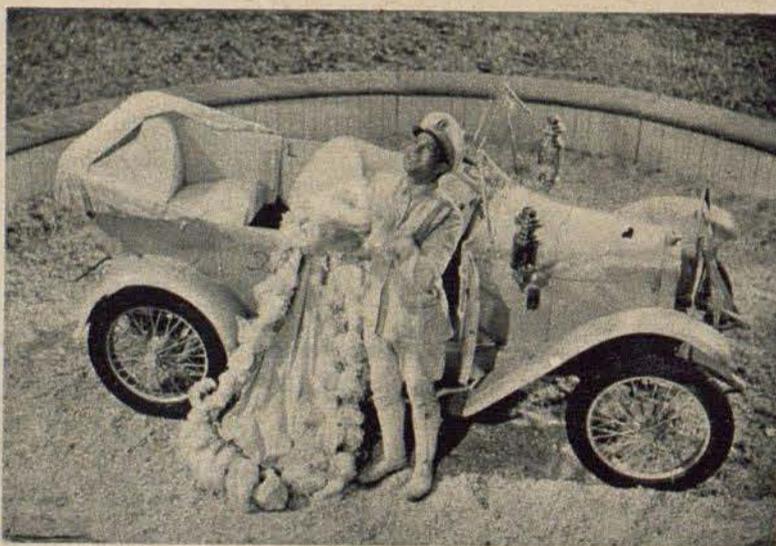
2. A peine mariés, ils doivent se séparer...

La tragédie des artistes a commencé son cours. Très peu de grands music-halls pouvant s'offrir le luxe simultané de deux numéros aériens de l'importance des Codonas et de la Leitzel, il faut bien qu'Alfredo se contente de ne voir sa femme que quelques semaines par an. De nouveaux engagements ne cessent de les séparer



3. A Copenhague,

Lillian Leitzel a fait une chute. Aussitôt, Alfredo est accouru à son chevet. Elle meurt, après une longue agonie



femme Clara, d'où la nécessité de trouver une nouvelle partenaire. Alfredo la découvrit dans un petit cirque ambulant. Elle s'appelait Vera Bruce, et fit désormais partie des Codonas, le plus célèbre numéro aérien du monde. Peu après, Alfredo épousait l'artiste du trapèze Lillian Leitzel; leur mariage devait être de courte durée: elle fit une chute mortelle au music-hall « Valencia » de Copenhague. Ce jour funeste

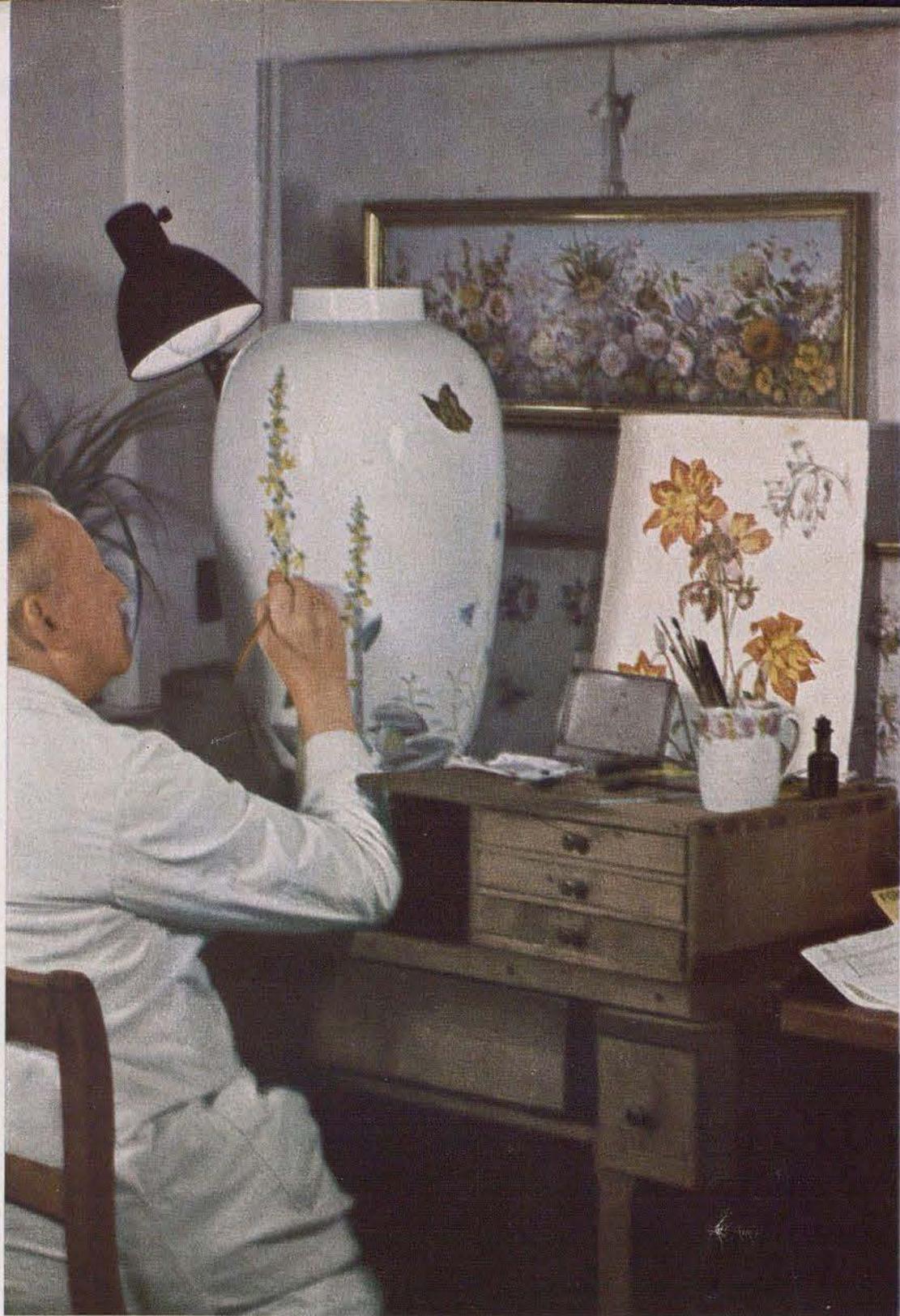
marqua la décadence des Codonas. Le chagrin d'Alfredo — qui avait perdu une femme aimée par-dessus tout — était tel qu'il perdit toute prudence au cours de son travail: il se blessa gravement à l'épaule droite. Il dut quitter le célèbre numéro aérien, et Vera Bruce le suivit dans sa retraite, cette même Vera qui était devenue sa femme depuis la mort de Lillian Leitzel. Pour eux deux, la vie n'avait désormais plus de sens. Finis pour eux le travail et la profession auxquels ils avaient sacrifié tout leur bonheur personnel. Vera Bruce ne pouvait se faire à cette vie inactive aux côtés d'Alfredo aigri; et cela d'autant moins qu'elle se savait encore assez jeune pour participer à un nouveau numéro acrobatique. Ce fut la catastrophe. Alfredo la tua d'un coup de revolver à bout portant, et se fit justice ensuite. — Trois mois et demi plus tard au Médrano de Paris, Lalo Codona se luxa également l'épaule droite. Ainsi disparut pour jamais du programme des grands music-halls le plus célèbre numéro aérien du monde.

rivé. Les deux fils se saisirent à leur tour de cette idée, et ils réussirent là où le père avait échoué. En plein vol, Alfredo se livra à un saut périlleux, avant même que de toucher les mains de son frère Lalo qui, renversé sur son trapèze la tête en bas, devait le happer au vol. Après des années d'un travail sans répit, ce simple saut fut doublé, et l'on eut finalement la révélation du célèbre triple.

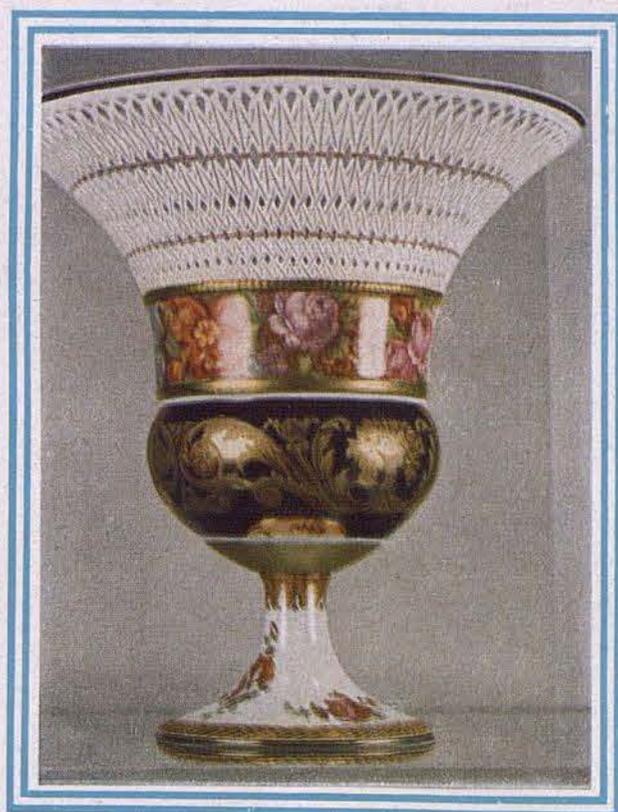
Or, c'est ici que commence la tragédie: Alfredo, déjà célèbre à cette époque, divorça de sa première

4. Sa seconde femme...

Après la mort de Lillian, Alfredo a épousé sa partenaire Vera Bruce, qui l'aimait en secret depuis toujours. Mais elle n'est pas heureuse avec lui. Le souvenir de Lillian pèse entre eux deux. Le point final que la réalité mit à l'existence des Codonas, est aussi le point final du film. Alfredo comprend que Vera Bruce ne l'a pris que par pitié, alors qu'en réalité c'est son frère qu'elle aime. Il la tue, et se suicide ensuite



L'artiste chargé du travail difficile et délicat de la décoration de la porcelaine se sert de modèles remontant à l'époque de Frédéric-le-Grand, fondateur de la manufacture

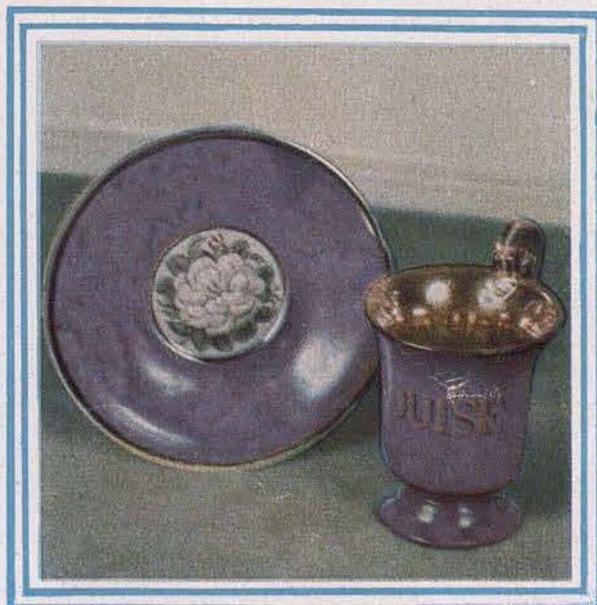


Corbeille de l'époque de Schinkel, vers 1800

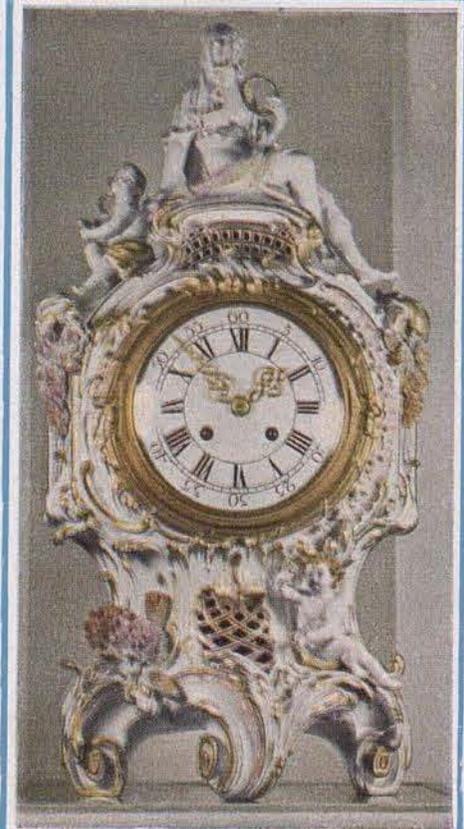


Lors de la « Journée de l'Art allemand » à Munich cette figure fit partie du cortège. A la demande d'Adolphe Hitler le professeur Paul Scheurich en exécuta la reproduction en porcelaine

CHEFS-d'OEUVRE de la Manufacture Nationale à Berlin



Cette tasse fut créée en souvenir de la reine Louise de Prusse



Cette pendule « Eternité » est un chef-d'œuvre dont la vogue est toujours aussi grande



Les photographes n'ont pas de veine quand il s'agit de faire une connaissance. Tenez, vous allez voir: deux jeunes demoiselles — cric!

Un petit flirt avec l'appareil photographique

L'une après l'autre: d'abord la blonde. Elle commence déjà à sourire — cric!



Maintenant, voyez-vous, elles sourient toutes les deux. Hm . . . mais dans une autre direction, il me semble. Cric! Et maintenant . . .



. . . d'un même impulse, elles font demi-tour et voilà qu'elles s'en vont, en utilisant leurs chapeaux comme «lampe-arrière». Bon — comme vous voudrez . . . Cric!

DES BONS MOTS

font le tour du monde!

Les bons traits d'esprit ne voyagent pas seulement à travers le monde, mais aussi à travers les siècles. Le bon mot peut être vieux comme Adam, il réapparaît dès que l'occasion s'en présente. Comme preuve de ce que nous avançons, nous citerons ce que l'empereur Maximilien Ier dit une fois en parlant d'Albrecht Dürer. «Je puis» déclara l'empereur, «faire de chaque paysan un Albrecht Dürer!» Cette boutade plut tant à son successeur qu'il l'appliqua au Titien en des termes presque identiques. «En un instant» dit Charles-Quint, «je puis faire cent grands d'Espagne, mais ne puis en cent ans créer un seul Titien!» Son contemporain, le roi Henri VIII d'Angleterre, trouva à son tour cette idée si fort à son goût qu'il la reprit avec une petite modification en parlant du peintre Holbein. Il déclara: «Il est plus facile de faire de sept paysans sept pairs que de sept pairs un Holbein!» Et le roi Louis XVIII qui, en 1824, conféra à Macdonald le titre de pair, fit à cette occasion un petit emprunt à son ancêtre et daigna déclarer qu'il était plus facile de faire de Macdonald un pair, que d'un pair un Macdonald. Par ce petit exemple nous voyons donc: Lorsqu'un roi ou un empereur est assez heureux pour faire un bon mot, celui-ci est, faute de mieux, réchauffé dans les occasions les plus diverses, et en outre ses contemporains ainsi que sa postérité acquièrent bien facilement le renom de gens infiniment spirituels et malicieux.

C'est toujours ainsi qu'il en va avec les bons mots, et dans le monde entier on procède suivant la même méthode. Sans doute y a-t-il peu de réparties originales, mais par contre il y a une très grande quantité de personnages célèbres auxquels on peut les attribuer successivement! Les petites histoires aussi sont d'un ex-



Qu'est-ce que cela???

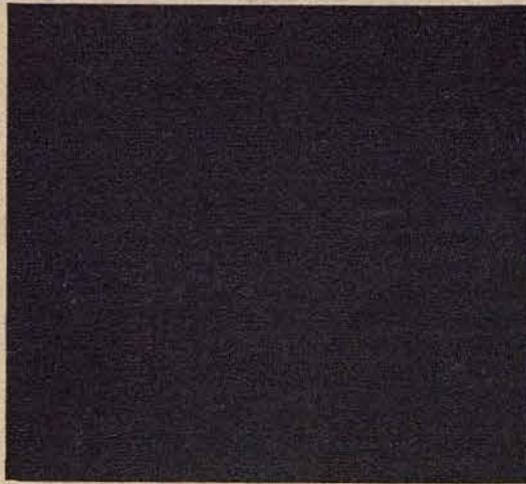
Des nègres combattant dans un tunnel!

Cette plaisanterie fit le tour du monde entier. Elle réapparut même à diverses reprises... mais était-elle morte pour cela? Point du tout! Un beau jour, un caricaturiste se creusait la tête pour trouver un bon mot sur le cinéma. «Au cinéma, il fait sur tout noir, noir comme dans un tunnel» se dit-il, et au mot «tunnel», il se rappela naturellement la plaisanterie ci-dessus. Pourquoi ne ferait-il pas, lui aussi, un bon mot sur l'obscurité? Il concentra donc toute sa pensée sur l'obscurité, et...

cellent rapport. Il y a par exemple celle du général qui demande à un soldat s'il a des enfants. «J'en ai un, Excellence!» répond le soldat. Le général fait sévèrement observer qu'un homme aussi fort devrait être père d'une famille beaucoup plus nombreuse et demande pour finir au soldat depuis combien de temps il est marié. «Depuis trois semaines!» répond l'homme. On comprend sans peine qu'il n'est pas difficile de mettre cette histoire dans la bouche des généraux les plus divers. Et en fait, elle a déjà été, dans beaucoup de pays, portée au compte des généraux et hommes d'état les plus populaires du moment. C'est à Napoléon que la paternité en fut attribuée en dernier lieu. Car il n'est pas une anecdote d'un caractère à peu près approprié qui n'ait été mise au compte de Napoléon. Si un quart seulement des anecdotes qui se colportent à son sujet étaient vraies, on se demande à quel moment il aurait trouvé le temps de travailler sérieusement.

Mais il y a aussi des bons mots qui sont susceptibles de transformation. Par exemple: Le dessinateur humoristique Wilhelm Busch avait un ami qui se croyait un

grand poète et qui de plus s'occupait d'hypnotisme. Un jour il vint trouver Busch: «Je puis t'endormir en trois minutes!» Sur quoi le grand humoriste refuse avec tous les signes de l'épouvante: «Pour l'amour de Dieu, ne me lis rien maintenant!» — L'anecdotier expérimenté copie cette histoire, remplace Wilhelm Busch par Mark Twain. Sous cette forme elle fait le tour de la France, de l'Angleterre et, pour finir, de l'Amérique. Mais bientôt quelqu'un transforme complètement l'anecdote de Mark Twain. Elle a maintenant le tour suivant: Le célèbre virtuose Liszt, qui souffrait notoirement d'insomnie, fut un jour pris à part le maître de la maison où il se trouvait un jour pris à part par le maître de la maison où il se trouvait en visite. Celui-ci avait une femme qui savait hypnotiser; il dit donc à Liszt: «Il faut absolument que vous écoutiez ma femme! Elle peut vous endormir en



... Heureka! La nouvelle plaisanterie applicable à l'image noire était trouvée! Elle portait maintenant en légende:

Le film est déchiré!

«Faites donc enfin de la lumière!»... Quarante voix dans la salle: «Non! Pourquoi donc?»

Inutile de dire que cette version, elle aussi, eut rapidement fait le tour de la terre. Mais l'effet produit par cette image toute noire empêcha un dessinateur américain de trouver le sommeil. Qu'arriva-t-il?

trois minutes!» Et le grand musicien de lever les mains vers le ciel et de s'écrier, plein d'épouvante: «Pour l'amour de Dieu, savez-vous où elle a mis la clef du piano? Nous allons fermer l'instrument immédiatement!» — C'est bon, cela, n'est-ce pas? Au cours du temps, cette anecdote entièrement nouvelle est imputée à tous les musiciens célèbres sans exception. Le fait qu'ils ont alors tous «notoirement» souffert d'insomnie ne change rien à l'affaire. Pourtant, l'anecdote originale revient un jour d'Amérique en Europe, et cette fois sous forme d'un bon mot pouvant authentiquement passer pour être de Mark Twain. Que se passe-t-il? Quelqu'un la lit et se dit: «Mark Twain, Mark Twain! C'est bien gentil, mais G. B. Shaw est bien plus moderne!» Et vite il s'empresse de raconter l'histoire comme si elle était de Shaw. Survient alors quelqu'un de très malin qui donne un nouveau tour à l'histoire un peu fatiguée. Elle est maintenant conçue en ces termes: Au cours d'une soirée à laquelle assistait un hypnotiseur, celui-ci prétendit



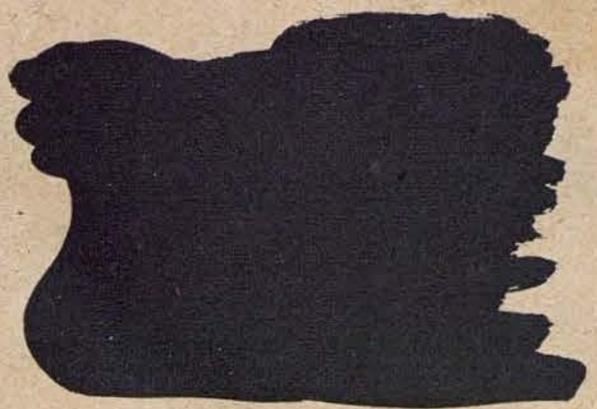
Le dessinateur américain réfléchit un bon moment et écrivit, pour finir, sous un placard tout noir:

Dans le parc de Chicago:

«Halte! Votre portefeuille, ou je tire!»...
«J'allais vous en dire tout autant, cher collègue!»

C'était une idée bien gentille. Elle attira l'attention du rédacteur d'un journal satirique parisien. Pourtant...

pouvoir endormir n'importe qui en trois minutes. «J'en puis tout autant» s'écria l'un des assistants, «je n'ai qu'à lui donner à lire le nouvel ouvrage du professeur B!» Celui qui parlait ainsi était son ennemi, le professeur A.— Ainsi transformée, l'anecdote peut resservir un nombre infini de fois. Au lieu de professeurs ce seront des écrivains ennemis ou même, pourquoi pas, un politicien redouté qui conseille de recourir au discours prononcé



... le rédacteur avait l'ambition de présenter à ses lecteurs quelque chose de bien parisien. Il finit par trouver ce qu'il cherchait. Sous le rectangle noir il écrivit donc:

Oh lala!

«Germaine, votre mère m'a raconté qu'étant enfant il fallait employer la force pour vous faire entrer dans une pièce obscure!»

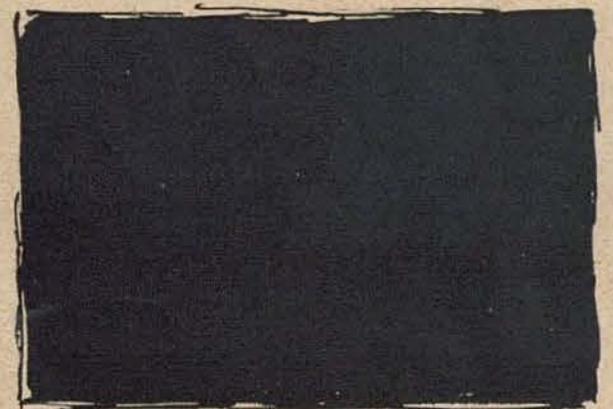
à la Chambre par son adversaire de parti. Et voilà déjà la causticité du politicien redouté illustrée de façon éclatante!

Anecdotes et bons mots font le tour du monde! De quelle façon les journaux satiriques eux-mêmes parviennent à emplir chaque semaine leurs colonnes de «nouveaux» bons mots... l'amour du prochain nous interdit d'approfondir davantage ce sujet. Car le monde, le public réclame sans cesse de nouveaux bons mots! Sur l'amour, sur la pêche à la ligne, sur l'achat de chapeaux, sur les factures de couturières des femmes! Mais combien cette exigence est impitoyable, combien de tasses de café noir délabrent quotidiennement les nerfs de tous les fournisseurs de bons mots et des caricaturistes... ah, n'en parlons pas! Car nous devons constater expressément un fait indéniable: il surgit réellement, de temps à autre, une plaisanterie vraiment bonne et entièrement nouvelle. Mais à peine a-t-elle fait son apparition qu'elle fait déjà à une vitesse record le tour des colonnes de mots pour rire de tous les journaux du monde entier pour revenir, telle un boomerang, et sous l'étiquette de «bon mot garanti jamais encore publié», au rédacteur qui, dans une minute heureuse la tint, nouveau-née, sur les fonts baptismaux. Quelques semaines à peine e sont écoulées depuis lors que déjà le rejeton réapparaît, orné d'une barbe de plusieurs aunes, suppliant humblement qu'on veuille bien le recevoir! Son lustre s'est depuis longtemps évanoui, bien souvent les mauvais traitements l'ont rendu presque méconnaissable, et surtout la barbe, la barbe! Mais nous sommes tous coupables de ce triste destin. Quel est celui qui ne répète pas volontiers une bonne plaisanterie? Et quel est celui qui n'est pas à l'affût de bons mots nouveaux? A. S.



Mais l'effet de l'image noire ne cessait de hanter les cervelles. Une fois elle portait cette légende:

«Court-circuit!» —
«Je le vois bien!» —
«Comment peux-tu le voir?»
Je ne vois rien!»

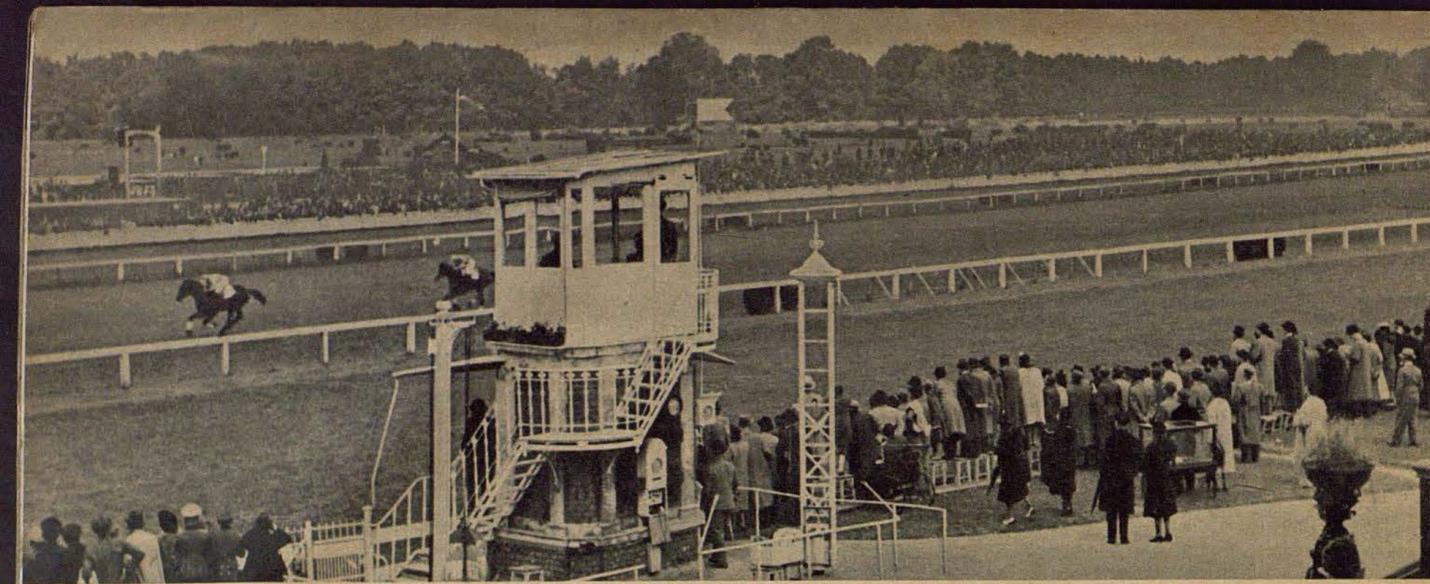


Et tout récemment quelqu'un eut de nouveau la malice de trouver pour l'image noire une nouvelle plaisanterie. La voici:

Un étranger visite Berlin plongé dans l'obscurité.

«Oui, ce n'est pas mal... mais chez nous, à Chemnitz, il fait encore beaucoup plus noir!»

Et ce bon mot est véritablement idéal, car il peut être appliqué à n'importe quelle autre ville! Les bons mots font le tour du monde!



Bien habillé pour le Sport . . . à Vienne

Moments décisifs au « Grand Prix de Vienne. »
Le gagnant *Rezon* passe le poteau. Cette course est la plus remarquable de la Marche de l'Est, sur le champ de Vienne-Freudenau, et la mode viennoise profita de l'occasion pour exhiber ses dernières créations



Le favori a gagné
à en juger au sourire de ces deux spectatrices dans leur loge de tribune



Un groupe d'officiers au pesage
Aux dernières créations de mode se mêle l'uniforme, qui foisonne au champ de course



Le tailleur
se porte encore plus court,
— cette année



Le Comte Johann von Meran,
descendant de l'archiduc Johann von Steiermark



Cette année, comme la précédente,
les capes de fourrure restent en vogue

Une jument miraculeuse gagne le Grand Prix d'Allemagne à Hambourg

Le haras de Schlenderhan put remporter un troisième triomphe: c'est sa jument *Schwarzgold* qui sortit gagnante de ce concours classique. Cet événement est unique dans l'histoire du turf, et d'autant plus remarquable que la jument dépassa ses concurrents de plus de 10 longueurs



De même à Hambourg — des fourrures pour l'été —
L'astrakhan-Breitschwanz est au fond une fourrure d'hiver, mais à la chaussure légère et élégante nous reconnaissons la vraie saison



Sensation à Hambourg-Horn
Avec une attention soutenue, les spectateurs suivent les événements au champ de course. Ici, tout comme à Vienne, on remarque particulièrement l'abondance d'uniformes

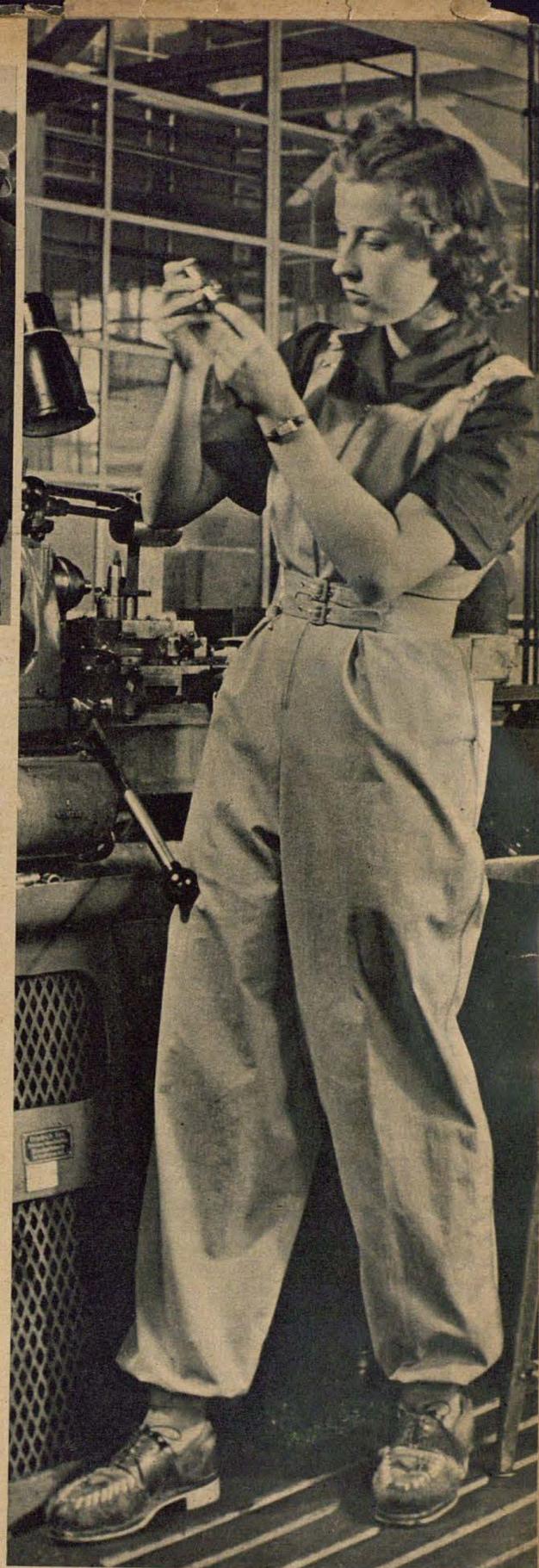
. . . et à Hambourg



Les belles fleurs du Vierland
Une paysanne vend des fleurs au champ de course à Horn. Elle porte le costume pittoresque de son pays



Qui est-ce qui court ainsi ?
Les reporters du turf se précipitent au téléphone afin de communiquer le résultat du grand événement



... toujours jolies,
même au travail

Pratique et charmant
est cet uniforme de travail que vient de créer l'Office des Modes à Franfort-sur-le-Main pour les ouvrières d'usine. Il va sans dire que ce nouveau vêtement a été accueilli avec enthousiasme



La grande ville transforme les hommes...



L'habitant de la ville a un crâne plus allongé que l'homme de la campagne

Le campagnard qui vient habiter la ville se voit débarquer sur un autre continent. Les hommes qui vivent ici, dans les gouffres des maisons, ne ressemblent en rien aux hommes dont la demeure est entourée de forêts, avec un pré devant la porte. Un tout autre sort biologique les attend.

L'observateur ingénu ne s'aperçoit guère des différences physiques qui existent entre la ville et la campagne. Il y a plus que la largeur des épaules, que la démarche lourde des campagnards — il y a des particularités tout autres, des particularités qu'on peut mesurer minutieusement. L'habitant de la ville incline, par exemple, à développer un crâne beaucoup plus allongé que l'homme de la campagne. Et il grandit davantage; on compte qu'il dépasse le campagnard de 10 centimètres environ. Les jeunes filles et les garçons dans la ville mûrissent plus tôt — considérablement même. La mue, chez les garçons, s'effectue à 13 ans et demi au lieu de 16; et il existe des chiffres semblables pour les jeunes filles. Cette enfance raccourcie n'est guère un don des dieux.

L'accélération du développement physique qu'on peut observer chez l'habitant de la ville trouve son pendant dans «l'accélération psychique». L'habitant de la métropole dispose d'une intuition très éveillée et sa réaction est instantanée; il est à même de changer d'un moment à l'autre ses observations, conduites et réactions. C'est là son avantage: il sait s'adapter d'instinct aux exigences de son milieu.

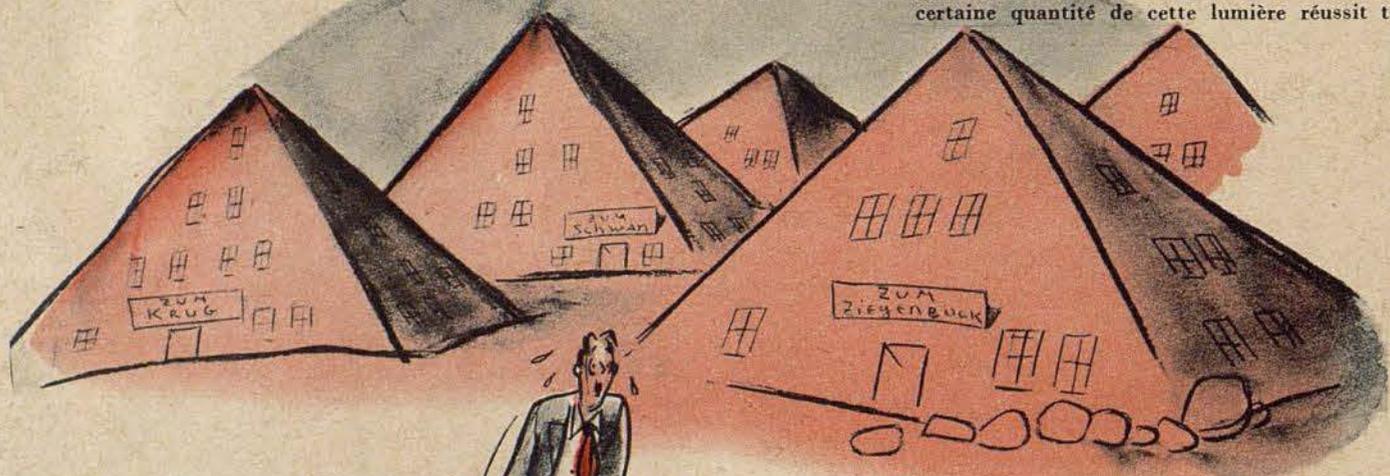
Quelle est donc la cause, nous demandons-nous, de ces particularités physiques et psychiques chez l'habitant de la ville? Ce sont sans doute les conditions générales de sa vie — le bureau, les affaires, l'administration, le métro, l'omnibus, les amusements qu'offre la ville — qui jouent le rôle décisif dans ces changements de l'âme.

Pourtant le climat de la métropole, lui aussi, appartient à un continent à part et où demeurent des millions d'hommes. La grande ville est sèche comme un désert, elle est enfumée comme un volcan et, tout comme la forêt, elle a peu de vent. Toutes les métropoles portent une coiffe de brouillard créée par d'innombrables cheminées. Elle agit en parasol contre les rayons ultraviolets — contre cette lumière que nous recherchons au bain de soleil et qui a tant d'effet sur notre corps. Une certaine quantité de cette lumière réussit tout de même à pénétrer dans la ville,

malgré la voûte de brouillard, mais à la longue, l'effet du parasol finit par se faire sentir.

La vitesse diminuée du vent dans la ville empêche une ventilation suffisante de l'air usé. Dans une certaine ville, on a pu constater que la vitesse du vent s'était réduite d'une moyenne de 6,5 à 3,8 mètres secondes. Ajoutons à ceci que la grande ville représente une immense poêle dont nous sentons l'effet pendant les chaudes nuits d'été et aux jours de dégel en hiver.

La grande ville a peu de vent tout comme une forêt...



... elle est sèche comme le désert...

L'habitant de la métropole a une intuition beaucoup plus éveillée que le campagnard et il réagit plus vite

Maintenant, on commence à améliorer les conditions biologiques de la grande ville, d'abord par un chauffage moins fuligineux, ensuite en rendant la ville moins «dense», enfin par un climat artificiel créé dans les grandes usines; on veut lui rendre un climat relativement naturel. Ces tentatives, pourront-elles amener un nouveau changement chez l'habitant de la ville?



... et fumeuse comme un volcan



Comme un petit diable, poursuivi par le diable lui-même, ainsi se présente-t-elle à nos regards. Et ce n'est pourtant que l'émérite Mlle Junghans du T. S. G. de Naumburg, qui par ce record de 5,7 mètres, s'est avérée la championne allemande du saut féminin

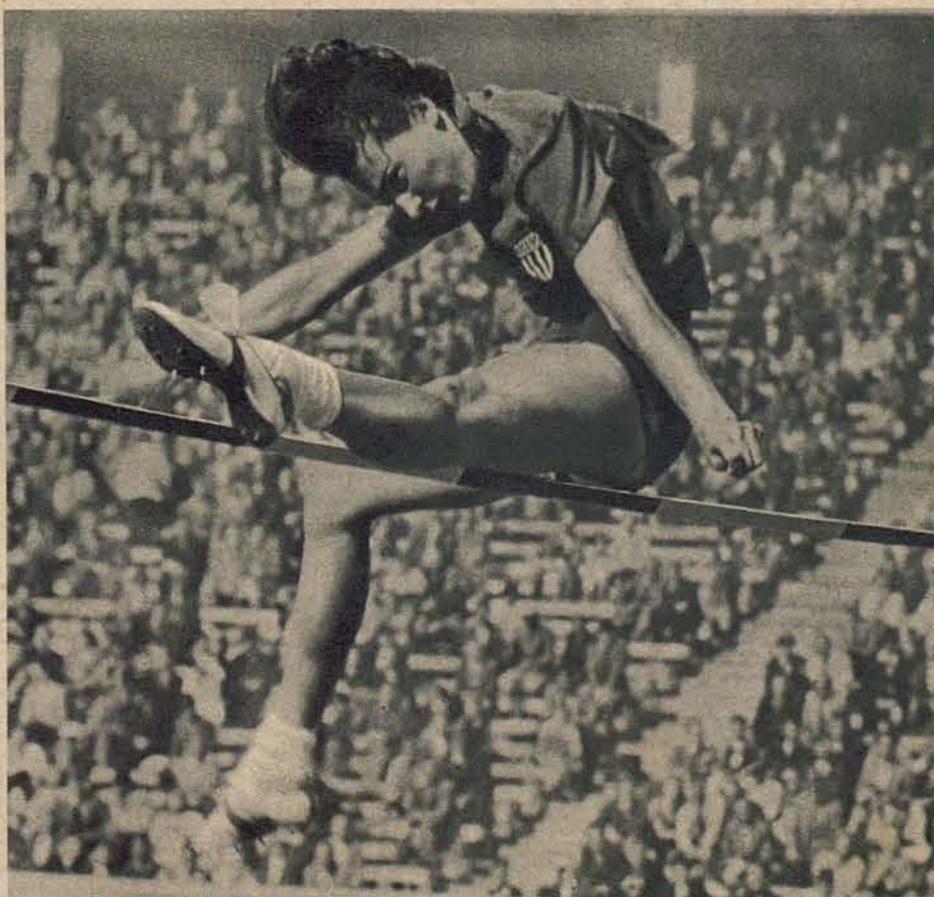
Comme une marionette suspendue à ses fils, voilà Mlle Friedrich du F. C. de Schweinfurt au-dessus de la barre (à droite); elle a réalisé 1.60 m, se classant la meilleure championne allemande du saut en hauteur

Diabale et poupée

Chaque sportsman a un style, qui lui appartient en propre, et qui est son affaire, car seule la prouesse compte. C'est à la « grande minute » du record à battre que le style personnel s'affirme avec le plus d'évidence, c'est alors que surgissent les « images caractéristiques du record », aussi amusantes qu'instructives pour l'observateur. Bientôt...



le diable et la poupée sont redevenues des jeunes filles souriantes, mais la joie du triomphe les a transfigurées



*... et les
quatre
jambes
des femmes
les plus rapides
d'Allemagne*

Elles appartiennent à la Berlinoise Erika Biess et à Grete Winkels de Cologne, toutes deux victorieuses, aux championnats nationaux d'athlétisme, respectivement des 100 et 200 mètres et de la course de haies



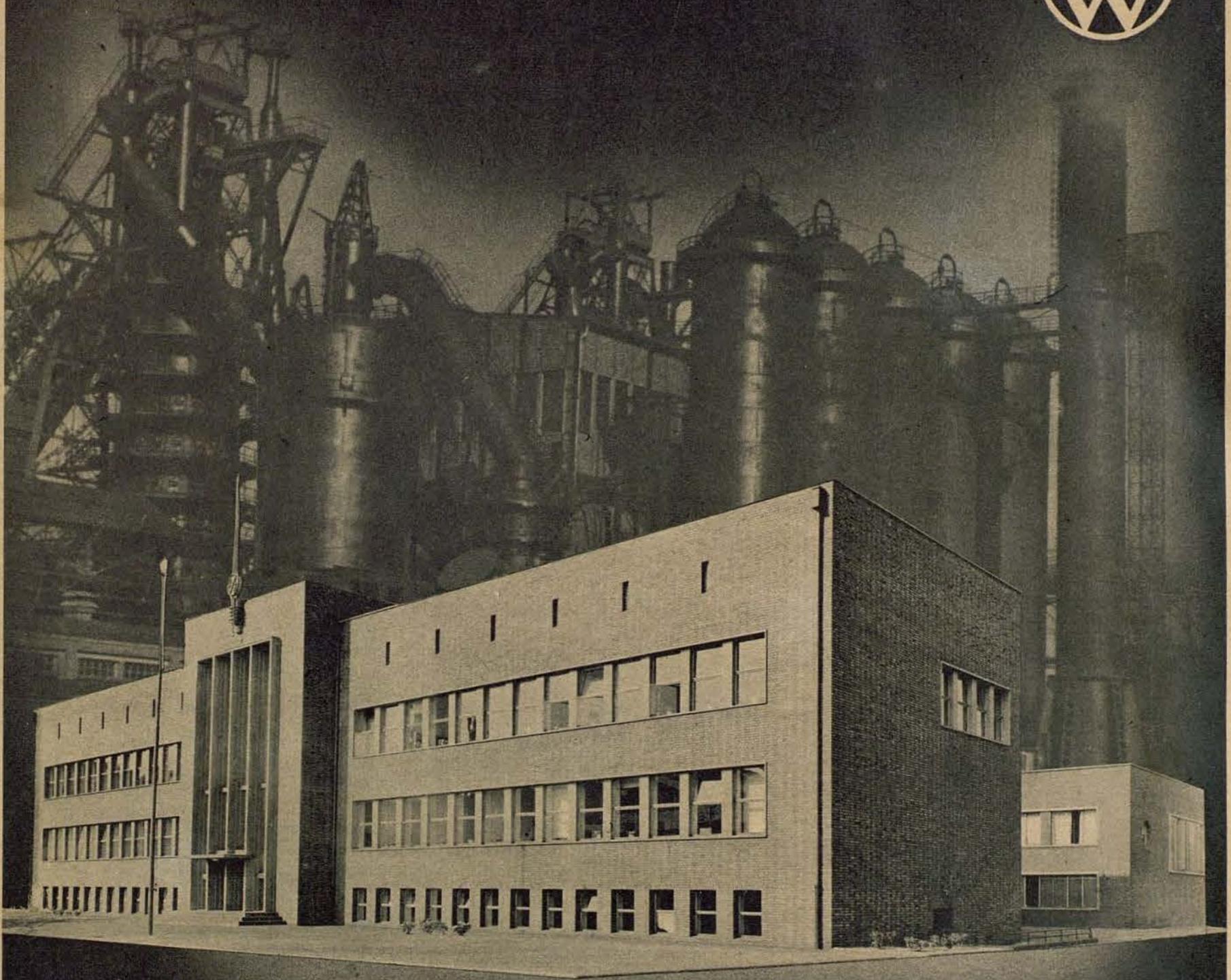
En 11,6 secondes, Erika Biess, du Sportklub de Charlottenbourg, a remporté le 80 mètres haies, et en 12,2 secondes la finale du 100 mètres plat, en coiffant sur le poteau...



... Grete Winkels, elle a remporté le 200 mètres en 25,6/10 secondes (vue ci-dessous). Le sport a rayé le mot jalousie de son vocabulaire, et...



... c'est dans la concorde absolue que les deux rivales sont assises l'une à côté de l'autre, et se réjouissent tant de leurs succès que de... leurs jambes, reconnues désormais les plus rapides de toute l'Allemagne!



Institut de recherches des Mannesmannröhren-Werke

LES RECHERCHES

qui ont été exécutées en collaboration la plus étroite avec les lieux de production du groupe Mannesmann ont abouties à perfectionner la qualité des matériaux, en créant de nouveaux aciers d'une résistance supérieure aux actions mécaniques et chimiques même à des hautes températures (très élevées)

Ayant réussi à laminier des tubes sans soudures en aciers alliés spéciaux résistant à l'oxydation et à des températures très élevées, on est arrivé à faire sortir des laboratoires les nouveaux procédés chimiques, dont toutes les industries les plus grandes et modernes sont les bénéficiaires à l'heure actuelle.

Tout progrès dans le domaine de la synthèse chimique dépend donc des résultats favorables de pareilles recherches. Demandez nos renseignements et propositions!

MANNESMANNRÖHREN-WERKE · DÜSSELDORF

Signal



Suite de la première page

Un autre secteur du grand champ de bataille aérien au-dessus de l'Angleterre et de la Manche

Au point (H) on voit encore des unités mixtes — avions de chasse et appareils de combat — prenant sans arrêt leur départ les uns après les autres, avec, à bord, les bombes qu'elles destinent à l'Angleterre. Au point (I), des « stukas » prennent leur essor, eux aussi escortés d'avions de chasse: un convoi vient justement

d'être signalé (carré X)! Furieux, les avions de chasse escortant les convois s'élancent contre les avions allemands. Un combat aérien s'engage (K), loin des navires, ceux-ci adoptant une nouvelle tactique de défense: de tous les navires, rapides comme l'éclair s'élèvent des ballons (L), mais les « stukas » finissent

sur les buts assignés. Sur ces entrefaites, quelques unités atterrissent, leur mission accomplie (M). Les canots de sauvetage de la marine de guerre (N) se lancent à toute vapeur vers la zone de combat, aux approches de laquelle on voit, points à peine visibles, des aviateurs épuisés à bord de radeaux pneumatiques